

FNA 0099

L'homme multiple

Vargo STATTEN

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'Homme multiple



**VARGO
STATTEN**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

VARGO STATTEN

L'HOMME MULTIPLE

(*THE MULTI-MAN*)

Adapté de l'anglais par

A. AUDIBERTI



COLLECTION
« ANTICIPATION »



ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIV^e

CHAPITRE I

Pour tout le monde, et même pour sa femme, Jeffrey Dexter n'était qu'un chimiste. Employé aux Laboratoires Centraux de Londres, que contrôlait entièrement le Gouvernement, il s'occupait de l'analyse de produits alimentaires, de cosmétiques et des innombrables éléments de confort destinés au public. Même la colle utilisée pour fermer les enveloppes passait par son service et, malgré la multiplicité de ses attributions, il était devenu fort expert dans sa partie et était parvenu à mettre de côté beaucoup d'argent, ce qui lui avait permis de se construire un petit laboratoire isolé au centre de la cité, sur un terrain anciennement ravagé par les bombes. Ce qu'il y faisait ne regardait personne. Sa femme elle-même n'en savait absolument rien et ce fut par hasard qu'un soir elle en fut informée.

Elle découvrit tout parce que le taxi qu'elle avait pris ce jour-là fut arrêté par les feux rouges. Tout naturellement, elle regarda autour d'elle en attendant que la voiture se remît en marche et aperçut son mari. Il sortait d'une petite construction longue en béton armé, à cinquante mètres d'elle. Elle le reconnut tout de suite et, comme elle était une femme aux décisions promptes, elle descendit rapidement du taxi, paya le chauffeur, puis se précipita à la poursuite de son mari qui se dirigeait vers la station d'autobus la plus proche. À en juger par son attitude, Dexter était plongé dans ses réflexions. À tel point qu'il parut reconnaître à peine sa femme, même quand elle se trouva en face de lui.

— Surpris, Jeff ? demanda-t-elle.

— Un peu, avoua-t-il. D'où tombez-vous ?

— D'un taxi, là-bas, dans la grand-rue. J'ai passé un bout de temps avec Clara car je savais que, ce soir, vous deviez travailler après la fermeture. Ensuite, j'ai pris un taxi pour arriver plus vite à la maison, afin d'avoir le temps de vous préparer le dîner.

— C'est très gentil de votre part, dit Jeffrey Dexter en souriant. Maintenant, nous pourrions rentrer ensemble.

— Sûrement, quand vous m'aurez donné des explications.

Jeffrey parut vaguement surpris, non point par la remarque de sa femme, mais par le sous-entendu que contenait sa demande.

C'était une jeune femme avenante de vingt-cinq ans, cheveux blonds et silhouette élégante, très éprise de son mari et de son foyer. Cependant, lorsqu'elle eut l'impression d'avoir été bafouée – et c'était exactement ce qu'elle ressentait en cet instant –, elle fut prise de colère, ce qui était très humain.

— Des explications ? répéta Jeffrey. À quel sujet ?

— Inutile d'essayer de me tromper, Jeff. Je vous ai vu sortir de l'immeuble là-bas, qui ne fait certainement pas partie des Laboratoires Centraux de Londres. À moins que je ne me trompe ?

— Non, reconnu franchement Jeffrey. Mais il est exact que j'ai travaillé après la fermeture, pour moi-même.

Ils marchaient lentement l'un près de l'autre ; Hélène Dexter s'arrêta.

— Oh ! je vois, fit-elle.

— En fait, reprit Jeff, il y a près de deux ans maintenant que je travaille ainsi le soir. Je voulais attendre, pour vous en parler, d'avoir quelque chose de valable à vous montrer. Puisque vous m'avez devancé, autant que je vous mette au courant de tout. L'immeuble de là-bas m'appartient. Je l'ai acheté.

— Pourquoi ? N'aurait-il pas mieux valu dépenser cet argent pour la maison au lieu de le gaspiller dans l'achat d'une construction aussi lugubre ?

Jeffrey rejeta la tête en arrière et se mit à rire. Il avait ceci de particulier que, lorsqu'il riait, c'était à gorge déployée et il y allait de grand cœur. Ce rire était à ce point communicatif qu'Hélène fut incapable de garder son attitude soupçonneuse. C'était l'ennui avec Jeffrey. Quand il était joyeux, il cessait d'être un homme sérieux de trente ans pour devenir un écolier irresponsable. Il était impossible, devant ses cheveux noirs en désordre et son visage avenant, de lui garder rancune.

— Je ne croyais pas avoir dit quoi que soit de comique ! protesta Hélène.

— C'est cependant ce que vous avez fait, sans le savoir. Cet immeuble peut paraître sinistre de l'extérieur, mais il ne faut pas s'y fier. En dedans, il y a des appareils scientifiques pour lesquels beaucoup d'experts donneraient leur âme !

— Où donc avez-vous trouvé l'argent pour acheter de tels objets ? Les appareils scientifiques – du moins ceux qui en valent la peine – coûtent une fortune !

— Ceux qui sont tout neufs, certainement. Mais ceux-là ont été fabriqués avec des surplus du stock gouvernemental, et je puis m'en procurer facilement, à très bas prix. Vous voyez de quoi je parle ; anciens transformateurs, tableaux de commande, tubes à vide, potentiomètres, etc.

— Tout cela a dû coûter une certaine somme. Inutile d'essayer d'en sortir.

— Très peu. Je savais comment m'y prendre. En tout cas, continua Jeffrey sérieusement, c'est un axiome qui a fait ses preuves que, si l'on désire s'enrichir, il faut spéculer. Je prépare quelque chose dans ce laboratoire qui vaudra une fortune lorsque je l'aurai terminé. Ce qui

me surprend, c'est que personne n'y ait pensé jusqu'à présent.

Hélène le regarda un instant avec sérieux, puis elle soupira :

— À quoi n'a-t-on pas pensé ?

— Retournons au labo et je vous le ferai voir.

Jeffrey s'empara du bras de sa compagne d'un geste autoritaire pour la ramener en arrière. Arrivés à la maison en ciment armé, elle vit avec quelque étonnement que, pour ouvrir, il déclenchait soigneusement un commutateur-temps compliqué sur la porte massive de l'entrée.

— Pourquoi tant d'histoires ? demanda-t-elle, curieuse.

— À cause de la valeur du matériel qui se trouve à l'intérieur. Ce ne sont pas les voleurs ordinaires que je crains, mais les agents possibles des savants qui pourraient soupçonner ce que je cherche. Quelques-uns, parmi les plus ambitieux, seraient capables de tout pour mettre la main sur le principe de ma découverte. C'est pour cette raison que cette serrure est à commande-temps et je suis le seul qui sache comment l'ouvrir avant que ne soit atteinte la limite de temps fixée. Je l'avais disposée sur demain soir, bien entendu.

— Pour travailler encore après les heures de bureau ?

— Naturellement. Mieux vaut employer utilement les moments perdus dont je puis disposer... Ah ! ça y est !

Avec un déclic, la serrure obéit et Jeffrey poussa la porte qui tourna sur ses gonds massifs. Hélène remarqua qu'elle était extrêmement épaisse et qu'une matière isolante, qui ressemblait à de l'asbestos, la doublait à l'intérieur. Les gonds aussi étaient fixés à des structures en pierre spécialement disposées. Ce fut tout ce que put voir Hélène, car Jeffrey ferma la porte derrière elle et une obscurité totale s'abattit sur eux.

— Pas de fenêtres, dit la voix de Jeff. Non seulement l'immeuble revient ainsi moins cher, mais les intrusions éventuelles sont plus difficiles. Un voleur expérimenté peut toujours venir à bout de fenêtres.

Quatre gros plafonniers s'éclairèrent brusquement et la lumière jaillit. Hélène regarda autour d'elle avec étonnement. Le laboratoire par lui-même n'était pas spécialement vaste. À cause peut-être des nombreux appareils qu'il renfermait et qui le faisaient paraître plus petit qu'il ne l'était en réalité.

— Ça ne manque pas de machines ici, en tout cas, dit enfin Hélène qui s'avança pour contempler l'équipement déconcertant. Il faudra que vous me disiez à quoi elles servent, Jeff, je suis nulle en science.

— Il sera peut-être plus simple que je vous explique ce que j'essaie de faire. Asseyez-vous.

Jeffrey tira un tabouret sur lequel il fit asseoir Hélène, puis il lui

tendit son paquet de cigarettes. Elle en prit une en silence et regarda le visage sérieux de Jeffrey par-dessus la flamme du briquet.

— Il est probable que vous n'en croirez rien, même quand je vous l'aurai raconté, dit-il en réfléchissant.

— Essayez et vous verrez.

— Très bien. Voilà, en bref, ce dont il s'agit. Je fabrique un duplicata de moi-même.

Hélène écarquilla les yeux, puis demanda lentement :

— Et cela nous rapportera une fortune ? Je ne voudrais pas vous paraître dure, Jeff, mais qui désirera un duplicata de vous ? Ce n'est pas comme si vous aviez l'importance d'un premier ministre ou de quelqu'un de célèbre !

Jeffrey éclata d'un rire sonore et qui se termina en un soupir.

— Vous regardez les choses sous un angle vraiment bizarre, Hélène ! Je me demande si toutes les femmes sont comme vous !

— Peu importe comment sont les femmes ! Dites-moi ce que vous faites exactement ?

— Je vais vous l'expliquer en partant du commencement, décida Jeffrey en tirant une lente bouffée de sa cigarette. En premier lieu, vous êtes, je suppose, au courant du fait élémentaire que les corps vivants sont faits de milliers de cellules à la fois unicellulaires et multicellulaires ?

— J'en ai entendu parler, admit Hélène qui fronça le nez pour exprimer sa répugnance. En fait, je ne me suis jamais intéressée aux choses qui se tortillent ni à ces horribles images de têtards qui se trouvent quelque part en nous !

— Les vers et les têtards n'ont rien à voir avec ce dont je parle. Je m'intéresse strictement aux cellules et à rien d'autre. Maintenant, digérez sérieusement ce fait : tout être vivant est un organisme. Cela signifie que ses différentes parties coopèrent pour former un individu qui se règle lui-même. Les êtres vivants sont constitués par des organismes à la fois cellulaires et multicellulaires. Chaque cellule est capable d'accomplir et de reproduire l'activité du corps complet agissant globalement.

— Et puis ? demanda Hélène. Où cela nous mène-t-il ?

— Vous n'avez pas, il me semble, saisi le fait important. Chaque cellule est capable de remplir et de reproduire l'activité du corps complet pris dans son entier.

Cela signifie que si l'on enlevait une seule cellule de votre corps ou du mien, cette unique cellule pourrait se développer et formerait un duplicata identique du corps duquel on l'aurait extraite.

— Oui ? Mais comment ? Et pourquoi ?

— Parce qu'elle est par elle-même un être vivant. Mais, au lieu d'être isolée et de former une unité individuelle, elle est englobée

parmi des myriades d'autres cellules et demeure ainsi une unité parmi des milliers d'autres. C'est comme une personne dans un groupe ; le groupe entier forme une sorte de corps, qu'il soit gouvernemental, politique, criminel ou tout ce que vous voudrez.

Hélène étudia le bout lumineux de sa cigarette, puis elle regarda autour d'elle. Après un instant, elle haussa les épaules.

— Je regrette de faire le rabat-joie, Jeff, mais je ne suis pas savante. Pourquoi une seule chose informe comme une cellule serait-elle capable de reproduire complètement le corps entier dont elle n'est qu'une partie ?

— Parce qu'elle se nourrit des mêmes aliments et du même flux sanguin que le corps auquel elle appartient. Elle est assujettie au même milieu et aux mêmes impulsions nerveuses. Elle est un être vivant, au stade embryonnaire le plus bas. Considérez le mécanisme des naissances normales. L'enfant serait la reproduction exacte de ses parents si le facteur hérédité n'entraînait pas en jeu. C'est ce facteur qui fait que les enfants ne sont pas semblables aux parents qui les engendrent. S'il était possible qu'il n'y eût qu'un progéniteur et pas d'antécédents, l'enfant serait un décalque de ce dernier. Mais un enfant est constitué par un agrégat de cellules. En conséquence, si l'on isole une cellule d'un être humain adulte et qu'on la soumette aux mêmes processus que ceux que subit un homme de sa naissance à sa maturité, on obtient un duplicata !

— Cela ne me dit rien qui vaille, Jeff ! dit-elle, le regard et l'accent extrêmement graves. C'est de la biologie en folie ou quelque chose de ce genre !

— C'est tout ce qu'on veut, sauf cela ! J'en ai la preuve.

— La preuve ? Quand ?

— Tout dernièrement, en utilisant comme sujet l'inévitable souris blanche. J'ai isolé une cellule d'une souris blanche et je lui ai fait subir le traitement approprié. Sept jours après, il y avait une seconde souris blanche. Impossible de les distinguer l'une de l'autre ! Mais l'une d'elles mourut et je compris que ce devait être la souris unicellulaire. Depuis, j'ai rectifié l'erreur que j'avais commise. J'avais soumis la cellule à trop de radiations, à un stade crucial de son développement.

Les yeux noisette d'Hélène avaient une expression d'étonnement anxieux. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi cette thèse que venait de lui exposer Jeffrey l'effrayait tant. Mais la peur lui serrait le cœur. Elle ne réalisait pas exactement que son sexe était instinctivement et violemment opposé à tout ce qui n'était pas la loi naturelle des naissances. Pour Jeffrey, ces considérations n'existaient pas.

— Quand vous est venue cette horrible idée ? demanda-t-elle avec un accent où se devinaient la colère et la peur, ce qui amena Jeffrey à

relever les sourcils.

— Elle vous paraît horrible, Hélène, parce que vous manquez totalement d'esprit scientifique. Pour parler simplement, c'est la plus grande découverte biologique du siècle ! Vous demandez quand j'ai eu cette idée ? Il y a longtemps. Après tout, on ne peut passer sa vie à faire de la chimie organique sans remarquer certaines fonctions. Mon hypothèse tout entière est basée sur mes observations personnelles, les faits connus et les déclarations de célèbres biologistes du passé.

— Alors, pourquoi disiez-vous que personne n'y avait pensé auparavant et que vous en étiez surpris ? Pourquoi vous a-t-il été donné de découvrir ce... ce bizarre développement ?

— Je suis surpris seulement qu'aucun biologiste n'ait pensé qu'il pouvait être intéressant d'enlever une cellule à un être humain et de la développer pour en faire un duplicata du corps parent. L'expérience a été faite sur des mouches à fruit et de petits animalcules. Il y a des archives qui le prouvent. Mon expérience représente simplement un pas de géant en ce qu'elle porte, pour la première fois, sur une cellule humaine isolée.

Soudain, Hélène prit le bras de Jeffrey et le serra très fort.

— Jeff, traitez-moi de folle ou de tout ce que vous voudrez, mais abandonnez tout cela ! Vous êtes une sorte de Frankenstein moderne et vous ne vous en rendez pas compte !

— Voyons ! Hélène, c'est ridicule, dit Jeffrey en rejetant la tête en arrière pour rire de bon cœur. Ce bon vieux Frankenstein a déterré des morceaux de corps pour fabriquer un monstre ! L'idée était tout juste, je suppose, du domaine de la fiction. Mais ce que je fais est basé sur une loi scientifique et je suis le premier homme à l'essayer. Dans tous les cas, je ne vais pas reculer maintenant ! J'ai déjà mis l'expérience en route.

Hélène retira lentement sa main.

— C'était donc ce que vous vouliez dire en parlant d'un duplicata de vous-même ?

— En effet. Et tout marche très bien. Venez voir !

Jeffrey se tourna vers l'appareil principal de son laboratoire, mais Hélène recula en secouant vivement la tête.

— Je préfère ne pas regarder, Jeff ! Les choses malpropres comme celle-là me rendent malade !

— Il n'y a là rien de malpropre ni de désagréable, Hélène. Tout est sous contrôle parfait. Regardez vous-même.

Volontairement, il s'abstint de faire quoi que ce fût pour la presser. Après un instant, elle parut prendre son courage à deux mains et avança lentement. L'appareil auprès duquel Jeffrey se tenait ressemblait à un immense cylindre transparent dont la base semblait doublée de laine de coton, ou d'une substance blanche spongieuse. À

l'intérieur du cylindre, il y avait un faible brouillard de gaz que rendaient clairement visible deux rayons jumelés traversant le cylindre suivant des directions opposées. Ces rayons étaient émis par deux projecteurs que contrôlait un mécanisme d'horlogerie.

— Regardez attentivement, dit calmement Jeffrey. Après tout, Hélène, vous y êtes intéressée autant que moi. Puisque vous êtes ma femme, vous partagerez ma gloire !

— Et la tragédie aussi, Jeff ! Rien ne peut m'enlever cette idée !

— Oubliez-la et regardez.

Il fallut à Hélène un instant pour distinguer quelque chose dans le mystérieux cylindre puis, quand elle vit l'objet, elle en sursauta d'étonnement. Là, au milieu de cette matière laine-coton, se trouvait une minuscule forme humaine. Du moins, c'est ce qu'il semblait. Elle avait plus d'un pouce de long, comme une poupée miniature, d'un rose saumon, immobile. Comme elle était couchée sur le ventre, Hélène ne put en distinguer les traits, mais elle éprouva une étrange impression lorsqu'elle considéra la petite tête aux cheveux bruns en désordre.

— Est-ce... vous ?

— Un duplicata de ma personne, acquiesça Jeffrey avec une profonde satisfaction. Avez-vous jamais rien vu de si parfait ? Il a commencé par une cellule de cinq centièmes de millimètre environ de diamètre, qu'il m'a fallu extraire électriquement. Je l'ai enlevée de ma cuisse où il m'était plus facile de travailler.

— Était-ce douloureux ?

Pas plus qu'une piqûre d'aiguille, et je n'ai pas perdu une goutte de sang ! Toute l'opération était commandée à distance par l'électricité car, à l'œil nu, on ne pouvait voir ce qui se passait. Par la commande à distance et avec l'aide d'un microscope électronique, je suis arrivé finalement à isoler une cellule unique du groupe de celles que j'avais détachées. Je n'aurais pas pu en enlever rien qu'une de ma cuisse car il m'aurait fallu une précision impossible à obtenir avec mes instruments.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai immédiatement isolé la cellule dans ce cylindre. À l'intérieur se trouvent les gaz exacts qui composent notre atmosphère ainsi que – la pression atmosphérique correcte – produite artificiellement – de quatorze livres au pouce carré. Cette cellule est complètement isolée de celles qui l'entouraient auparavant. Hier, elle n'était qu'une cellule, mais elle comportait cependant le noyau, le plasma, le centrosome et toutes les fonctions nécessaires. Il s'y trouvait aussi une réserve alimentaire, comme dans toutes les cellules. Elle possédait en outre une quantité minime de mon sang et de tous les autres fluides qui forment mon corps. Les deux radiations que vous

voyez sont d'une part, une composition de rayons lumineux et ultra-violetts absolument essentiels car ils reproduisent les radiations solaires, de l'autre un rayon calorifique à une température contrôlée par thermostat. La cellule a déjà perdu son aspect primitif et elle a pris les contours d'un être vivant, les contours du corps adulte d'où elle a été tirée, le mien. C'est le premier être humain qui soit né par un processus cellulaire scientifique.

Hélène regardait, comme hypnotisée, la petite poupée. La voix de Jeffrey semblait lui arriver de très loin.

— Toutes les dispositions nécessaires ont été prises pour l'absorption du dioxyde carbonique et l'évacuation des matières usées, poursuivit Jeffrey. Je suis surpris, en même temps que ravi, de l'extrême rapidité de ce développement. Dans sept jours, cet être microscopique sera un homme complètement formé. Son corps sera fait de millions de cellules, je suppose. On s'étonne, après cela, de la prodigalité de la nature ! Cela me fait penser à la fleur Soleil dont la corolle est pleine de grains dont chacun est une nouvelle plante, ce qui, en soi...

— Où vos expériences vont-elles s'arrêter ? demanda Hélène, l'interrompant délibérément.

— À cet unique duplicata. Ce sera suffisant pour n'importe qui.

— Plus que suffisant ! Je persiste à penser que toute cette histoire est dangereuse, pour la raison principale qu'elle est exactement en contradiction avec les lois naturelles. En outre, comment cette œuvre – si c'en est une – nous rapportera-t-elle une fortune ? Qui, sur terre, aura besoin d'un double de vous ?

— De moi, personne. Mais quand cette réalisation sera connue, pensez à ce qu'elle signifiera ! Les grands hommes d'affaires pourront envoyer des doubles d'eux-mêmes achever des marchés ; des chefs d'État se feront remplacer par leurs duplicatas lorsqu'ils auront à craindre d'être assassinés : beaucoup de gens pourront même les utiliser comme serviteurs. Il y aura des milliers de possibilités qui rapporteront de l'argent à vous et à moi car je serai le seul à pouvoir fabriquer ces duplicatas.

— Dans un sens, dit lentement Hélène, la perspective est encore pire ! Je ne m'étais pas rendu compte que ces doubles pourraient penser. Et je suppose qu'ils le pourront ?

— Mais bien entendu ! Ils seront des individus comme le corps qui leur aura donné naissance et ils auront l'avantage de ne pas être assujettis aux dispositions héréditaires et autres. Je ne vois pas en quoi cela pourrait compliquer quoi que ce soit !

— Songez donc que, s'ils peuvent réfléchir, ils n'agiront sans doute pas comme vous vous y attendez. Que se passera-t-il si ces doubles – ou ce double, suivant le nombre que vous aurez fabriqué – refusent

d'obéir aux ordres ?

— Ils ne pourront rien faire d'autre, car ils ne seront pas initiés au mode de vie normale. Il faudra tout leur enseigner, comme à des enfants. De cette façon, l'obéissance sera renforcée, je me plais du moins à le croire !

— Je vois... fit Hélène, qui s'éloigna lentement du cylindre, le visage troublé.

Jeffrey la rejoignit après un instant.

— Hélène, pour l'amour du ciel, attendez qu'il y ait des raisons de vous inquiéter ! Il ne peut y avoir de progrès nulle part, et surtout dans la science, sans une certaine marge d'incertitude.

— Je suppose que non, reconnut Hélène avec calme. Espérons donc que tout marchera bien. Pouvons-nous rentrer maintenant chez nous ?

— Ce serait aussi bien. Je ne peux rien faire avant que la cellule soit plus développée. C'est pourquoi j'allais rentrer quand vous m'avez rencontré.

Hélène garda le silence jusqu'à ce qu'ils fussent sortis et que Jeffrey eût refermé la serrure-temps, puis elle remarqua :

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas parlé de tout ceci ? De toute façon, je l'aurais su !

— Je désirais vous faire la surprise d'un double de ma personne, mais vous m'avez devancé. Toutefois, je ne vous ai jamais menti. Je vous ai simplement dit que je travaillais après la fermeture.

Hélène n'ajouta plus un mot. Il n'y avait rien à gagner à discuter et, de toute façon, les dés étaient maintenant jetés.

Heure après heure, l'homme unicellulaire se développa. Jeffrey, à tous ses moments perdus, se rendait au laboratoire, mettait à jour ses observations et regardait avec un étonnement croissant son double nain qui grandissait rapidement et devenait un « enfant adulte », en quelque sorte. En effet, si l'homme unicellulaire présentait les mensurations, auxquelles il était rapidement arrivé, d'un enfant de dix ans, son aspect tout entier était celui d'un adulte. Mais plus Jeffrey étudiait ce double de lui-même, moins il lui plaisait. C'était un reflet dur, froid, sans expression, de son propre visage, sans le sourire avenant ni le regard profond.

Hélène ne venait plus au laboratoire. Elle en avait assez vu. Elle ne posait pas non plus de questions sur le double. Elle avait adopté une attitude silencieuse et glacée de désapprobation. Tout d'abord, Jeffrey en avait été blessé, puis il s'était dit que son expérience avait plus d'importance qu'Hélène elle-même. Il affichait lui aussi une humeur silencieuse et restait autant qu'il le pouvait hors de chez lui.

Hélène était constamment hantée par l'idée qu'elle devait prendre

des mesures pour arrêter l'expérience de son mari. Autant qu'elle pouvait le savoir, elle n'avait aucun don qui lui permît de voir l'avenir, mais il lui était impossible de se débarrasser du pressentiment d'un malheur. Que pourrait-elle faire pour changer les événements ? Elle n'en avait aucune idée. Mais un soir, près d'une semaine après sa visite au laboratoire, elle eut l'occasion de dégager son esprit, grâce à Hal Walsh qui venait souvent en visite chez eux et qui était l'un des amis les plus sûrs de Jeffrey.

— Jeffrey rentre ces jours-ci vers neuf heures, dit Hélène en accompagnant son hôte au salon. Si cela ne vous fait rien d'attendre dix minutes environ, vous pourrez le voir. Est-ce important, ce que vous avez à lui dire ?

— Pas spécialement, répondit Hal Walsh en s'asseyant, tandis qu'Hélène s'installait sur le divan. En réalité, je cherchais simplement à tuer le temps. Comme je passais par ici, j'ai pensé que je pourrais tout aussi bien prendre de vos nouvelles. Ça va ?

— Très bien, dit Hélène avec un sourire las.

— Pardonnez-moi, mais il me semble que votre accent n'est pas convaincu ?

Hal tendait son étui à cigarettes puis examina Hélène gravement. Celle-ci, de son côté, l'étudiait. C'était un blond joufflu de haute taille, dont le quota intellectuel était plus élevé qu'on n'aurait pu l'imaginer. Il était directeur du Laboratoire de Recherches. Autant dire qu'il ne pouvait se permettre d'être un sot !

— En fait, Hal, tout va mal, soupira Hélène en s'appuyant au dossier de son siège lorsque son visiteur lui eut allumé sa cigarette. Dieu sait que je souhaiterais autre chose !

— Ne me dites pas qu'il y a quelque chose qui cloche dans votre vie domestique ! J'ai toujours eu l'impression que vous vous accordiez parfaitement, Jeffrey et vous, et que vous formiez une sorte de couple idéal que j'espère un jour pouvoir imiter.

— Mes ennuis n'ont rien à voir avec la félicité conjugale. Ils viennent d'une découverte que Jeffrey a faite. Je pense qu'elle est extrêmement dangereuse, mais je n'arrive pas à lui faire entendre raison. Je puis vous en parler, à vous qui êtes un ami sûr et fidèle.

— Je le pense, dit Hal avec un sourire amical. Jeffrey a toujours eu le goût des idées scientifiques étranges. Qu'a-t-il fait, cette fois ?

— Il a créé un être humain identique à lui. Je ne comprends pas tout à fait. C'est basé sur le développement cellulaire.

— Vous vous moquez de moi ? demanda Hal, les yeux quelque peu écarquillés.

Hélène lui raconta tout en détail. Elle termina en soupirant :

— Toute cette affaire a produit une sorte d'agressivité entre Jeffrey et moi. Je désire qu'il renonce à cette folle expérience biologique et il

ne voit aucune raison de m'écouter.

— Je ne l'en blâme pas, dit Hal en méditant.

— Ainsi, vous êtes aussi de son côté ? dit Hélène avec un regard blessé. À quoi bon me confier à un homme ? J'en arrive à la conclusion que les hommes sont, par tempérament, incapables de voir combien cette affaire est grave !

— Grave ou non, c'est un énorme pas en avant dans la recherche biologique. Si Jeffrey peut réaliser cette expérience comme il le pense, je crois qu'il sera célèbre dans le monde entier. N'est-ce pas une compensation pour vous ?

— Non. Je crois qu'il devrait laisser la Nature faire son travail et ne pas intervenir. Mais je l'entends qui arrive... continua Hélène en percevant le bruit d'une clef dans la porte d'entrée. Il pourra tout vous expliquer lui-même.

L'instant suivant, Jeffrey entra dans la pièce. Son visage quelque peu morose s'éclaira lorsqu'il vit Hal Walsh qui se redressait.

— Salut, Hal ! Il y a longtemps que vous n'avez mis les pieds ici ! Comment va ?

— Pas mal en ce qui me concerne, répondit Hal en serrant chaleureusement la main de Jeffrey. Tout l'amusement est de votre côté, d'après ce que j'ai entendu.

— « Entendu » ? répéta Jeffrey en jetant à Hélène un regard surpris.

Celle-ci lui répondit avec une complète sérénité.

— J'ai parlé à notre ami de votre duplicata, Jeffrey.

— Vous n'en aviez pas le droit ! s'écria Jeffrey. Aucun droit ! Je vous ai dit que c'était un secret jusqu'au moment où je serais prêt à tout faire connaître en détail.

— Je suppose que cela ne me concerne pas, dit Hal, quelque peu étonné. Je suis l'un de vos amis les plus intimes...

— Je le sais, Hal, mais... Oh ! tant pis ! fit Jeffrey en s'asseyant avec irritation. Cela m'apprendra simplement à ne pas me fier à une femme ! Elles ne peuvent jamais comprendre qu'il y ait des circonstances où elles doivent garder la bouche close.

— Puisque c'est là votre opinion, je n'insiste pas, dit Hélène en se levant, furieuse. Franchement, Jeffrey, j'en ai par-dessus la tête de voir ce maudit duplicata s'immiscer entre nous ! Qui plus est, je...

— Du calme, mes enfants, du calme ! murmura Hal avec des gestes apaisants. Laissez l'oncle Hal essayer d'arranger un peu les choses. Vous pensez tous les deux avoir raison. D'accord, tenez-vous-en là. Croyez-moi, Hélène, ne soyez pas trop pressée de jeter par-dessus bord la chance d'une vie. On ne peut faire fortune sans quelque friction, vous savez !

— Pardonnez-moi, dit Jeffrey avec calme en se levant pour

entourer de son bras les épaules de sa femme. Je ne voulais pas vous froisser. Je marche sur des épines, voyez-vous, et je suis absolument épouvanté à l'idée que quelque chose pourrait tourner mal dans cette expérience.

— Nous n'aurons pas cette chance, je crois, soupira Hélène un peu radoucie.

— Vous recommencez ! Écoutez, Hélène...

— Du calme ! interrompit Hal. Asseyez-vous tous les deux. Bien. Maintenant, nous allons mettre un peu d'ordre dans tout cela. Dites-moi exactement ce que vous avez fait, Jeffrey, et je vais jouer le rôle d'une sorte d'arbitre pour essayer de voir si vous vous êtes lancé dans une affaire dangereuse ou non. Je m'occupe de recherches et je jouis d'une bonne réputation de savant. Je pense donc pouvoir être bon juge.

Jeffrey hésita, puis finalement céda et donna tous les détails qu'on lui demandait. En réalité, c'est à la fin seulement qu'il se rendit compte à quel point il s'était livré. Mais cela n'avait pas d'importance. Il pouvait se fier à ce bon vieux Hal.

— Heu... dit finalement Hal en réfléchissant, les sourcils froncés, l'éclat de la conception biologique ne fait aucun doute, mais pour ce qui est du résultat... eh bien, je ne peux rien prédire !

— Vous y êtes ! s'écria Hélène, triomphante. Il peut arriver n'importe quoi, et c'est ce qui m'inquiète.

— Je ne le disais pas dans ce sens, répliqua Hal en lui jetant un regard. Je pense que, du point de vue financier, Jeffrey et vous devriez ramasser le paquet. Toutes les grosses huiles chercheront un duplicata pour raisons professionnelles. Ce qui me rend perplexe, ce sont les réactions possibles de ces doubles. Il faudra tenir compte de leur propre individualité. Dans quelle mesure est-elle développée, Jeffrey ?

— Pratiquement au maximum, et c'est ce qui me trouble en ce moment. Je croyais qu'il faudrait tout lui enseigner, comme l'on éduque un enfant. Mais il n'en a pas besoin.

— Expliquez-vous plus clairement, dit Hal, le regard attentif.

— Aujourd'hui, je l'ai, pour la première fois, sorti de la boîte. Au lieu d'attendre que je lui dise quelque chose, il m'a déclaré brutalement qu'il était parfaitement capable de s'occuper de lui-même !

— Il a employé tous ces mots ? demanda Hélène, ébahie.

— Oui. Dans un anglais impeccable, qui paraissait pourtant un peu affecté. Comment diable a-t-il pu apprendre à parler ? Cela me dépasse !

— Cela ne devrait pas vous dépasser, dit Hal, sérieux. Votre

double, qui est privé de toutes les tendances héréditaires, se trouve, en conséquence, en dehors des lois qui régissent l'évolution naturelle des créatures. Il a pris de vous toutes ses caractéristiques, puisqu'il est une partie de vous, une cellule unique. Et si une cellule comporte tous les attributs physiques du corps parent, pourquoi n'en aurait-elle pas les possibilités mentales ?

Jeffrey garda le silence, mais il était visible que cette idée le troublait profondément.

— La mentalité d'un individu est aussi complète que son physique, continua Hal. Il est donc possible que votre duplicata sache tout ce que vous savez parce que son esprit s'est développé au même point que le vôtre.

— Cela pourrait expliquer son attitude, reconnut Jeffrey. Il paraissait en effet tout savoir de moi, de mon travail, de ce que j'ai fait pour le créer, de ce qui concerne Hélène...

— Quoi ! s'écria Hélène avec un sursaut.

— C'était à prévoir, si la théorie de Hal est exacte, expliqua Jeffrey.

— Et que va devenir maintenant ce double entreprenant ? demanda Hal dont le large visage s'était assombri. Si le développement de son esprit est maintenant égal à celui du vôtre, avant même qu'il n'ait commencé à réfléchir par lui-même, que va-t-il se passer ? Il n'aura aucun frein. Il se peut qu'il ne sache même pas distinguer le bien du mal, ces deux instincts étant formés par l'hérédité. Il est totalement inclassable.

— Je l'ai enfermé dans le laboratoire, répondit Jeffrey après avoir réfléchi. Il m'a donné sa parole qu'il ne s'aventurerait pas dans le monde extérieur avant que je n'aie fait les préparatifs nécessaires.

— Vous vous êtes, je pense, conduit comme un naïf en vous fiant à ce qu'il vous disait ! s'écria Hal. Allons-y tout de suite voir ce qui se passe. Comme vous m'avez mis dans la confiance, je peux aussi bien savoir quelle tournure prennent les choses. Désirez-vous venir, Hélène ?

— Non, merci, répondit-elle en agitant négativement la tête. Vous savez quels sont mes sentiments à ce sujet !

CHAPITRE II

Lorsque Hal et Jeffrey entrèrent dans le laboratoire et firent de la lumière, ils trouvèrent le double étendu dans un fauteuil. Il était entièrement habillé des vêtements que Jeffrey lui avait procurés et il s'était sans doute endormi, à moins qu'il n'eût fermé les yeux pour réfléchir.

Hal, silencieux, évalua la situation en portant son regard de Jeffrey au double. Il n'y avait pas le moindre doute. L'un était la copie conforme de l'autre.

— Je l'appelle Jeffrey, murmura Jeff. C'est le mieux puisque, basiquement, il est moi.

— Basiquement, oui, reconnut le double en se levant. Mais là se limite l'affinité, je crois. Qui est cet homme que vous avez amené pour me voir ?

Hal remarqua immédiatement l'effort que faisait l'homme pour parler. Il semblait chercher les mots avant de les prononcer. On pouvait noter aussi l'âpreté de sa voix. On avait l'impression qu'il traitait Jeffrey de très haut.

— C'est un très bon ami, Hal Walsh, expliqua Jeffrey. Comme il est au courant de tout ce qui vous concerne et que, en outre, c'est un savant qui s'occupe de recherches scientifiques, j'ai pensé qu'il devait vous voir.

— Je comprends. C'est, pour ainsi dire, une exhibition du spécimen ?

— Dans un sens, oui, reconnut Jeffrey, hésitant.

Les yeux glacés se portèrent du visage de Jeffrey à celui de Hal Walsh. Celui-ci soutint sans fléchir l'impitoyable regard scrutateur, car il était profondément intéressé.

— La chose ne fait aucun doute, Jeff, vous avez réellement réussi un miracle, murmura-t-il. Tout dépendra de la manière de diriger la situation.

— Je pense, dit le double, que je suis plus apte qu'aucun de vous à prendre des décisions. Je ne suis pas, voyez-vous, limité à une seule personnalité.

— Vraiment ? fit Jeffrey surpris. Mais vous vous trompez ! Vous n'êtes qu'une seule cellule vivante extrêmement développée. En conséquence...

— C'est exact, mais vous avez provoqué mon évolution, si je puis dire, à partir d'une cellule unique. Si vous connaissez correctement votre biologie, vous devez vous rappeler que les êtres unicellulaires se multiplient par le processus simple de la fission.

— Bien sûr, je le sais ! répondit Jeffrey avec impatience. Mais cela ne s'applique pas à vous.

— Pourquoi pas ? Je suis fait d'une cellule, bien qu'elle se soit élargie jusqu'aux proportions humaines ? J'ai exactement le même aspect physique que vous, mais il y a une différence entre nous. Je ne suis pas constitué par des dizaines de milliers de cellules individuelles, comme vous l'êtes, mais par une seule ; qui renferme tous les organes nécessaires que vous possédez vous-même. Le résultat est que, physiquement parlant, on pourrait me classer parmi les neutres. Plus exactement, je suis asexué et je peux me reproduire comme le font les cellules normales.

— Voilà qui échappe à notre contrôle, Jeff, marmonna Hal. Vous n'avez pas tenu compte de ce que les êtres unicellulaires se divisent par fission pour en produire deux. Et cette sorte de division peut se répéter indéfiniment. Il pourrait y avoir des dizaines de milliers de Jeffrey Dexter !

— Exactement, approuva le double, tandis que Jeffrey rejetait cette idée monstrueuse. Et, pour être plus précis, c'est ce qui se passera ! Vous n'imaginez pas qu'après avoir reçu de vous une existence individuelle je me contenterai d'en rester là, n'est-ce pas ? Vous n'imaginez pas que j'aie l'intention de demeurer votre esclave, d'obéir à vos désirs et de devenir une cible pour savants curieux ? Non, mes projets sont beaucoup plus vastes.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda Jeffrey. J'ai le droit de le savoir !

Le duplicata répondit sans aucun changement d'accent de la voix, sans un sourire, sans rien qui pût indiquer une quelconque émotion humaine. Il était absolument dénué, c'était clair, de toutes ces idiosyncrasies qui découlent de l'hérédité des êtres humains ordinaires.

— Mes projets embrassent un très large champ. Un fait est certain, ceux qui me suivront et qui seront inévitablement des duplicatas de vous et de moi seront contrôlés par moi, parce que je suis le premier. En outre, c'est en moi qu'est l'esprit directeur. Pour ce qui est de mes projets... je pense que vous les découvrirez assez tôt. Mais, tout d'abord, voyez l'erreur que vous avez commise dans vos calculs en ce qui me concerne.

Jeffrey et Hal, trop absorbés pour parler, regardèrent le double qui parut devenir lentement transparent. Ses vêtements, pourtant, gardèrent leur solidité. Puis, avant que la transparence ne devînt parfaite, un fantôme parut se détacher de lui, nu, avec exactement l'apparence du rêveur qui se détache d'un corps dans une séquence film.

— Le double du double, expliqua le second Jeffrey de sa voix

toujours glacée. Et cette reproduction est simplement la fission d'une cellule géante. Elle peut être réalisée autant de fois que je le désire et chaque cellule reproduite a aussi le pouvoir de fission. Le reste est purement une question de mathématiques.

— Un polyanthrope, chuchota Jeffrey, fasciné. C'est cela que j'ai réalisé. Un modèle capable de reproductions infinies. Des images fantômales de l'original...

— Pas fantômales pour longtemps, interrompit le double. Notre semi-transparence vient de la chute d'énergie à l'instant de la fission. Le retour de cette énergie amènera le retour de la solidité.

Les faits prouvèrent l'exactitude de cette déclaration car trois minutes après, les deux hommes – celui qui était nu et celui qui était vêtu – parurent fermes et solides. L'homme nouvellement créé ne parlait pas. Il semblait soumis à l'influence mentale de son fantastique créateur, la cellule originelle.

— Maintenant que j'ai démontré que notre multiplication est à ce point facile, vous comprendrez que notre destin est ailleurs, dit le double. Votre expérience biologique est une réussite extraordinaire, Jeffrey Dexter. Vous méritez qu'on vous en félicite !

— Vous avez encore le temps d'arrêter cela, souffla Hal à l'oreille de Jeffrey. Tuez-les tous les deux ! Tout de suite ! Ne les laissez pas sortir !

— Je vous conseille de ne pas perdre votre temps, dit le double dont l'oreille était sans doute d'une acuité surnaturelle. Comme nous sommes au courant de vos intentions, nous rendrions coup pour coup instantanément.

— Cela vaut quand même la peine d'essayer, répliqua Jeffrey en se précipitant vers l'établi.

Il saisit une des boîtes d'instruments chirurgicaux dont il s'était servi pour son expérience et il ne lui fallut que quelques secondes pour en retirer un long bistouri dangereusement affilé. Au même instant, Hal se précipita, arrêtant ainsi le mouvement des deux duplicatas, car il était clair que le « nouvel » homme obéissait automatiquement aux gestes, ou peut-être aux ordres mentaux de son parent.

— Je suis capable de créer, mais aussi de détruire, s'écria Jeffrey en se retournant, le couteau à la main. Et ce ne sera pas un meurtre, mais seulement l'anéantissement d'une expérience.

Sans souci du danger, il lança le bistouri droit au cœur de son duplicata. Cependant, son geste fut d'une fraction de seconde trop lent. S'arrachant soudain à l'étreinte de Hal, le double lança son poing droit avec une force surhumaine. Jeffrey reçut le coup au travers de la mâchoire et il lui sembla que l'univers explosait en étoiles.

Quand il put se ressaisir, il vit qu'il était effondré dans le fauteuil

du laboratoire. Hal se penchait au-dessus de lui.

— Cela va mieux, marmonna Hal en mettant de côté un flacon de sels volatils. Ce démon, il n'y a pas à dire, a un sacré coup du droit !

Jeffrey s'étira puis tâta doucement sa mâchoire qui enflait. En même temps, il regardait autour de lui.

— Que sont devenus les deux autres ? demanda-t-il enfin. Les avez-vous achevés ?

— Vous plaisantez ! répliqua Hal. Je n'allais pas risquer ma vie pour essayer de les arrêter ! Ils sont trop forts tous les deux. Beaucoup plus que les êtres humains ordinaires. En outre, j'avais les mains occupées par vous, que j'essayais de remettre sur pieds. L'homme nu vous a complètement dévêtu et je n'ai rien pu y faire. Ensuite, ils sont partis tous les deux... et nous en sommes là !

— Il m'a dévêtu ? répéta Jeffrey qui se regarda et vit qu'il avait pour tout vêtement une blouse de laboratoire attachée à la taille. Les chaussures, chaussettes, col, cravate... toutes les pièces de ses vêtements avaient disparu.

— Ce qui fait que nos jumeaux célestes errent quelque part aux environs dans le soir d'été, soupira Hal lorsqu'il vit que Jeffrey avait à peu près retrouvé ses forces. Je commence à croire qu'Hélène avait vu juste quand elle déclarait que vous alliez trop loin.

— J'ai assez de raisons d'être inquiet sans que vous vous lanciez encore dans les « je vous l'avais bien dit ».

— Pardon...

Hal ramassa le bistouri sur le parquet et l'examina, pensif. Jeffrey regarda aussi et fronça les sourcils.

— Je puis, je suppose, me féliciter de ce qu'ils n'aient pas utilisé cette arme contre moi... à moins que ce soit vous qui les en ayez empêchés ?

— Je n'ai rien fait. Je n'en avais pas le courage. Aucune idée de vous assassiner ne semblait leur venir, sans doute parce que c'est une émotion violente qui vient de l'hérédité. Ils vous ont attaqué, je crois, parce que l'instinct de conservation les y a poussés pour défendre leur vie. L'instinct de conservation n'est pas un sentiment héréditaire. C'est une réaction individuelle que possède toute créature vivante. Dans ce sens, nous autres, humains naturels, nous sommes plus sadiques, car l'impulsion meurtrière vient parfois sans doute aux meilleurs d'entre nous.

— Qu'est-ce que vous essayez de faire ? s'écria Jeffrey. Vous voulez plaider la cause de ces deux monstres damnés ?

— Vous savez bien que non, vous me connaissez, répondit Hal qui replaça le bistouri dans sa boîte et réfléchit. Nous devons lutter contre eux, il n'y a pas d'erreur, dit-il.

— Nous ? C'est à moi à me casser la tête à ce sujet. Vous n'avez

pas à vous en occuper, à moins que vous ne le désiriez !

— Suis-je votre ami, ou non ? Je me considère comme automatiquement engagé. L'ennemi que nous avons à combattre est puissant. Ces deux individus peuvent devenir quatre à n'importe quel instant et ces quatre peuvent en donner huit. Il n'y a pas de limite à cette histoire de fission. Le diable est que vous n'avez jamais considéré ce point de votre expérience lorsque vous avez utilisé une seule cellule ! Si quelqu'un, moi par exemple, avait travaillé avec vous, il aurait peut-être pu envisager cette possibilité.

— Ces observations sont maintenant inutiles, dit Jeffrey en se redressant.

Il fronça les sourcils au contact de la pierre froide du sol.

— Le mieux, pour l'instant, continua-t-il, est que je trouve des vêtements. Voudriez-vous faire un saut chez moi pour en demander à Hélène ?

— Bien sûr, répondit Hal qui se tourna vers la porte du laboratoire, puis s'arrêta. Une minute, dit-il. Que va penser Hélène ? Allons-nous faire savoir, même à elle, que deux doubles de vous errent en liberté sans être inquiétés ? Elle pourrait s'effrayer ! Il faut que nous réfléchissions soigneusement à ce que nous devons faire !

— Vous avez raison, reconnut Jeffrey qui se percha sur l'établi pour éviter de poser les pieds sur le sol. Dites-lui que j'ai laissé tomber de l'acide sur moi, mais que je ne suis pas du tout brûlé. Cela suffira.

Hal acquiesça, ouvrit la porte et partit. Jeffrey resta un moment assis à réfléchir. Il était extrêmement ennuyé par le problème qu'il avait à résoudre. Mais après un instant, il entendit frapper à la porte. Hal avait sans doute oublié quelque chose et, naturellement, il ne savait pas faire marcher la serrure-temps. Il n'y avait qu'une solution, c'était que Jeffrey, de l'intérieur, ouvrît lui-même.

Il alla en sautillant sur le sol de pierre glacée jusqu'à la porte, tourna le pêne, puis se rejeta vivement en arrière. Le premier duplicata, devant lui, se détachait sur le fond de lumière crépusculaire passant entre les deux immeubles d'en face. Il entra rapidement dans le laboratoire, referma la porte et fixa son regard glacé sur Jeffrey qui, lentement, se mit à reculer vers l'établi.

— J'ai soigneusement étudié la situation, dit le double en s'avancant. J'ai compris que j'aurais plus de difficultés que je ne le pensais à m'introduire dans la société alors que je suis une exacte reproduction de votre personne. Il pourrait y avoir des tas d'enquêtes qui entraveraient mes projets. Pour ce qui est de mon double à moi, je puis le maintenir hors de vue jusqu'au moment où j'aurai besoin de le faire apparaître en public. J'en ai le contrôle absolu.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Jeffrey, bref.

— Je veux en venir à ceci, répliqua l'autre sans émotion, que je

puis très bien m'introduire dans la niche que vous occupez déjà dans la société. Vous êtes ingénieur de chimie organique et membre respectable de la communauté. Cette situation fait de vous un tremplin commode pour ma carrière.

Jeffrey chercha derrière lui la boîte à instruments. Il savait exactement ce qui allait suivre. En un éclair de compréhension, il se dit que son duplicata avait sans doute attendu dehors une occasion propice, un moment où Hal Walsh serait absent. D'un mouvement rapide, il s'empara du bistouri et, l'instrument bien en main, se tint prêt à l'attaque.

— J'avais l'impression, dit-il délibérément, que l'idée de meurtre ne vous viendrait pas. Vous ne deviez pas être sensible aux émotions humaines.

— Je ne le suis pas en effet. Je n'ai aucun sentiment de haine ni d'affection et j'éprouve encore moins le désir de tuer. Je vois simplement en vous un moyen utile pour réaliser mes projets. Je ne peux atteindre mon but qu'en chaussant vos souliers, ce qui signifie, naturellement, que je dois vous éliminer. Ce n'est pas un meurtre, c'est de la logique.

Jeffrey n'attendit pas plus longtemps. Prenant l'établi comme point d'appui, il s'élança, le bistouri en avant. Le double, avec une aisance remarquable, fit un pas de côté. En même temps, sa main gauche jaillissait et atteignait Jeffrey à l'avant-bras avec la force d'une barre d'acier. Ce coup brusque, alors que Jeffrey était lancé en avant, eut un résultat tragique. Le bras atteint se replia sous le choc et l'arme lui entra droit dans la poitrine. Sa chute sur le sol de ciment, avec la main qui tenait le bistouri en dessous, l'acheva.

Cependant, lorsque Hal Walsh revint avec les vêtements et se fit ouvrir la porte de l'intérieur, il trouva le Jeffrey qu'il avait quitté avec seulement une blouse sur son corps nu.

— Hélène s'est un peu inquiétée à votre sujet, dit-il en déballant les vêtements. Il m'a fallu un peu de temps pour expliquer comment vous aviez pu gâcher vos vêtements avec de l'acide sans vous brûler vous-même.

— Je le suppose, dit le double qui ignorait totalement pour quelle raison Hal était parti.

Celui-ci hésita en fronçant légèrement les sourcils.

— Il s'est passé quelque chose ? Vous avez l'air de mauvaise humeur, ou sarcastique, je ne sais pas. Votre voix est rarement aussi cassante.

— Ce n'est pas souvent que j'ai autant d'ennuis ! Jeffrey 2 enleva délibérément la blouse pour s'habiller.

Hal regarda autour de lui, perplexe.

— Il y a une odeur étrange, ici. Une odeur d'acide. Comme des

sortes de vapeurs. On dirait de l'acide nitrique.

— Cela vient de la pièce voisine. J'ai passé le temps à faire quelques essais et je n'ai pas fait couler l'acide.

— Je vois !

Il n'empêche que Hal ne comprenait pas. Il rôdait dans le laboratoire, examinait ceci, cela, et son regard revenait constamment à Jeffrey 2 qui continuait à s'habiller. Lorsque celui-ci en arriva au col et à la cravate, ce qui l'obligeait à se regarder dans le miroir avec attention, Hal profita de l'occasion pour se glisser dans la petite pièce contiguë qui servait habituellement de chambre noire. Dès qu'il eut donné de la lumière, son regard fut attiré par un grand bassin doublé de nickel placé contre le mur du fond. Il était presque plein d'un fluide transparent et, à côté, se trouvait une demi-douzaine de bonbonnes vides.

— Que diable... commença-t-il en regardant autour de lui. Mais il ne vit rien qui pût confirmer ses soupçons. Non, dit-il, c'est impossible.

— Qu'est-ce qui est impossible ? demanda Jeffrey 2 qui, de la porte, le regardait.

— Rien, répondit Hal en haussant les épaules et en essayant de paraître calme. Une idée que j'avais.

— Au sujet de Jeffrey Dexter, peut-être ? suggéra le double, sans s'émouvoir.

Hal contracta ses muscles pour regarder l'être indéchiffrable qui se tenait sur le seuil.

— Exactement.

— C'est dommage pour vous, de toute façon, que vous vous soyez aperçu du fait car, bien entendu, je ne puis vous permettre de divulguer la vérité. J'ai formé des projets et j'entends les mettre à exécution. Je pourrai aller plus vite que je ne le pensais, grâce à vous qui avez laissé Jeffrey Dexter seul un moment. J'espérais que vous ne vous apercevriez pas de la supercherie. Il est évident que je me suis trompé.

— Vous l'avez tué et vous avez fait disparaître le corps... dans cela ? dit Hal avec un geste en arrière vers le bassin.

— Précisément. Mais je n'ai pas eu le temps de vider le bassin avant le retour de votre voiture. Peut-être, acheva le double, calme, est-ce tout aussi bien. J'aurai sans doute encore besoin de l'acide !

Hal avança lentement, toute sa grande carcasse tendue dans un élan et, d'un bond brusque, il sauta. Mais il ne prit pas son ennemi à l'improviste. Celui-ci lui asséna sur la tête un coup qui l'aplatit sur le sol.

— Vous ne vous êtes sans doute pas encore rendu compte, dit le double, que je suis un être vivant dont la coordination est parfaite. Je

veux dire que mes muscles répondent instantanément à l'impulsion donnée par mon cerveau et réagissent avec une violence extraordinaire. C'est ce qui me donne à la fois une force irrésistible et le sens de la direction. Il est impossible que vous me battiez dans un combat physique.

Hal le savait fort bien, mais il n'était pas d'un tempérament à accepter si facilement la défaite. Il resta sur le sol où il était tombé pour reprendre des forces et guetter une occasion.

— J'avais l'impression qu'une situation comme celle-ci pourrait se présenter, continua le double qui le dominait de toute sa taille. En conséquence, je...

— Si vous me tuez, dit Hal, le souffle court, on vous arrêtera pour meurtre. Rien ne vous sauvera. Toute votre force physique et votre agilité mentale n'empêcheront pas Scotland Yard de vous avoir.

Jeffrey 2 continua sa phrase, ignorant l'interruption.

— ...En conséquence, j'ai pris des dispositions pour prévenir l'éventualité même dont vous parlez. On ne pourra jamais m'arrêter pour meurtre car, en ce moment, mon duplicata exact, empreintes comprises, habillé des vêtements de feu Jeffrey Dexter, se trouve dans l'un des plus célèbres restaurants de la ville. Son but est de faire savoir qu'il se trouve là. Comment aurait-il pu se trouver ici en même temps ?

— Et de quel argent se sert-il ? demanda lentement Hal.

— De celui de Jeffrey Dexter, naturellement. Il y avait une somme rondelette dans son portefeuille. Ce n'était qu'une question d'organisation, destinée tout d'abord à parer à toutes les difficultés qui pouvaient surgir si la mort du réel Jeffrey Dexter était remarquée. Mais ces dispositions couvriront aussi maintenant votre disparition.

Hal se releva lentement, d'un effort pénible, sous l'œil vigilant de l'autre. Il n'avait, pour défendre sa vie, que sa force physique qui, contre un homme ordinaire, lui aurait donné l'avantage, mais elle était insuffisante en face de l'homme unicellulaire à l'esprit et aux muscles parfaitement coordonnés.

Dix minutes plus tard, le duplicata quittait tranquillement le laboratoire et ajustait à la porte la serrure-temps. Il connaissait l'adresse de Jeffrey qui était imprimée sur le portefeuille de celui-ci et, en quelques minutes, il y arrivait dans la voiture de Hal. Comme son esprit connaissait tout ce qu'avait contenu le cerveau de Jeffrey, il avait pu facilement conduire la voiture.

Il tira la sonnette juste après minuit. Le hall s'éclaira et, une seconde après, Hélène ouvrait la porte d'entrée.

— Pas de clef ? demanda-t-elle, surprise.

— Non, en effet, confirma Jeffrey 2 en entrant. Lorsque mon autre vêtement a été abîmé, je l'ai complètement détruit dans un bain

d'acide. J'ai oublié que les clefs se trouvaient dans la poche de la veste et elles ont fondu comme le reste.

— Je vois, dit Hélène en regardant au dehors la nuit d'été. C'est la voiture de Hal ? Où est-il ?

— Je l'ai déposé chez lui et je me suis servi de sa voiture pour arriver ici plus vite. Je craignais que vous ne vous demandiez où je me trouvais.

Hélène ferma la porte et regarda Jeffrey 2 dans la lumière pâle du hall. Une brève contraction de perplexité passa sur son visage.

— C'est la première fois que vous essayez de faire quelque chose pour alléger mon anxiété ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Si vous le prenez ainsi, mieux vaut abandonner ce sujet. Y a-t-il quelque chose à manger ?

— J'ai préparé des sandwichs et le thé sera prêt tout de suite.

Jeffrey 2 fit un geste d'approbation et entra au salon à grands pas tandis qu'Hélène se précipitait à la cuisine. Lorsqu'elle revint avec les sandwichs, elle trouva « Jeffrey » assis dans un fauteuil, en train de réfléchir. Il ne semblait pas l'avoir entendue entrer. Du moins, il ne le manifesta par aucun signe. En réalité, il s'orientait parmi les objets qui l'entouraient. La seule connaissance qu'il en avait venait des conceptions personnelles de Jeffrey.

— C'est servi, dit Hélène avec froideur, sur quoi Jeffrey 2 sursauta.

— Merci.

Il tendit la main pour prendre un sandwich puis il accepta la tasse de thé qui lui était tendue. Hélène se servit et, après un instant, s'installa en face de lui sur le divan.

— Eh bien ! Qu'est-ce que Hal a dit au sujet du duplicata ?

— Il ne vous a donc rien raconté lorsqu'il est revenu chercher ces vêtements ?

— Il n'en avait pas le temps. Je lui ai donné ce qu'il vous fallait et il est reparti en toute hâte. Je ne comprends pas pourquoi il n'est pas venu prendre maintenant un petit en-cas avec vous.

— Il n'est pas venu, dit Jeffrey en haussant les épaules, inutile d'épiloguer là-dessus. Quant à ses réactions au sujet du double... il a paru très impressionné.

— Ce qui fait que vous vous félicitez plus que jamais de ce que vous avez réalisé, sans doute ?

— C'est un véritable chef-d'œuvre de la recherche biologique.

— Il faut que je vous dise quelque chose, fit Hélène après un silence.

— Quoi ? demanda Jeffrey en prenant un autre sandwich.

— Vous avez vécu en contact si étroit avec cet infernal duplicata – et je dis bien infernal – que vous commencez même à parler comme lui. Du moins, je suppose qu'il parle ainsi ! Un anglais choisi, d'une

précision inhabituelle. Cela paraît tout à fait bizarre.

— La façon de s'exprimer est ce dont on subit le plus rapidement l'influence, répondit Jeffrey avec calme. C'est un fait qui est amplement mis en évidence lorsqu'une personne qui parle bien normalement passe plusieurs années avec des gens sans éducation. Son langage devient peu choisi, ou ce sont les autres qui se perfectionnent. De deux façons, l'influence est nettement marquée.

Hélène garda le silence et les petits plis qui manifestaient son trouble réapparurent à son front. Jeffrey la regarda sans s'émouvoir, puis continua de manger son sandwich. Il y avait décidément là quelque chose de bizarre, Hélène le savait très bien. Dans une soudaine inspiration, elle se leva, se prit le pied dans le tapis et tomba en avant de manière à pousser la table. Les sandwiches voltigèrent.

La réaction de Jeffrey fut complètement négative. Il la regarda avec surprise, du moins avec une expression qui ressemblait à de l'étonnement, puis il se leva.

— C'est assez maladroit de votre part, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Hélène recula, les yeux élargis.

— Ne vous approchez pas de moi ! Ne me parlez pas ! Vous n'êtes pas Jeffrey.

Le double reprit sa tasse pour achever son thé. Hélène le regardait toujours fixement.

— Je suis tombée volontairement sur ce tapis, continua-t-elle, et ce n'est point par accident que j'ai fait voltiger les sandwichs. Jeffrey aurait ri d'un incident de ce genre à en perdre le souffle ! Il a un sens de l'humour extrêmement curieux et son rire est inimitable. Mais vous... Vous ne riez pas ! Vous ne souriez pas ! Vous n'avez pas un muscle qui bouge !

La voix d'Hélène s'éteignit sur une note aiguë qui était presque de l'hystérie, puis elle se contraignait au calme. Le double la considéra d'un regard soutenu, puis il déclara :

— Vous avez deviné la vérité presque aussi rapidement que Hal Walsh. Je pense qu'on ne peut guère s'attendre à autre chose de la part de ceux qui connaissent intimement feu votre mari.

Hélène sursauta et, malgré tout, s'avança.

— Vous... vous avez dit feu mon mari ?

— Oui.

— Mais que lui avez-vous fait ? Grand Dieu, vous ne voulez pas dire que vous l'avez assassiné ?

— Je crois, répondit Jeffrey en réfléchissant, que c'est le mot que vous emploieriez. Pour moi, ce n'est qu'un processus d'élimination.

— Mais Hal Walsh ? demanda Hélène, les yeux écarquillés d'horreur. Vous l'avez tué aussi ! Naturellement, c'est ce que vous avez fait ! C'est pourquoi vous êtes revenu seul dans sa voiture...

Hélène ne perdit pas de temps à poursuivre. Complètement dominée par ces émotions, elle pivota et courut à la porte du salon. D'un bond, Jeffrey y fut avant elle.

— Vous ne sortirez pas d'ici, déclara-t-il nettement.

— Vous n' imaginez pas que je vais rester enfermée ici avec vous ? Avec cette monstrueuse et meurtrière imitation de mon mari ? Allez-vous-en de cette porte !

Hélène ne sut jamais où elle puisa son courage, mais elle s'avança, saisit le bras du double et, de toutes ses forces, essaya de le tirer de côté. Pour tout résultat, elle fut repoussée à travers la pièce et roula finalement sur le sol, près du divan. Jeffrey la regarda, puis s'approcha lentement.

— Il y a un ou deux points de cette extraordinaire situation que vous devez vous mettre en tête, Hélène. D'abord, je n'ai aucune animosité contre vous ; les réactions émotionnelles ne font pas partie de ma constitution. De même, vous ne pouvez exercer aucune attraction sur moi, car je suis physiquement asexué... ou, plus précisément, je comporte les deux sexes. Il ne semble pas que vous puissiez être un obstacle au développement logique de mes projets. Vous n'avez donc rien à craindre.

— Rien à craindre ! répéta Hélène avec un rire rauque. Et vous dites que vous n'éprouvez pas d'émotions ! Vous avez, sans le savoir, le sens de l'humour !

— J'ai éliminé votre mari et Hal Walsh parce qu'ils représentaient un danger pour moi, continua Jeffrey avec un regard cruel. Vous, vous êtes inoffensive, à moins que vous deveniez imprudente et que vous parliez trop. Dans l'état actuel des choses, rien ne vous empêche de vivre comme vous l'avez toujours fait et de m'accepter pour mari. En réalité, si j'exige cela, c'est pour pouvoir mettre mes plans à exécution.

Hélène se releva très lentement, puis recula jusqu'à toucher la table qui l'empêchait d'aller plus loin. Jeffrey ne la suivit pas. Il resta simplement debout, la guettant avec attention.

— Et vous pensez réellement, demanda-t-elle, que je resterai ici, tranquille comme une souris, et que je ne dirai à personne que vous avez assassiné mon mari et Hal Walsh ?

— Oui, je le pense vraiment. À moins, bien entendu, que vous ne teniez à subir le même sort qu'eux. C'est à vous de choisir : Soit la coopération avec une relative liberté, soit...

Hélène garda longtemps le silence. Elle savait fort peu de choses des mécanismes du duplicata de son mari et, de plus, elle se remettait à peine du choc étourdissant qu'elle avait reçu en se rendant compte que ce double se trouvait en face d'elle et que son mari était mort. Mais elle était convaincue d'un fait, c'est que ce double ne pouvait lire dans la pensée. En conséquence, elle n'aurait dorénavant qu'un but,

trouver le moyen de se venger de ce qui s'était passé et d'éliminer cette monstrueuse parodie de la nature.

— D'accord, dit-elle enfin, droite près de la table. Je vais coopérer. Que voulez-vous que je fasse ?

— J'ai déjà répondu à cette question. Comportez-vous exactement comme vous l'avez toujours fait, en m'acceptant pour mari.

— Et en quoi cela sera-t-il utile à la réalisation de vos plans ?

— Je n'ai pas l'intention de vous révéler la nature de ces projets, car vous pourriez peut-être mettre obstacle à leur aboutissement. Sachez seulement que mon démarrage sera plus facile si je suis un citoyen considéré jouissant d'une certaine position dans la société.

— Et vous pensez que vous pourrez tout reprendre, exactement au point où mon mari s'est arrêté ?

— J'en suis convaincu. Je sais tout ce qu'il savait, avec pas mal de choses en sus.

Hélène regarda les yeux impassibles, implacables, et ne put rien y lire qui lui donnât une certitude quelconque. Elle prit conscience, cependant, d'une profonde sensation de froid. Cet être indéchiffrable, qui ne souriait jamais, qui était inaccessible aux émotions, était son geôlier et, pour lui échapper, il lui faudrait user d'une stratégie extrêmement dangereuse. Finalement, elle haussa les épaules.

— Il se fait tard et, en dépit de tout, il faut que j'essaie de me reposer. Faites ce que vous voudrez. À l'exception de ma proche chambre, la maison vous appartient.

— J'imagine que votre mari et vous partagiez la chambre dont vous parlez, Hélène. Mais c'est un point sur lequel je n'insisterai pas. Je puis facilement coucher ici. Je vous préviens cependant qu'il vaut mieux ne pas essayer de vous évader ni d'utiliser le téléphone.

— Et si je désobéissais, demanda Hélène à la porte, que feriez-vous ?

— Je vous tuerais.

CHAPITRE III

Hélène était trop intelligente pour passer outre à l'injonction du Jeffrey factice et pas une fois elle ne dépassa la limite permise. Le lendemain matin, après une nuit durant laquelle elle ne ferma guère les yeux mais qui, du moins, lui permit de réfléchir avec plus de calme, elle descendit déjeuner et trouva Jeffrey dans le hall. Il ressemblait exactement à son mari. Cependant, d'une manière indéfinissable, il était différent.

— J'ai décidé, dit-il lorsque Hélène eut servi le déjeuner, de reprendre les occupations de votre mari sans interruption, à compter de ce matin, La question d'argent se pose, naturellement, mais je sais maintenant comment la résoudre.

— Comment ? s'écria Hélène.

— Je prendrai de l'argent à sa banque. Ma signature et la sienne sont identiques. Je l'ai vérifiée cette nuit d'après divers papiers signés de lui qui se trouvent dans ce bureau.

Hélène haussa les épaules. Il ne servait à rien de discuter. Il était inutile qu'elle fît quoi que ce fût. Elle ne pouvait qu'accepter cette situation épouvantable.

— Ce que j'ai dit hier soir des démarches que vous pourriez tenter tient toujours, ajouta Jeffrey lorsque s'acheva leur déjeuner presque silencieux. Je rentrerai à l'heure où votre mari avait l'habitude de revenir – compte non tenu des soirées qu'il passait au laboratoire – et je veux vous retrouver ici. Vous n'avez pas besoin de laisser la maison. Vous pourrez commander par téléphone tout ce dont vous avez besoin.

— Très bien, répondit Hélène avec un haussement d'épaules.

Ce fut le début d'une réclusion forcée que, pour sa propre sécurité, Hélène ne devait pas, elle le sentait, courir le risque de briser. Mais si elle était virtuellement prisonnière, les gens, au dehors, ne l'étaient pas et un homme aussi important que Hal Walsh, directeur du Bureau de Recherches de la Cité, ne pouvait disparaître complètement sans que l'on se demandât ce qu'il était devenu.

Le Comité du Bureau s'étonna beaucoup lorsque les jours passèrent sans apporter aucun signe ni aucun message de Hal. Finalement, il en informa Scotland Yard qui, avec un soin méticuleux, se mit au travail pour retrouver les traces des dernières démarches de Hal Walsh. Les recherches aboutirent automatiquement à la maison de Jeffrey Dexter, d'autant plus qu'une voiture qui portait le numéro de celle de Hal Walsh avait été vue dans le voisinage. En outre, on savait que Hal Walsh était un ami de Jeffrey Dexter.

En conséquence, après dix jours de retraite solitaire, Hélène, un matin d'été lumineux, ouvrit à deux hommes aux larges épaules, vêtus d'imperméables clairs, dont toute la personne portait l'empreinte indéfinissable de Scotland Yard.

— Je suis inspecteur de police, madame, expliqua le plus gigantesque en ouvrant sa carte. « Inspecteur-Chef Grantham ».

— Le ciel en soit loué ! marmonna Hélène, ce qui surprit les deux hommes.

— Il est rare que les gens soient heureux de voir arriver la police, madame, murmura l'inspecteur-chef. J'étais...

— J'ai désespérément besoin d'aide ! interrompit Hélène. Entrez, je vous prie !

Les deux hommes se regardèrent et suivirent Hélène au salon. L'inspecteur en chef présenta son collègue :

— Sergent détective Hanbuy, madame. Nous avons essayé d'entrer en rapport avec votre mari aux laboratoires de la cité, mais on nous a dit qu'il est en ce moment hors de la ville, en mission spéciale au sujet d'aliments empoisonnés.

— Oui, c'est cela, dit Hélène qui se souvenait vaguement que Jeffrey avait fait allusion à ce travail.

— Dans ces conditions, et vu l'urgence de la question, continua l'inspecteur, nous avons pensé que vous pourriez peut-être nous aider. Vous êtes, bien entendu, madame Dexter ?

— Oui, oui. Mais je vous disais que j'ai besoin de quelqu'un pour...

— Un instant, je vous prie ! fit l'inspecteur en chef avec un sourire en levant sa main large. C'est moi qui interroge, madame Dexter. Vous connaissez, je crois, monsieur Harold Walsh ?

— Je le connaissais.

— Vous voulez dire que votre amitié a cessé ou...

— Je veux dire qu'il est mort... assassiné ! Et mon mari aussi, dit Hélène en arpentant la pièce de long en large avec agitation. Je cherchais comment me mettre en rapport avec la police, mais je n'osais pas. Ce monstre qui a pris la place de mon mari m'aurait tuée.

— Je ne comprends pas, madame, fit Grantham, qui parut perplexe. Les Laboratoires de la Cité nous ont assuré que votre mari est bien vivant et qu'il s'occupe de...

— Ce n'est pas mon mari ! C'est là le nœud de la question. Il s'agit d'un duplicata synthétique de mon mari, créé par un processus cellulaire compliqué que je n'essaierai pas de vous expliquer. Il a assassiné mon mari et Hal Walsh ! Croyez-moi, pour l'amour du ciel ! C'est la vérité absolue !

L'expression de l'inspecteur changea lentement et le crayon du sergent se leva avec incertitude de son carnet.

— Je n'ai pas l'intention de me lancer dans le domaine de la

fantaisie ! s'écria finalement l'inspecteur. Monsieur Walsh est introuvable et notre enquête concerne cette disparition. Vous admettez tout de suite qu'il a été tué, puis vous nous demandez de croire que ce meurtre a été perpétré par une sorte de monstre ! Voyons, madame Dexter !

Hélène se tut, confuse, les joues rouges. Elle commençait à comprendre à quel point toute l'affaire devait paraître fabuleuse et il était manifeste que les hommes du Yard n'étaient pas doués d'une brillante imagination.

— Peut-être, suggéra le sergent, pourrions-nous avoir recours à monsieur Dexter lui-même, l'interroger ? Cette histoire de duplicata pourrait être une question de jumeaux identiques.

— Il ne s'agit pas de jumeaux, dit Hélène, impatiente. J'ai parlé d'un duplicata et c'est bien ce que je veux dire. Un duplicata, même en ce qui concerne les empreintes digitales.

L'inspecteur-chef se leva avec décision, le visage assombri.

— Je comprends seulement, madame, que vous me prenez pour un imbécile ! Je dois vous prévenir que l'on ne récolte rien de bon à plaisanter avec la loi...

L'inspecteur hésita, réfléchit, puis demanda :

— Quels étaient vos rapports avec monsieur Walsh ?

— Mes rapports ? Il était simplement un excellent ami. Je croyais vous l'avoir fait comprendre.

— Votre mari approuvait-il ces relations... ou disons cette amitié, si vous préférez ?

— Bien sûr ! Quel rapport cela a-t-il avec l'assassinat de mon mari et de monsieur Walsh ?

— Je ne sais pas... pas encore. J'essaie seulement de trouver quelle raison puissante vous amène à forger cette extraordinaire histoire d'un double. Monsieur Walsh a disparu – et vous dites qu'il a été assassiné – il y a dix jours. Ce serait le 10 juin. Nous avons établi que monsieur Walsh était à son travail ce jour-là comme d'habitude, mais nous n'avons pas de précision sur ses faits et gestes de la soirée. Pouvez-vous nous éclairer à ce sujet ?

Hélène acquiesça promptement :

— Il est allé au laboratoire avec mon mari et ni l'un ni l'autre n'en sont revenus. Seul le double s'est présenté.

— Et pendant ce temps, que faisiez-vous ?

— J'étais ici. Je ne désirais pas aller au laboratoire. J'en avais suffisamment vu déjà.

— Pouvez-vous me prouver que vous étiez dans cette maison ? demanda l'inspecteur en chef.

Sur quoi, Hélène hésita.

— Ce n'est pas très facile. Monsieur Walsh le savait, mais cela ne

sert pas à grand chose maintenant !

— Effectivement, concéda froidement l'inspecteur. Merci quand même, madame Dexter. Nous reviendrons vous voir, je pense.

Hélène arrêta les deux hommes avant qu'ils n'arrivent à la porte de la pièce.

— Que dois-je faire pour vous convaincre que je suis prisonnière dans ma propre demeure ? demanda-t-elle. Je ne vous ai dit que la stricte vérité.

— Je crois, madame, répondit l'inspecteur avec un haussement d'épaules, que si vous vous étiez trouvée dans une situation aussi désespérée que vous le prétendez, vous auriez déjà trouvé le moyen de faire connaître cette fâcheuse position, d'autant plus que vous avez le téléphone. Je regrette de ne pouvoir m'attarder plus longtemps. Bonjour.

Sur quoi il traversa le hall pour s'en aller. Hélène les regarda partir sans un mot et, finalement, ferma la porte derrière eux. Elle ne savait plus du tout où elle en était, mais elle se surprit à supputer avec soulagement l'éventualité de son arrestation. Du moins échapperait-elle ainsi aux griffes de Jeffrey.

Pendant ce temps, les deux hommes du Yard arrivaient à leur voiture officielle. Lorsque le sergent eut mis le contact à l'allumage, ils se regardèrent.

— Alors ? demanda l'inspecteur en chef, un sourcil relevé. Qu'est-ce que vous pensez de cette histoire ?

— Pour moi c'est clair, monsieur. La femme est complètement toquée et, à moins que je ne me trompe fort, elle en sait beaucoup plus sur le meurtre de Walsh qu'elle ne le dit.

— Cela se pourrait, admit l'inspecteur en réfléchissant. C'est certainement une piste que nous devons suivre.

— Nous rentrons au Yard, monsieur ? Ou retournons-nous au laboratoire jeter encore un coup d'œil ? Il se peut que nous ayons laissé passer quelque indice au sujet de Walsh ?

— Peut-être, mais je ne le crois pas. Non... Allons au Yard.

Arrivés à leur bureau, ils eurent une surprise. Jeffrey Dexter lui-même s'y trouvait et les attendait. Il se leva et les salua gravement lorsqu'ils entrèrent.

— Je ne m'attendais pas à cette visite, dit l'inspecteur. Je suppose, d'après la photographie et les détails que nous avons sur vous, que vous êtes Jeffrey Dexter ?

— En effet. Je suis revenu à mon bureau plus tôt que je ne l'avais prévu et j'ai appris que vous me cherchiez. J'ai donc pensé qu'il valait mieux vous voir tout de suite. De quoi s'agit-il ?

— J'ai de bonnes raisons de croire qu'un certain Harold Walsh, l'un de vos amis, qui était aussi l'ami de votre femme, a été assassiné.

Je suis chargé d'enquêter à ce sujet et, si vous pouviez m'aider, ma tâche en serait facilitée.

Jeffrey ne reprit pas son siège. Il marcha un moment dans le bureau avec agitation, puis il haussa les épaules.

— Puisque les choses en sont à ce point, il serait inutile que je vous cache quoi que ce soit.

— Tout à fait inutile.

— Alors voilà. C'est ma femme qui a tué Walsh. J'aurais dû, je pense, avertir la police tout de suite, dès qu'elle m'a avoué son crime. Mais je n'en ai pas eu le courage.

Dans un coin de la pièce, le sergent, à une table, prenait des notes. L'inspecteur haussa un sourcil pour examiner attentivement Jeffrey. Bien qu'il fût habitué à deviner les caractères, il dut, cette fois, s'avouer vaincu. Jamais il n'avait rencontré d'homme aussi impassible, aussi indéchiffrable.

— Votre femme vous a vraiment avoué ce meurtre ?

— Oui. Elle l'a commis il y a dix jours. Autant que je le sache, elle est allée à mon laboratoire, qui est situé dans...

— Nous savons où il se trouve, monsieur Dexter. Continuez votre récit.

— Elle était, je crois, extrêmement éprise de Hal Walsh, mais il voulait conformer sa vie à certains principes et il a essayé de la retrancher de son existence. Le soir de sa mort, il est allé, sur ma demande, à mon laboratoire, pour éteindre le courant dans un important appareil dont je ne pouvais m'occuper moi-même. Ma femme l'y a suivi et elle l'a tué. Elle a fait disparaître le corps dans un bain d'acide.

— Et elle a bien réussi, dit l'inspecteur en chef. Cependant, elle a, semble-t-il, oublié que monsieur Walsh avait dans les dents des obturations en or. Elles sont restées dans le liquide et notre section pathologique est en train maintenant de les examiner. Nous ne savions pas à qui elles appartenaient. Maintenant, grâce à votre franche déclaration, il semble qu'il n'y ait guère de doute. Nous aurons une certitude lorsque nous nous serons mis en rapport avec le dentiste qui a soigné monsieur Walsh.

Jeffrey ne répondit pas et son visage ne trahit rien de ce qu'il pensait. Comme il n'éprouvait pas d'émotions, la consternation et la crainte lui étaient étrangères, mais il se trouvait certainement légèrement déconcerté d'apprendre qu'une partie de Hal Walsh ne s'était pas dissoute.

— Vous croyez que votre femme a commis ce crime atroce ? demanda l'inspecteur, amer.

— Elle l'a elle-même reconnu.

— Et vous, monsieur Dexter ? Vous dites que monsieur Walsh est

allé à votre laboratoire pour une manœuvre importante sur l'un de vos appareils. Qu'est-ce qui vous empêchait de la faire vous-même ?

— J'avais un rendez-vous d'affaires urgent au restaurant Zénith. Vous pouvez vérifier le temps que j'y ai passé. J'y suis resté toute la soirée et, la plupart du temps, sous l'œil du maître d'hôtel. Quand je suis rentré chez moi, ma femme m'a tout raconté et je suis allé immédiatement au laboratoire me rendre compte par moi-même.

— Vous êtes ensuite retourné chez vous dans la voiture de monsieur Walsh ?

— En effet.

Il y eut un long silence. L'inspecteur en chef alluma sa pipe, jeta un coup d'œil à ses notes personnelles, puis revint à Jeffrey.

— Il faut que vous sachiez, je pense, monsieur Dexter, que votre femme a rejeté sur vous la responsabilité de l'affaire Walsh. Elle est même allée jusqu'à prétendre que vous aussi aviez été tué et que vous n'étiez pas du tout Jeffrey Dexter, mais un duplicata de celui-ci. Un processus cellulaire quelconque...

— Ma femme, répondit Jeffrey, se comporte depuis quelque temps d'une manière bizarre. Comme je m'occupe en ce moment d'expériences cellulaires, elle a sans doute pensé qu'elle pourrait rejeter le meurtre sur moi.

— Qu'est-ce qui l'a poussée, à votre avis, à tuer monsieur Walsh ?

— La haine, pure et simple. Il refusait de répondre à son désir d'intimité et elle l'a tué. Et je constate qu'elle a fait de son mieux pour détourner sur moi les soupçons !

— Merci, dit alors Grantham, d'avoir été si explicite. Notre tâche en sera grandement facilitée.

— Et ma femme ? demanda Jeffrey qui prit son chapeau et se tourna vers la porte.

— Je ne peux pas encore vous fixer sur ce point, monsieur. Vous le saurez bientôt.

Jeffrey s'inclina et la porte se referma derrière lui. L'inspecteur eut un petit frisson.

— Il y a quelque chose dans ce type qui me donne la chair de poule. Il est glacé comme un poisson.

— Oui, j'ai eu la même impression. Mais ce n'est tout de même pas le monstre dont a parlé madame Dexter. Que faisons-nous ? Un acte d'accusation contre elle ?

— Nous le ferons dès que nous aurons une preuve absolue de la mort de monsieur Walsh. Ces morceaux d'or de ses dents sont notre seul espoir. Autrement, sans corps, nous n'avons pas de preuve. C'est, dans l'ensemble, une affaire épouvantable. Cependant, en dépit de tout, je n'arrive pas à me figurer que madame Dexter soit assez diabolique pour noyer un corps dans de l'acide.

— Il y a eu des cas, dit le sergent, où des femmes meurtrières avaient un visage de madone...

Trois jours plus tard, Hélène fut arrêtée sous l'inculpation de meurtre et promptement incarcérée. L'événement ne troubla nullement Jeffrey. Il s'y attendait parfaitement et cela signifiait seulement pour lui que ses déclarations n'étaient pas mises en doute. Au cours du bref laps de temps durant lequel il avait chaussé les souliers de Jeffrey Dexter, il avait réussi à se faire passer pour lui. Le seul double de lui qui existât était maintenant bien caché dans les bas-fonds de la cité.

Mais Jeffrey avait un plan et le moment était venu de le réaliser. Auparavant, il passa de nombreuses heures à lire et à étudier les notes de Jeffrey Dexter au sujet de son extraordinaire théorie unicellulaire. Quand enfin son intelligence extrêmement vive eut bien digéré les faits, il se mit au travail. Son premier soin fut de faire naître une occasion. Alors qu'on le supposait hors de la ville, en mission pour le compte des Laboratoires de la Cité, il put se rendre en visite chez Randolph Chester, l'un des industriels les plus importants de l'époque. Chester fut très surpris de recevoir la visite d'un chimiste inconnu – en dehors de la fâcheuse publicité faite dans la presse au sujet d'Hélène. Cependant, il accorda une entrevue à son visiteur.

— Un homme de votre situation, monsieur Chester, exerce certainement une grande autorité, déclara Jeffrey, calme et allant droit au but.

Il s'installa confortablement sur un fauteuil dans le bureau directorial du grand homme.

Le nabab, mince et dur comme un clou, cheveux blancs, eut un sourire glacé.

— Techniquement, je possède la moitié du pays et je suis chef suprême de l'acier, du fer et des armements... sans parler des sociétés de chemin de fer et des sociétés aéronautiques. Que venez-vous me proposer, monsieur Dexter ?

— De doubler et tripler votre influence en vous soulageant en même temps de l'énorme fardeau de responsabilité qui pèse sur vous.

— Cela paraît intéressant en théorie. Comment cela marche-t-il en pratique ?

— Eh bien, voilà... fit Jeffrey en se penchant en avant d'un air confidentiel. Je fais de la chimie organique et j'ai découvert une méthode scientifique qui me permet de diviser en deux n'importe quel être vivant, l'un étant le duplicata exact de l'autre, même en ce qui concerne les empreintes digitales.

Randolph Chester, qui n'était nullement profane dans les questions scientifiques, n'eut pas de sourire incrédule. En fait, il ne sourit pas du

tout, il se contenta d'attendre la suite.

— C'est une opération parfaitement indolore. Il suffit seulement d'enlever une cellule au corps en question et, dix jours après environ, cette cellule devient un duplicata complètement développé du corps parent.

— Et quelle en est l'utilité ?

— Cela tombe sous le sens, n'est-ce pas ? fit Jeffrey en ouvrant les mains. Le double reste éternellement votre serviteur parce que c'est votre esprit qui le contrôle. Il vit, agit, se comporte comme vous, mais il vous obéit implicitement. Je suis certain que vous apprécierez l'avantage d'une pareille idée ! Pour ce qui est de la méthode employée exactement, je ne serais pas un homme d'affaires si je la divulguais !

— Gardez votre secret, dit Chester en souriant. Je n'aurais guère une bonne opinion de vous si vous agissiez autrement ! Cependant, je n'ai pas la certitude que vous puissiez réussir comme vous le prétendez. Que diriez-vous de me présenter un spécimen ? Y a-t-il un moyen d'en créer un ?

— Certainement. Choisissez un être vivant quelconque et je vous en ferai un duplicata en dix jours.

— Fort bien. Vous pouvez emprunter mon épagneul. Si vous en faites un second, nous reprendrons cette conversation.

— Pourvu, dit Jeffrey sérieusement, que vous ne révéliez jamais ce que nous faisons ! Mais je suis sûr que vous n'en parlerez pas, car le principal atout, lorsqu'on a un double, c'est le secret.

— À la fois pour les affaires et la vie privée, hein ? dit le nabab avec un sourire. D'accord. Je garde la bouche cousue. Je m'arrangerai pour vous faire envoyer l'épagneul ce soir... heu... à l'adresse portée sur cette carte ?

— C'est cela.

Randolph Chester tint en effet parole. Jeffrey aussi et, cinq jours après au lieu de dix, il apportait au bureau deux épagneuls. Comme tous les épagneuls se ressemblent plus ou moins, ceux-ci n'attirèrent pas spécialement l'attention au cours du trajet du laboratoire de Jeffrey au bureau d'affaires de l'industriel. Mais Chester, qui connaissait exactement les défauts et les particularités de son chien, se rendit compte tout de suite que le second animal présentait les mêmes caractéristiques que le sien.

— C'est absolument incroyable ! déclara-t-il enfin. Comment diable avez-vous fait ?

— Là n'est pas la question, répliqua Jeffrey. J'ai prouvé que l'on pouvait y arriver et vous avez deux chiens au lieu d'un, mais je ne vous demande pour cela aucune rémunération. Vous verrez que le duplicata, dont j'ai marqué les oreilles de croix blanches indélébiles,

tiendra toujours compagnie à l'autre. En réalité, c'est pour pouvoir obéir aux ordres de son parent. Cependant, pour plus de sécurité, et pour ne pas laisser savoir que cette sorte de dédoublement peut s'accomplir, je vous conseille de détruire ce duplicata.

— Pourquoi ? C'est un chien parfait !

— Oui... mais il diffère sur un point de l'original. Il a deux sexes au lieu d'un et, comme c'est un animal, il peut se reproduire lui-même en nombre indéfini. Vous pourriez vous trouver chargé de centaines de chiens, tous adultes, en un rien de temps. À cause de cette menace biologique, vous feriez mieux de l'anéantir.

— Je vois. Je ne sais pas trop de quoi vous parlez mais je peux du moins m'en rapporter au témoignage de mes propres yeux. C'est toujours ce que j'ai fait. Et vous pouvez faire la même chose avec un être humain ? Avec moi ?

— Je le peux... sans souffrance ni ennui.

— Supposez que vous le fassiez ! Mon double serait-il lui aussi asexué ?

— Il le serait, oui, mais il ne pourrait procréer sans votre permission personnelle. Vous n'avez donc rien à craindre de ce côté. Votre double sera entièrement sous votre contrôle, et cependant il pourra se comporter comme vous l'auriez fait quand l'influence de votre esprit se portera ailleurs.

Le plan ainsi exposé par Jeffrey était une modification de la formule originelle établie par Jeffrey Dexter. En effet, au cours de son développement en dehors de son parent, Jeffrey avait rapidement acquis une volonté propre et détruit son créateur. Cette fois, pour des projets que seul il connaissait, Jeffrey allait modifier la formule afin que le double créé fût entièrement « contrôlable » par le corps parent aussi longtemps que vivrait celui-ci. Ensuite, une seule personne pourrait commander l'homme unicellulaire, et ce serait le premier unicellulaire lui-même, Jeffrey. Là se décelait le pouvoir créateur, — immense et dangereux pouvoir —, et le plus grand industriel du pays se trouvait à deux doigts de sa perte.

— Je n'ai jamais refusé de courir un risque, dit-il enfin. Dans les affaires, il le faut. Je vais donc jouer le jeu. Voulez-vous une lettre qui vous mette hors de cause pour le cas où il y aurait quelque accident ?

— Il n'y en aura pas et je n'ai pas besoin de lettre.

— Et votre salaire, pour cet étonnant tour de force ?

— Vingt mille livres.

— C'est une sacrée somme !

— En regard de ce que vous obtiendrez, non. Ce que je vous donnerai vous permettra de vous trouver en deux endroits à la fois. C'est pour vous inappréciable ! Pourvu, naturellement, que personne ne sache que vous êtes en deux lieux en même temps !

— Vous pouvez être certain que je ne commettrai aucune erreur de ce genre, autrement toute l'affaire serait gâchée.

Jeffrey approuva lentement. Tant que le secret serait gardé, tout irait bien. Mais à la moindre erreur, on pointerait les oreilles à Scotland Yard. Deux hommes identiques ? La machination tout entière était risquée, mais Jeffrey avait organisé son plan à la perfection. Le seul moyen d'être sûr que deux industriels n'apparaîtraient pas ensemble était de détruire l'original et de ne garder que l'industriel unicellulaire qui obéirait à la volonté de Jeffrey.

— Je vous verserai la somme, décida finalement Chester. Il est toujours inutile de marchander sur le prix d'un travail quand on ne peut le faire soi-même. Où voulez-vous que j'aille, et quand ? Ce ne sera pas long, n'est-ce pas ? Je suis très occupé.

— C'est l'histoire d'une heure environ ; dix jours après votre jumeau sera prêt.

Ainsi, le marché fut conclu et tout se déroula ensuite comme l'avait voulu Jeffrey. Pendant qu'il enlevait à l'industriel un groupe de cellules il profita de l'intime association qu'exigeait cette opération chirurgicale pour apprendre, par des questions posées comme au hasard, tout ce qu'il désirait savoir sur la vie privée de l'industriel : ses faits et gestes, le genre d'homme qui veillait à sa sécurité, la composition de sa famille, tout. Et Jeffrey n'oubliait rien. Sa mémoire était extrêmement vive.

— Vous allez peut-être trouver que ma réflexion est déplacée, fit remarquer Randolph Chester d'un ton bourru en regardant les boutons de manchettes en or qui apparaissaient sous ses manches, mais je pense que l'histoire de votre femme a dû beaucoup vous ennuyer !

Jeffrey haussa les épaules en se penchant sur le microscope.

— Je ne permets pas aux événements de me troubler, monsieur Chester. Autrement, je ne pourrais pas travailler.

— J'admire votre puissance de détachement. Je ne pense pas que je pourrais rester aussi calme si ma femme avait été enfermée sous l'inculpation de meurtre !

— En réalité, ce que fait ma femme ne m'intéresse pas, monsieur Chester, dit calmement Jeffrey. Elle a ses inclinations personnelles comme j'ai les miennes, et il n'est pas en mon pouvoir de l'influencer. Elle a tué... et elle a été arrêtée. C'est très simple !

— Et quel sera, selon vous, le verdict ? Des obturations d'or en provenance des dents du corps détruit par l'acide, c'est, comme pièce à conviction, très mince pour la peine capitale, voyez-vous.

— Je crois, dit le polyanthrope, qu'elle sera pendue.

— Je ne le pense pas. Les jurés hésitent toujours, de toute façon, à faire pendre les femmes ; de plus, dans son cas, la preuve n'est pas très convaincante. Elle sera condamnée à perpétuité, peut-être, ce qui

signifie que vous ne la reverrez pas avant une quinzaine d'années environ.

Jeffrey ne dit rien, mais ses lèvres se serrèrent légèrement. La plus grande partie de son savoir juridique lui venait de Jeffrey Dexter. Comme celui-ci n'était pas très au courant des lois, l'idée n'était jamais venue à Jeffrey qu'Hélène pourrait ne pas mourir. Si elle échappait à la peine capitale, elle serait la première à bondir au cas où apparaîtrait le moindre signe de dédoublement chez des individus ou des animaux. Cela signifiait qu'il devait agir plus vite qu'il n'en avait eu l'intention.

— Alors, quand dois-je revenir ? demanda l'industriel en remettant sa veste après s'être brossé les cheveux. Une autre visite est-elle nécessaire ?

— Non, c'est inutile. Cependant, avant de partir, peut-être aimeriez-vous voir l'endroit où ma femme s'est débarrassée de Hal Walsh ? Vous en avez lu les détails dans les journaux ?

— Je les ai lus, mais je n'ai pas l'esprit morbide. En outre, j'ai du travail en retard.

— Cela vous demandera à peine une minute, dit Jeffrey, calmement persuasif. C'est là, dans la pièce contiguë. Jetez-y un coup d'œil.

Il ouvrit la porte de communication et l'industriel, avec un haussement d'épaules, s'avança pour regarder la pièce et, surtout, le bassin vide qui brillait. Il lui sembla soudain que le monde entier lui dégringolait sur le crâne et il tomba, écrasé, dans le noir de l'oubli.

Sans se presser, plus calme que jamais, Jeffrey déposa la barre de métal qu'il avait brandie avec une efficacité si redoutable et, un moment, il regarda à ses pieds l'homme privé de vie.

« Si je m'étais fié à lui pour que son double et lui n'apparaissent pas en même temps, il aurait pu y avoir des erreurs, se dit-il. Cela m'aurait coûté gros ! Maintenant, il ne peut y avoir de fausse manœuvre. J'ai le double, le chèque de vingt mille livres et une connaissance parfaite de sa vie d'homme d'affaires et de sa vie privée. Oui, cela vaut la peine de courir le risque. Mais il faut que j'active l'évolution de son double ! »

Jeffrey se mit donc à l'œuvre. Il ne quittait sa besogne que pour son travail professionnel. Le moindre faux pas pouvait faire naître les soupçons et il ne voulait à aucun prix courir ce risque.

Il suivit aussi, journellement, la clameur qui s'éleva lorsqu'on s'aperçut de la disparition de Randolph Chester. Où était-il ? Pourquoi n'avait-il laissé aucun message pour indiquer où il allait ? Si l'on n'avait pas bientôt de ses nouvelles, on soupçonnerait quelque tour malhonnête et Scotland Yard serait saisi.

Mais tout juste à temps, quatre jours après sa « création », le

double unicellulaire de Randolph Chester, vêtu du costume de l'industriel et exactement identique à celui-ci, rentrait au bercail. Il blâma son secrétaire pour tout ce qui concernait sa « mystérieuse disparition ». Il assura qu'il avait prévenu de son départ en avion. Il était allé à l'étranger pour une affaire urgente. Cependant, peu importait. Il était de retour et le calme se rétablissait.

Jusque-là, tout allait bien. Le plus grand industriel du pays n'était rien de plus, entre les mains de l'homme unicellulaire, qu'un pion que celui-ci pouvait diriger et gouverner comme il l'entendait. En attendant, le double réagissait entièrement d'après les connaissances qu'il avait héritées de son parent. En conséquence, Randolph Chester n° 2 se comporta exactement comme l'original dans sa vie privée et dans sa vie d'homme d'affaires. Plus tard, lorsque Jeffrey serait prêt, les choses seraient différentes.

Pour l'instant, Jeffrey préférait faire le mort. Il se rendait nettement compte à quel point il avait frôlé la catastrophe qui aurait fait échouer tous ses projets. Ensuite, lorsque la date du jugement d'Hélène approcha, une autre idée vint l'inquiéter, une possibilité qui pourrait tout faire tomber à l'eau s'il ne prenait pas les devants d'une manière quelconque.

Ses réflexions eurent pour résultat de l'amener en toute hâte chez Sir Austin Malvern, l'avocat chargé de la défense d'Hélène ;

— Serait-il possible, demanda Jeffrey dans le sanctuaire cloîtré de l'appartement du célèbre avocat, que soit supprimée de votre plaidoirie toute allusion à l'histoire ridicule qu'a raconté ma femme au sujet d'un duplicata ?

— Pourquoi la supprimerait-on ? demanda Malvern.

— Je pense qu'elle met fâcheusement en relief le piteux état de l'esprit de ma femme. N'est-ce pas suffisant qu'elle ait tué Walsh, sans faire intervenir encore cet à-côté fantastique ?

L'avocat répondit, après avoir réfléchi :

— Vous m'avez beaucoup aidé, monsieur Dexter, par les renseignements que vous m'avez fournis jusqu'ici, à préparer la défense de votre femme, mais ce que vous demandez maintenant est tout à fait impossible. En vérité, la majeure partie de ma plaidoirie est basée sur l'histoire de duplicata qu'a racontée votre femme, sur sa prétention à soutenir que vous ne seriez vous-même que le double biologique de son mari.

— Mais c'est de l'imagination !

— Certainement et c'est, en conséquence, une raison absolument probante pour obtenir une commutation de la peine capitale. Nous pourrions sans doute la sauver en plaidant « coupable, mais folle ». C'est la seule chance. L'accusation a de fortes positions.

— Avec des débris d'or pour seule pièce à conviction ?

— Il n'est pas besoin de témoins pour prouver que ces morceaux d'or appartenaient au malheureux Harold Walsh. Mais là n'est pas la question, monsieur Dexter. Vous voulez qu'on supprime la fantastique prétention de votre femme pour éviter d'étaler en public son état mental. Je vous dis que ce n'est pas possible, car c'est justement la clef maîtresse de la défense.

— Vous ne pouvez trouver aucun autre moyen ?

— Non. Et, excusez-moi de vous le dire, mais l'attitude extrêmement dure que vous avez montrée jusqu'ici à l'égard de votre femme ne concorde pas du tout avec votre désir actuel de la protéger.

Jeffrey ne parut pas blessé. Son visage mort n'exprima aucun sentiment. Il se leva lentement et prit son chapeau.

— Je regrette beaucoup que, pour adoucir la sentence qui sera prononcée contre ma femme, il faille étaler en pleine lumière son dérangement mental !

L'avocat haussa les épaules, mais il ne répondit pas. Jeffrey le regarda un instant pensivement, puis il quitta silencieusement l'appartement.

CHAPITRE IV

Jeffrey avait donc échoué sur ce point spécial. Il s'abstint pour l'instant de toute autre démarche. Il caressa quelque temps l'idée de supprimer l'avocat, avec l'arrière-pensée qu'un autre homme de loi pourrait être plus docile à la suggestion qu'il fallait supprimer de sa plaidoirie cette histoire de double. Mais il abandonna ce projet. Sir Austin Malvern était très célèbre et s'il était assassiné en ce moment crucial, quelque habileté qu'on pût y mettre, un tas de complications pourraient en résulter. Non, mieux valait suivre le déroulement du procès et voir quelle publicité serait faite à l'hypothèse du « double ».

Les événements jouèrent tous en faveur de Jeffrey. Sir Austin Malvern avait tenu compte de la requête de ce dernier beaucoup plus qu'il ne l'avait laissé soupçonner. Il s'était arrangé pour qu'une partie des interrogatoires eussent lieu dans le cabinet du juge, à cause des étonnantes « illusions mentales » de l'accusée. La presse ne publia donc qu'un bref compte rendu de ce procès et aucun indice de l'hypothèse d'un double ne transpira. Le verdict fut : « coupable, mais irresponsable », exactement comme l'avait espéré Sir Austin.

Jeffrey fut satisfait. Cela signifiait que pendant quinze ans et plus, Hélène ne serait plus un obstacle. De plus, les autres victimes éventuelles avec lesquelles il comptait se mesurer n'auraient pas l'idée qu'il pouvait être le double du véritable Jeffrey Dexter. Si l'hypothèse avait été suggérée par l'histoire qu'avait racontée Hélène, il aurait été impossible à Jeffrey de poursuivre son activité sans éveiller des soupçons.

Il était normal qu'il ne rendît pas visite à Hélène dans sa prison. Les autorités pensèrent que sa femme le dégoûtait trop pour qu'il agît autrement. Quant à Hélène elle-même, elle avait complètement renoncé à tout espoir et s'était résignée à son sort. Dans l'espace d'un mois, elle avait perdu son mari et sa liberté. Le reste ne l'intéressait plus guère.

Jeffrey reprit donc ses activités et se mit en rapport avec Alvin Summers, l'un des plus célèbres reporters des journaux, télévision et cinéma du moment. Summers était l'un de ces êtres qui savent agir sur les foules. On ajoutait foi à tout ce qu'il prônait et on agissait en conséquence. Il était donc un pion important pour les machinations de Jeffrey.

Alvin Summers n'eut aucune hésitation à se rallier à l'idée d'un double. Il pourrait ainsi se retirer et prendre un repos dont il avait grand besoin pendant que son double ferait pour lui toute sa besogne. Comme Randolph Chester, il demanda un échantillon avant de

consentir à se lancer dans cette affaire. Lorsqu'il obtint ce qu'il désirait, il fut satisfait et il subit le même sort que Chester, en laissant après lui un très utile double. Personne n'eut aucun soupçon et Jeffrey fut plus riche de cinq cents livres. Il avait raisonnablement baissé son prix, sachant que Summers n'aurait pu payer la somme considérable qui avait été demandée à Randolph Chester.

Tels étaient les moyens d'action par lesquels Jeffrey faisait de lents et insidieux progrès vers son but et, de son point de vue, la beauté de la chose résidait dans le fait que personne ne soupçonnait les meurtres commis. Pour tout le monde, il semblait que Chester et Summers poursuivaient leurs activités comme par le passé.

Ainsi, les hommes importants tombèrent l'un après l'autre dans le piège et jamais on ne les revit eux-mêmes. Leurs doubles prirent en mains leurs affaires et ils continueraient ainsi jusqu'à ce que Jeffrey fût prêt à réaliser la seconde partie de son plan. Ce fut six mois après le procès d'Hélène qu'il amorça son action. Ça et là, des voix résolues commencèrent à s'élever en public et, comme d'habitude, les gens qui avaient supporté de longues souffrances dressèrent l'oreille.

« Pourquoi, demandait Alvin Summers, dans un éditorial spécial, continue-t-on partout à tolérer le gouvernement d'hommes et de femmes qui occupent les postes de commande pour leur seul bénéfice personnel ? Nous ne sommes plus aux jours où nous avons un chef qui n'avait en vue que le bien général du pays. Nous voici à une époque où tous acceptent aveuglément les ordres qu'ils reçoivent, qu'il s'agisse de guerre ou de prélèvements sur les revenus. »

Pris à la lettre, il n'y avait rien dans cet éditorial que de la propagande. Des dizaines de milliers de Britanniques en prirent connaissance et n'y pensèrent plus. Mais quelques centaines d'autres se demandèrent si ce n'était pas un commencement, peut-être l'amorce de la grande révolution sociale prédite depuis de nombreuses décades par ceux qui étudiaient les affaires publiques.

Fut-ce une coïncidence ou non, personne n'aurait pu le dire mais, à ce moment, Kenneth B. Jenkins, le plus grand producteur en Grande-Bretagne de films en couleurs à trois dimensions, monta et présenta, en un temps record, un film dont le propos était de montrer la Grande-Bretagne dans un bain de félicité que lui conférait un dictateur scientifique, après qu'elle avait refusé d'endurer l'austérité d'un gouvernement normal. Le film eut un énorme succès. Il permettait au pays de se voir à travers des lunettes aux verres roses et il aiguïait l'appétit des plus imaginatifs en les incitant à se demander s'il ne serait pas possible de réaliser un tel rêve.

Une autre coïncidence vint s'ajouter à celle-ci lorsque Andrew Baker, le célèbre écrivain, publia un chef-d'œuvre dans lequel il montrait l'ascension d'un chimiste ordinaire jusqu'à la dictature

mondiale. Le personnage principal était présenté comme un summum de bonté et, partout où était jouée la pièce, elle faisait soupirer l'auditoire qui regrettait que cette représentation théâtrale ne fût pas un fait réel.

Il semblait à ce stade qu'une grande poussée intérieure, dans toutes les manifestations de la vie, tendait à faire renverser le gouvernement pour instituer un dictateur scientifique qui jetterait par-dessus bord les lois démodées afin d'établir un régime entièrement nouveau.

Comme d'habitude, ce fut au grand Alvin Summers que revint la tâche de résumer ce désir général et, cette fois, ce fut par le truchement d'une interview à la télévision.

— Pour moi, je n'ai aucun doute, répondit Summers aux questions du reporter. Le peuple aspire aujourd'hui de toutes ses forces à un changement. On voit cette tendance exprimée partout par ceux dont la tâche est de former l'opinion publique. Étudiez mes propres éditoriaux, écrits en toute sincérité, après une analyse soigneuse de l'opinion publique ; considérez le chef-d'œuvre cinématographique de Kenneth B. Jenkins, ou la grande pièce de théâtre écrite par Andrew Baker ; ajoutez à cela les déclarations d'autres hommes importants – Randolph Chester par exemple – qui ont exprimé ouvertement leur désir de voir changer le système gouvernemental ; que faut-il en conclure ? Simplement que le besoin se fait sentir d'une autorité, homme ou femme suivant les inclinations, qui ait les capacités et l'ardeur nécessaires pour indiquer au peuple une voie nouvelle.

— Très intéressant, concéda le reporter en tirant sur sa cravate d'un geste nerveux. Et qu'est-ce que vous envisagez comme voie nouvelle, monsieur Summers ?

— Je ne suis qu'un journaliste, répondit Summers avec ce manque complet d'émotion commun à tous les doubles unicellulaires. Je n'ai aucun désir de grandeur, hors celle que j'ai gagnée dans la sphère littéraire. Je puis donc parler comme un homme ordinaire. Je suggérerais la promotion d'un savant, fût-il un petit chimiste ordinaire comme celui que présente Baker dans sa pièce, car le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est un monde scientifique. Les politiciens et les querelles d'opinions des partis n'aident en aucune façon au progrès de la communauté, alors que la science n'a pour but que ce progrès. Un savant passerait par-dessus toutes les questions futiles et sottes et conduirait la race humaine sur une route qui lui permettrait de réaliser de vraies grandes choses. La conquête de l'espace, par exemple, retardée simplement parce que des gouvernements aux vues courtes refusent de dépenser de l'argent pour cette œuvre vitale. Et puis la maîtrise des complexités de la dimension Temps. Il y a encore d'immenses pas à faire dans la recherche médicale, dans le développement de centaines d'industries essentielles.

Seul un homme de science pourrait promouvoir toutes ces choses s'il détenait l'autorité. Aussi, mon opinion, bien pesée, est que le peuple devrait demander... exiger !... une élection et la nomination d'un savant capable de prendre les rênes du gouvernement.

— Auriez-vous un nom à proposer ? questionna le reporter.

— En fait, oui, j'en ai un, reconnut Summers après un moment de réflexion. J'hésite à parler de lui à cause d'un incident malheureux dont il a souffert dans sa vie domestique. Mais comme cet événement n'affecte en rien ses capacités intellectuelles, il serait peut-être sot de ma part de ne pas nommer cet homme.

— Peut-être en effet, reconnut gravement le reporter. De qui s'agit-il ?

— De Jeffrey Dexter, mari de l'infortunée Hélène Dexter qui a été dernièrement condamnée pour meurtre. Au cours de mon activité, j'ai beaucoup entendu parler de Jeffrey Dexter et j'ai un profond respect pour ses larges vues scientifiques. Professionnellement, il fait de la chimie organique, mais le niveau de sa culture scientifique et sociale est bien au-dessus de sa situation. Oui, je le recommanderais sans hésitation.

Jeffrey écoutait et regardait l'interview et il souriait en lui-même de l'ampleur superbe qu'elle avait prise. Summers était complètement sous sa domination et il avait parlé exactement comme l'avait voulu son maître.

Ce fut le début d'une demande générale d'élection pour la nomination d'un nouveau gouvernement scientifique avec, comme candidat, Jeffrey Dexter. Automatiquement, le peuple se divisa en deux groupes : les scientifiques et les littéraires, mais ces derniers avaient peu de chances contre les gens puissants qui tous, d'une même voix, réclamaient comme chef Jeffrey Dexter.

Tout d'abord, le gouvernement en fonction regarda cette agitation de l'œil d'un père tolérant qui fait semblant de ne pas remarquer les expériences auxquelles se livre son enfant. Mais, peu à peu, comme les semaines qui s'écoulaient apportaient une recrudescence d'ardeur à la demande générale d'élections, il devint évident qu'il fallait prendre des mesures.

Jeffrey Dexter était le candidat désigné. Il ne lui avait pas été difficile d'en arriver là. Mais la terrifiante campagne qu'il avait menée était unique en son genre et dépassait tout ce qu'avait jamais pu tenter aucun candidat à la dictature. Il semblait être ici, là, partout, toujours sur la brèche, avec chaque fois quelque chose d'intelligent à dire et, surtout, de convaincant.

Il n'y avait d'ailleurs rien de miraculeux à ces apparitions en des lieux très éloignés les uns des autres. Il utilisait simplement autant de doubles qu'il le désirait. Tous étaient commandés par lui et ils

disparaissaient quand il n'avait plus besoin d'eux.

Dans sa prison, Hélène Dexter entendit de lointaines rumeurs au sujet de ces soulèvements et, immédiatement, elle renouvela ses déclarations passionnées, assurant que l'être qui avait revêtu le physique de son mari était en train de miner le pays pour s'en emparer. Il ne pouvait avoir l'intention de chercher le bien du peuple, car son manque de sens émotionnel le rendait inaccessible à aucun sentiment humain de ce genre. Il ne pensait qu'à sa personne et le but qu'il avait en vue apparaîtrait seulement lorsqu'il aurait obtenu l'autorité pour laquelle il luttait.

Mais naturellement, on n'écoula point Hélène. Elle était condamnée et, par-dessus le marché, on savait qu'elle était mentalement déséquilibrée. Il n'y avait certainement rien à gagner à tenir compte de ses déclarations chimériques.

Cependant, au milieu de tout ce chaos, un incident singulier attira l'attention de Sir Gerald Ransome, l'influent président de la Société des Maîtres-Savants. Ses affaires avaient nécessité sa présence dans la cité nordique de Manchester et il tomba au milieu d'une des plus grandes campagnes qu'eût lancées jusqu'ici Jeffrey. Sur le marché public de Manchester, l'un des nombreux doubles de Jeffrey parla avec ardeur du programme qu'il avait l'intention de réaliser s'il était élu et, en vérité, si l'on procédait à des élections. Sir Gerald écouta une partie du discours, puis, apprenant que la réunion ne prendrait pas fin avant une heure, il s'en alla prendre son train à destination de Londres.

Le premier arrêt était à Birmingham et, comme il avait vingt minutes à tuer avant le départ, il se rendit à la buvette pour prendre quelque chose. Tandis qu'il mordait dans un sandwich au jambon, il aperçut un individu pressé, une serviette sous le bras, qui cherchait une table où s'installer. Il n'y avait aucun doute, c'était Jeffrey Dexter.

— Je veux bien être pendu...marmonna brusquement Sir Gerald.

Puis il jeta un coup d'œil à sa montre. Comme il ne put tirer aucune explication des indications de celle-ci, il se leva et se faufila jusqu'à l'endroit où Jeffrey Dexter s'était finalement assis.

— Monsieur Dexter, n'est-ce pas ? demanda-t-il en plaisantant.

— Sûrement, acquiesça le énième Dexter sans manifester la moindre émotion.

— Vous permettez que je m'asseye ? demanda Sir Gerald qui, sans en attendre la permission, se laissa tomber sur une chaise proche. Je voulais vous féliciter pour votre campagne à Manchester, dit-il. Un beau morceau d'éloquence !

— Manchester ? fit Dexter qui parut un instant surpris, puis reprit son impassibilité de cadavre. Oh ! Manchester ! Oui, j'y ai fait, je crois, pas mal de progrès.

— Vous vous déplacez à la vitesse de l'éclair, ajouta Sir Gerald. Vous aviez encore devant vous une demi-heure de discours lorsque j'ai quitté la place. Cependant, vous êtes arrivé par ce train. Le même que moi.

— Oui, le meeting a été abrégé.

— Alors qu'il marchait si bien ? C'est surprenant !

Silence. Dexter reprit son sandwich pour le manger. Il ne paraissait pas le moins du monde troublé. Sir Gerald eut un sourire.

— Au moins, Manchester, pour une fois, n'a pas répondu à la réputation que lui font les music-halls. Pas une goutte de pluie !

— Pas une goutte, confirma Jeffrey Dexter. C'est ce qui a permis à mon auditoire de se multiplier autant qu'il l'a fait.

Sir Gerald regarda de nouveau sa montre.

— Le train va bientôt partir, dit-il. Il faut que j'y retourne. Voulez-vous continuer avec moi le voyage jusqu'à Londres ?

— Je l'aurais fait volontiers, mais il faut que je reste ici, j'ai un ou deux détails à arranger pour l'élection.

— Bien ! Bonne chance...

Sir Gerald se leva et partit de son côté. Il était très pensif et, certainement, très déconcerté. Lorsque le train démarra, il se mit à réfléchir. D'abord, jamais on n'avait vu couper court à une réunion politique couronnée de succès, surtout quand la place avait été louée spécialement pour cette campagne. Ensuite, Manchester avait, en réalité, répondu à sa réputation, car il avait plu sans arrêt toute la journée. Ces faits semblaient confirmer, pour Sir Gerald, l'observation historique qu'il y avait « quelque chose de pourri dans l'État du Danemark ».

Il aurait sans doute été profondément ému s'il avait été au courant des fréquentes déclarations d'Hélène Dexter, mais comme elles n'avaient jamais été publiées, il ne les connaissait pas.

Néanmoins, il était suffisamment intrigué à son arrivée à Londres pour vérifier l'heure exacte à laquelle avait pris fin la réunion de Manchester. Il apprit qu'elle s'était terminée alors que le train dans lequel il se trouvait était arrivé dans la banlieue de Derbyshire. Il était possible que Dexter eût pris un avion, mais lui-même avait nié le fait. Conclusion, il y avait sans doute plus d'un Jeffrey Dexter, à moins que celui-ci eût un double identique à lui qui s'était amusé à se faire passer pour le grand candidat aux élections.

L'erreur venait, bien entendu, de Jeffrey. En déplaçant un si grand nombre de ses doubles dans le pays ou, plus exactement, en poussant tant de pions sur l'échiquier de la scène politique, il avait commis la faute d'en produire deux en même temps et, par une coïncidence toujours possible, il se trouvait qu'un individu intelligent avait vu les deux Jeffrey.

Un homme du commun aurait sans doute, après un haussement d'épaules, écarté le sujet et l'aurait rangé dans la catégorie des faits inexplicables. Mais Sir Gerald avait de l'autorité, de l'influence et de la suite dans les idées. La pensée d'avoir un dictateur scientifique ne lui plaisait nullement, bien qu'il fût lui-même un savant, et un mystère qu'il ne pouvait élucider le tracassait encore plus. Pour le repos de son esprit, plusieurs possibilités s'offraient à lui. Il pouvait se mettre en rapport avec le quartier général, à Londres, des campagnes électorales de Jeffrey Dexter ; ou encore il pouvait confier à Scotland Yard le soin de chercher la solution de l'énigme ; à moins qu'il n'exposât l'affaire à Arthur Barrington, membre du cabinet et son plus intime ami. Ce fut à cette dernière démarche qu'il s'arrêta.

— Vous êtes, de toute façon, ennemi de l'action de ce Dexter, dit-il carrément à Barrington qui écoutait attentivement, à leur club des Plus-de-Quarante. S'il y a quelque manœuvre louche en cours, comme j'en suis persuadé, ce pourrait être l'occasion d'enclouer les armes de ce Dexter. Je suis convaincu qu'il y a deux Jeffrey Dexter !

Arthur Barrington ne se compromet en aucune manière, sans quoi il n'aurait pas été un bon ministre. Mais il était intimement persuadé que Sir Gerald avait trouvé quelque chose d'important et il déclencha immédiatement une campagne, par « allusions et suggestions », dans les journaux de son Parti, pour faire comprendre au public que son futur dictateur bien-aimé ne jouait peut-être pas le jeu honnêtement. En d'autres termes, il se servait peut-être d'un frère jumeau, ou de quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup, pour déboulonner les représentants du gouvernement.

— « Un frère jumeau ! » répéta l'inspecteur-chef Grantham lorsqu'il vit les nouvelles dans son journal du matin. Un jumeau de Jeffrey Dexter ? Il n'a pas de frère ! Nous l'avons vérifié. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le sergent-détective Hanbuy, assis à son bureau du coin, réfléchit un instant, puis il jeta un regard troublé à son chef.

— J'hésite à le dire, Monsieur, mais, à première vue, il semble qu'Hélène Dexter pourrait bien n'avoir pas inventé l'histoire qu'elle racontait.

— Eh bien, s'il en est ainsi, je rends grâce au ciel qu'on ne l'ait pas pendue ! On pourra toujours la remettre en liberté et lui donner une indemnité de compensation, s'il est prouvé qu'elle avait raison. Il est certain qu'il se passe quelque chose d'étrange. Appelez-moi Barrington au téléphone, voulez-vous ?

— Oui, monsieur.

L'inspecteur en chef Grantham fut renvoyé d'Arthur Barrington à Sir Gerald Ransome, auteur de l'histoire du « double ». Et lorsque l'inspecteur eut entendu le récit à la source, il alla plus loin et rendit

visite à Jeffrey aux Laboratoires de la Cité. Celui-ci n'était pas en mission, il le trouva à son travail.

— J'aimerais vous dire un mot, monsieur Dexter, expliqua l'inspecteur. Y a-t-il un endroit où nous pourrions parler en particulier ?

— Certainement. Par ici, répondit Jeffrey qui conduisit son visiteur dans une antichambre calme dont il ferma la porte. Maintenant, inspecteur, dit-il, de quoi s'agit-il ? J'ai à peine besoin de vous dire que je suis très occupé !

— Je le sais. Autant par votre travail de chimie organique que par celui de futur dictateur, but de vos espérances. Cependant, ce que j'ai à vous dire est très important. Avez-vous, pour vos activités politiques, utilisé un double ?

Jeffrey resta un moment silencieux, immunisé contre un sentiment d'embarras par son manque total d'émotion.

— Je pensais, dit-il finalement, que nous avions depuis longtemps rejeté cette ridicule hypothèse d'un double.

— Je le croyais aussi. Mais voilà qu'elle surgit de nouveau. J'ai un témoin irrécusable qui assure vous avoir vu à la fois à Manchester et à Birmingham et prétend que, d'après les délais de temps écoulé, vous n'auriez pas pu vous trouver aux deux endroits.

— Je conseille à votre « irrécusable témoin » de contrôler les faits, inspecteur. Il assure avoir vu mon double. Moi, je dis que c'est absolument impossible. Une ressemblance, peut-être, ce qui peut arriver à n'importe qui, mais pas un double.

— C'est tout ce que vous pouvez me dire ? demanda l'inspecteur avec calme.

— C'est tout.

Grantham ne perdit pas de temps. Il retourna tout droit chez Sir Gerald Ransome.

— Je suis certain, Sir Gerald, souligna l'inspecteur après avoir raconté son entrevue, que nous sommes sur quelque chose. Je m'y intéresse personnellement, car c'est moi qui ai arrêté madame Dexter. Si la pauvre femme avait, après tout, dit la vérité...

— La vérité ? répéta Sir Gerald. De quoi parlez-vous ? Je suis complètement perdu.

— Oui, en effet, dit Grantham avec un sursaut. Je l'avais oublié ! Pour vous raconter en deux mots une longue histoire, elle a prétendu que Jeffrey Dexter, — celui que nous voyons actuellement — n'est pas du tout un homme normal, mais le produit d'une sorte d'expérience cellulaire. Vous comprenez que je n'ai pu y croire. Elle a déclaré que son mari et Hal Walsh, un ami de la famille, avaient été assassinés et que le coupable était l'homme cellulaire. Je n'en ai pas cru un mot, mais maintenant...

L'inspecteur en chef eut un regard lointain et, un moment, un silence quelque peu incrédule régna dans le vaste bureau où Sir Gerald présidait aux grandes destinées de la Société des Maîtres Savants.

— Des empreintes ne prouveraient rien, ajouta Grantham, retrouvant son esprit alerte. Elles ne donneraient aucune indication si l'histoire de madame Dexter concernant un duplicata exact se trouvait être vraie. De toute façon d'ailleurs, nous ne pouvons prendre aucune empreinte sans une preuve quelconque. Ce serait contraire aux lois du pays.

— Il semble que nous nous trouvons en effet en face d'une situation très spéciale, reconnut Sir Gerald en réfléchissant. Sur ma vie, je ne peux pas imaginer que madame Dexter ait pu faire une telle déclaration si elle n'était exacte. C'est tellement... tellement scientifique ! Voyez-vous, un homme unicellulaire est vraiment possible. Il y a longtemps, des savants au cours de leurs expériences ont envisagé cette réalisation, mais ils ne sont pas allés plus loin. Je suis sûr qu'aucune femme d'une culture moyenne n'aurait pu inventer une pareille histoire si celle-ci ne comportait une parcelle de vérité.

— Je me demande pour quelle diable de raison je ne suis pas venu vous trouver en premier lieu ! marmonna Grantham. En supposant que madame Dexter ne nous ait pas trompés, comment pourrions-nous trouver la vérité ? L'actuel Jeffrey Dexter, s'il est un faux, n'a certainement pas l'intention de divulguer quoi que ce soit. Il s'agit de savoir s'il pourrait, lui, se dédoubler, comme il semble que ce soit le cas ?

— Très facilement. En fait, si l'hypothèse cellulaire mûrissait, pour ainsi dire, il se pourrait qu'il y ait un nombre indéfini de duplicata de l'original. Autant, en vérité, qu'il y a de cellules dans le corps. Si la base était unicellulaire, le dédoublement aurait lieu par fission, ce qui est le processus normal.

— Il me semble, dit Grantham en serrant les mâchoires, qu'il me faut agir très vite et d'une façon radicale. Ce Dexter, s'il est une espèce de réussite scientifique, pourrait être capable de n'importe quoi s'il arrivait à se hisser à un poste élevé. Pour les questions scientifiques, je ne vauds pas mieux qu'un bébé. Mais pour vous, c'est différent. Que proposez-vous ?

— Tout ce que je peux, c'est faire vérifier soigneusement le dossier de Jeffrey Dexter aux Laboratoires de la Cité afin de voir s'il y aurait le moindre indice indiquant qu'il se serait livré à des expériences sur les cellules. Dans l'affirmative, nous pourrions...

— Mais bien sûr, qu'il s'en est occupé ! Cela, nous le savons ! Il avait un laboratoire personnel, petit, mais bien monté. C'est là qu'ont eu lieu les assassinats.

— Dans ce cas, le mieux que nous puissions faire, c'est visiter ce

laboratoire afin de voir ce que nous pouvons y trouver. Il pourrait y avoir pas mal de choses que votre regard non initié négligerait mais qui m'en apprendraient beaucoup.

— Je vous l'accorde, fit Grantham d'un air lamentable. Mais... je n'ai pas le droit de m'introduire dans le laboratoire personnel de Dexter. J'ai perdu ce privilège après avoir mené cette affaire de meurtre à une conclusion que je croyais satisfaisante.

— Alors, je vais m'y introduire par effraction. Vous pourrez, soit fermer les yeux, soit m'arrêter pour avoir outrepassé mes droits ou ce que vous voudrez, mais il faut que nous obtenions des renseignements. Nous allons nous informer du jour où Dexter doit se rendre à une réunion électorale. Nous serons ainsi certains de ne pas le rencontrer.

Ce renseignement ne fut pas difficile à obtenir, de sorte qu'à la tombée de la nuit, ce soir-là, Grantham et Sir Gerald arrivèrent au laboratoire de ciment armé dans la cité déserte. Ils furent arrêtés par la porte massive et sa serrure compliquée. Ils se regardèrent l'un l'autre.

— Il se passe ici des choses anormales, autrement il n'y aurait pas une pareille serrure, décida Sir Gerald. Il semble que ce soit l'un de ces appareils que l'on enclenche sur une heure donnée. S'il en est ainsi, nous sommes battus.

— Peut-être pourrions-nous...

L'inspecteur en chef Grantham s'interrompit brusquement. Il était rare que sa lourde mâchoire s'affaîsât sous l'effet de la surprise, mais c'est ce qui lui arriva. De quelque part derrière l'immeuble en béton armé, Jeffrey était apparu, correctement vêtu, plus indéchiffrable et froid que jamais.

— Bonsoir, Messieurs, dit-il poliment. Je ne m'excuse pas de vous avoir surpris. Je pensais que, tôt ou tard, vous finiriez par arriver ici.

— Mais... mais vous êtes à une réunion à l'autre bout de Londres ! s'écria Grantham. Nous vous avons regardé à la télévision avant de venir.

— C'est très ingénieux de votre part... et je n'attendais pas mieux d'un policier sans imagination. Mais je suis surpris que vous, Sir Gerald, vous puissiez si facilement être induit en erreur. Votre culture scientifique aurait dû déjà vous faire deviner la vérité.

— Je l'ai devinée, oui, reconnut Sir Gerald. Mais je ne pouvais y croire.

— Pourrais-je savoir, fit Jeffrey après avoir réfléchi brièvement, pour quelle raison ce laboratoire vous intéresse ?

— Je puis vous l'expliquer tout de suite, s'écria Grantham. Je suis arrivé à croire que l'histoire racontée par madame Dexter était vraie et que vous êtes un duplicata, différent de tous les hommes qu'on ait jamais connus. Dans l'espoir de découvrir quelques preuves, nous

avons décidé de faire une perquisition dans ce laboratoire. Sir Gerald en qualité de savant et moi comme officier de police.

— Sans mandat de perquisition ni aucune autorité ? C'est agir avec beaucoup de légèreté, inspecteur. Je connais mes droits civiques, bien qu'étant unicellulaire. Oh ! cela vous surprend ? J'admets simplement ce que vous avez tous les deux déjà deviné. Je pense cependant, puisque vous en êtes au stade initial de votre enquête, que vous n'avez pas encore discuté de votre théorie avec qui que ce soit ?

— Pas sans preuves, grogna l'inspecteur. Ce serait idiot !

— Je le reconnais. Il en résulte, cependant, que vous êtes seuls tous deux à savoir la vérité. Vous êtes les seuls qui puissiez bouleverser mes projets. Je me suis chargé jusqu'ici d'éliminer de telles « possibilités » et je n'ai pas l'intention de m'arrêter maintenant.

L'inspecteur et Sir Gerald échangèrent un vif coup d'œil, puis leurs regards s'abaissèrent sur l'automatique que Jeffrey avait à la main.

— Croyez bien, Messieurs, que je parle très sérieusement. Rappelez-vous que vous n'avez pas affaire à un mégalomane fou de puissance que n'arrête pas le meurtre. Vous êtes en face d'un savant qu'anime une froide volonté et dont la constitution physique est aussi différente de la vôtre qu'on peut l'imaginer. Vous n'éprouvez aucune répugnance à détruire des germes et des microbes. Moi, je n'ai aucune réaction quand je supprime des êtres humains. J'élimine tout ce qui me gêne. Mais vous vouliez, je crois, voir le laboratoire ? Vous le verrez !

Grantham et Sir Gerald eurent quelques gestes hésitants, mais ils n'osèrent tenter aucune défense. Ils savaient parfaitement qu'ils s'attaquaient à un être complètement inhumain. D'autre part, quand ils se trouveraient à l'intérieur du laboratoire...

Mais ils n'eurent pas le temps de réfléchir à la situation. Jeffrey dégagea le contrôle principal de la serrure-temps, puis il poussa la porte.

— Après vous, Messieurs.

Il n'y avait rien d'autre à faire. Le détective et le savant entrèrent dans la pièce froide et obscure et la porte se referma derrière eux, ce qui, automatiquement, fit apparaître la lumière. Jeffrey n'avait pas abaissé son arme. Il ne voulait courir aucun risque.

— Je savais que vous aviez déjà deviné quand vous êtes venu me voir ce matin, inspecteur, continua-t-il. J'ai fait une sottise en me présentant à Manchester en même temps qu'à Birmingham, mais puisque j'ai tout circonscrit à Sir Gerald et à vous, je puis maintenant prendre les mesures nécessaires pour effacer les conséquences de cette maladresse. Au stade avancé où se trouve actuellement ma campagne, il me faut naturellement supprimer tout ce qui serait susceptible de l'arrêter.

— De tout ceci, dit Sir Gerald, nous devons inférer que l'original Jeffrey Dexter a vraiment réussi à faire passer dans la pratique l'hypothèse unicellulaire ?

— Il l'a fait, et ce fut une brillante réalisation. Ce dont il ne s'est pas rendu compte, c'est qu'il ouvrait la porte à une nouvelle race d'hommes unicellulaires qui se multiplient constamment eux-mêmes, une race qui n'est pas entravée par les malédictions de l'hérédité et dont les cerveaux libres ne subissent pas la gêne de courants sanguins impurs. Mon projet est d'édifier l'âge des Hommes Unicellulaires. Ils balaieront de la surface de la planète les êtres humains normaux. Ils seront dirigés complètement par le premier homme unicellulaire, qui est moi. C'est à cette fin que tend ma campagne. Lorsque j'aurai obtenu le pouvoir dictatorial, premier pas nécessaire, le reste suivra automatiquement.

— Ce ne sera pas sans une opposition considérable, déclara Sir Gerald, amer.

— Je le sais. C'est pourquoi je prends mes dispositions en conséquence, mais il ne peut y avoir de doute en ce qui concerne le résultat final. Voyez-vous, j'ai sur les êtres humains l'avantage de pouvoir créer ce que je désire là où je le veux. D'après cette déclaration plutôt ambiguë, vous pourrez peut-être comprendre pourquoi tant de personnages importants luttent pour mon élection.

— Vous... vous voulez dire qu'Alvin Summers et les autres... Ceux qui ont parlé en votre faveur avec tant d'ardeur... ?

Sir Gerald se tut, stupéfait.

— Des doubles, reconnut Jeffrey, qui ont pris la place des originaux et qui disent exactement ce que je veux leur faire dire. Un moyen très efficace pour une campagne, croyez-moi. Mais assez de cette conversation, Messieurs. Il nous faut agir. Je puis vous accorder la faveur de vous expliquer quelles sont mes intentions. Je vais vous éliminer.

— Voilà qui ne vous avancera guère, mon ami, dit l'inspecteur avec un sourire sardonique. Vous ne pourrez pas disposer d'un homme du Yard, bien connu, et d'un savant aussi célèbre que Sir Gerald sans récolter pas mal d'ennuis. Dès qu'on aura remarqué notre disparition on nous cherchera et...

— Votre disparition ne sera pas remarquée. Me croyez-vous à ce point fou ? Avant de mourir, vous me fournirez chacun une cellule qui, automatiquement, assurera ma sécurité.

Les mots étaient désormais inutiles et l'inspecteur le comprit. Sans s'occuper de l'arme, il bondit soudain et empoigna le polyanthrope. Mais, comme d'autres avant lui, il s'aperçut bientôt qu'il s'attaquait à une créature d'une force surhumaine. En quelques secondes, il se trouva rejeté en arrière, serré contre l'établi, et une odeur nauséuse

qui venait d'une compresse fortement imbibée lui emplissait les narines. Avant qu'il pût faire aucun autre geste de défense, il perdit connaissance et tomba, impuissant, sur le sol.

Sir Gerald, le visage pâle et tendu, n'avait pas bougé. Il savait ce qui l'attendait et il savait aussi qu'il avait passé l'âge où il aurait pu physiquement se mesurer avec son ennemi. Presque sans résistance, il permit au polyanthrope de lui appliquer un tampon sur le visage et, sur lui aussi, descendirent les ténèbres de l'inconscience.

CHAPITRE V

Les membres de la Société des Maîtres Savants remarquèrent naturellement la mystérieuse disparition de Sir Gerald Ransome. Cependant, tout d'abord, les recherches ne furent pas très actives. Sir Gerald s'occupait de nombreuses affaires et jouissait d'une fortune considérable. Il était donc possible qu'il se fût soudain déplacé pour ses intérêts. Sa famille elle-même, dispersée sur le continent en des lieux différents, ne s'inquiéta point tellement.

Pour l'inspecteur en chef, cependant, la question était différente. Lorsqu'il s'en allait pour une longue mission, il laissait toujours un mot pour indiquer où on pourrait l'atteindre. Jamais il n'avait ainsi virtuellement disparu et son absence inquiétait beaucoup le sergent détective Hanbuy. Celui-ci avait pour la dernière fois eu des nouvelles de son supérieur lors du coup de téléphone à Arthur Barrington. Hanbuy ne tarda donc pas à mettre en mouvement les rouages policiers pour chercher l'inspecteur en chef.

Sans succès. Aucun effort ne fut épargné. Tous ceux qui étaient inclus dans ce problème, y compris Jeffrey lui-même, furent soumis à un interrogatoire serré, mais rien n'en sortit. Hanbuy obtint même un mandat pour perquisitionner dans le laboratoire de Jeffrey, mais il n'y trouva rien qui pût confirmer ses soupçons. Ni lui ni ses hommes n'avaient une culture scientifique suffisante pour attacher de l'importance à des embryons encore informes scellés dans une caisse transparente.

Qui accuser ? Sir Gerald Ransome et Grantham avaient-ils réellement disparu, ou suivaient-ils ensemble une piste qui les mettait dans l'impossibilité de donner de leurs nouvelles ? Hanbuy ne savait que penser, mais il continuait à chercher.

Jeffrey, de son côté, entourait toutes ses démarches du secret le plus complet. Il savait que ses gestes étaient surveillés. Il put cependant parer à cette difficulté en faisant agir à sa place un de ses doubles qui éloigna les policiers en les entraînant dans un voyage sans intérêt.

Pendant ce temps, la campagne à haute tension sur le slogan : « Dexter pour Chef » continuait, appuyée par la majorité des journaux et des circuits de télévision. Tous les chefs de ces organisations n'étaient pas des doubles soumis au contrôle direct de Jeffrey, mais ceux qui l'étaient entraînaient les autres. À la fin, le gouvernement fut obligé de s'incliner devant l'opinion publique et de consentir à une élection générale.

Cette annonce arriva dix jours après la disparition mystérieuse de

Sir Gerald Ransome et de l'inspecteur en chef Grantham. À ce moment, les deux hommes revinrent, tout à fait indifférents, semblait-il, au trouble qu'ils avaient suscité. Sir Gerald réintégra son quartier général et Grantham son bureau. L'inspecteur en chef arriva vers le milieu de la matinée et fit à Hanbuy, étonné, une brève inclination de tête.

— Que s'est-il donc passé, Monsieur ? demanda le sergent, ébahi. Où aviez-vous disparu ces dix derniers jours ?

— Oh ! cela ! fit Grantham qui suspendit son chapeau et alla s'asseoir à son bureau. En réalité, Sir Gerald et moi, nous sommes tombés sur une nouvelle piste et il nous fallait la suivre rapidement. Elle nous a menés aux antipodes et la piste, là, a disparu. Du temps perdu !

— Tout le monde se demandait ce qui vous était arrivé, à Sir Gerald et à vous, Monsieur. Tout le monde, des journaux à l'assistant commissioner lui-même.

— C'est agréable de découvrir que j'ai manqué à tant de gens. Mais cela n'a aucune importance.

Hanbuy, extrêmement perplexe, fronça les sourcils. Il y avait, dans l'attitude de son chef, des détails qu'il arrivait difficilement à concilier. Il le connaissait intimement, pour avoir longtemps travaillé à ses côtés, et il était surpris par de petites « différences » inexplicables qu'il ne parvenait pas à comprendre. Le sens de l'humour, d'abord. Grantham était devant lui, sans sourire ni expression d'aucune sorte. Ensuite, l'inspecteur en chef était très strict sur la discipline. Pourtant, après une absence de dix jours, il se contentait de hausser les épaules. Il parlait aussi d'une manière bizarre. Il mangeait en quelque sorte la moitié des mots et s'arrêtait court.

— Alors ? demanda Grantham qui le fixait d'un regard ferme.

Sur quoi, Hanbuy eut un léger sursaut.

— Excusez-moi, Monsieur, j'essayais seulement de mettre de l'ordre dans mes idées. Dois-je comprendre, d'après ce que vous avez dit, que nous n'avons pas progressé dans l'affaire des « jumeaux » concernant Jeffrey Dexter ?

— Le mieux que nous puissions faire est de tout oublier de ce point de vue. J'en ai découvert suffisamment pour avoir la certitude que l'affaire du jumeau est impossible. Ce ne sont que des nouvelles à sensation des journaux... et Sir Gerald confirmera mes dires. En ce qui me concerne, l'affaire Dexter est classée.

— Oui, Monsieur, puisque vous le dites. Vous avez dû remarquer qu'il a obtenu gain de cause et que les élections qu'il exigeait ont été accordées ?

— Je l'ai remarqué, oui, et, en y réfléchissant, je ne suis pas tellement sûr que les choses n'en seront pas changées. Les balais neufs

nettoient bien, vous le savez.

Hanbuy inclina seulement la tête et retourna à son bureau, dans son coin. Il désirait réfléchir longuement tout seul et c'était le meilleur moyen d'y parvenir.

Quant à Jeffrey lui-même, il se félicitait d'avoir arrêté toutes les fuites susceptibles de bouleverser ses projets. Seuls, Sir Gerald et l'inspecteur en chef avaient connu la vérité. Maintenant, leurs doubles les avaient remplacés et ils ne disaient que ce qui leur était dicté. Ainsi débarrassé de son anxiété au sujet de conséquences subsidiaires, Jeffrey mit en œuvre tous les moyens dont il disposait pour la bataille finale de sa campagne électorale.

Il gagna la partie, naturellement, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Avec tant de doubles à sa disposition, qui pouvaient apparaître partout où il le désirait, à n'importe quel moment, il devait forcément l'emporter sur l'opposition. Le résultat fut qu'il se trouva porté au pouvoir suprême par une majorité écrasante et que soixante-dix pour cent du pays devinrent fous de joie de ce que le héros eût été hissé au premier rang. L'hystérie qui s'empara de la Grande-Bretagne, à l'ordinaire posée, rappelait malheureusement les jours qui avaient précédé l'ascension d'Adolf Hitler au pouvoir.

Lorsque le résultat de l'élection fut connu, Jeffrey dut prendre la parole devant une masse de milliers de gens qui s'étaient réunis devant son quartier général au centre de la cité.

Avec son habituel calme inébranlable, il sortit sur le balcon élevé de l'immeuble et domina la multitude qu'éclairait un flot de lumière. De divers points choisis, les lentilles téléphoto des caméras de télévision transmirent son image au monde entier.

— Le programme que je compte réaliser, dit Jeffrey dans la batterie de microphones qui amplifiait sa voix, est maintenant suffisamment bien connu de vous tous, mais vous en aurez sans doute une idée plus nette si je vous le détaille. En qualité d'homme de science, j'ai toujours été persuadé que l'espèce humaine en général a mal dirigé ses efforts. Elle détient d'immenses ressources qu'elle tourne invariablement à des fins destructives. Et ce n'est qu'un des aspects de la situation que nous devons modifier. Mon but – et je le proclame franchement – est d'unir éventuellement le monde entier sous une seule bannière. Ceci accompli, nous aurons à faire la conquête de l'espace. Nous établirons des liaisons avec les autres planètes et nous détournerons la puissance atomique de son rôle constamment destructeur pour en tirer un bénéfice de bon aloi...

Les acclamations de la foule couvrirent un moment la voix de Jeffrey, puis il continua :

— Peut-être aurez-vous l'impression que quelques-unes des méthodes que j'instituerai s'apparentent à l'esclavage. Mais ce sera, je

vous en donne l'assurance, pour atteindre le but poursuivi que tous les travailleurs devront obéir à un seul chef. Quelque amères que puissent être les années à venir, quelque radicaux que puissent être les changements, gardez toujours à l'esprit qu'il vaut mieux progresser dans l'esclavage que de rester libre et d'avoir constamment à lutter pour éviter une destruction possible. Aujourd'hui, plus que jamais, la menace des bombes H et des bombes N est toujours suspendue sur nos têtes. Je crois que le destin m'a choisi pour la supprimer complètement.

Jeffrey continua longtemps sur ce ton mais, pour l'essentiel, il ne fit que se répéter, entraînant tout le monde à sa suite. Plus tard viendraient la méthode et l'organisation, l'enrégimentation de tout le pays et, disaient quelques-uns, la fin de la liberté individuelle.

À l'abri de sa nouvelle position, et l'ancien gouvernement complètement balayé, Jeffrey se mit alors à l'œuvre pour organiser les choses exactement comme, il les voulait.

Il avait l'avantage, en sus, de disposer déjà d'une demi-douzaine d'individus qui étaient des duplicatas des originaux et, en conséquence, absolument sûrs. Avec une fidélité complète, ils proclamaient urbi et orbi que le Chef ne pouvait se tromper et les hommes de troupe étaient contraints d'acquiescer... ou de subir les conséquences de leur opposition. En un mot, la carie de la dent se développait.

Le premier acte de Jeffrey fut de placer toutes les industries importantes du pays sous le commandement des doubles, ce qui laissait croire que ces individus avaient leur mot à dire dans la question alors qu'en réalité ils ne faisaient qu'obéir à des ordres qu'ils étaient incapables de transgresser. Le résultat fut que, dans l'espace d'un mois, les industries du pays se trouvèrent sous la direction d'un seul. Acier, transports, armes secrètes, puissance atomique, tout lui appartenait et il pouvait en faire ce qu'il voulait.

Les autres pays considéraient cette situation avec quelque déplaisir. Comme d'habitude, leurs soupçons s'éveillèrent immédiatement, et ils pensèrent que le dictateur Dexter préparait la conquête du monde. Celui-ci répondit que son but était d'unifier, non de détruire, et qu'il appartenait aux autres pays d'adopter un système semblable à celui de la Grande-Bretagne.

Hommes et femmes de la Grande-Bretagne se trouvèrent, d'une manière inévitable, insidieuse, enrégimentés pour une forme ou une autre de travail, sans que la moindre concession fût faite aux liens domestiques ni même aux épreuves qui s'ensuivaient. Jeffrey ne s'inquiétait pas le moins du monde de la souffrance et des peines qu'il infligeait. Il était fermement résolu à utiliser le travail des hommes et des femmes aux premiers stades de son plan, pour la conquête

éventuelle de tout le système solaire.

Il voulait d'abord avoir sous ses talons la terre tout entière. Après, la tâche serait plus facile puisqu'il aurait anéanti toute velléité d'opposition à ses méthodes. On commença donc à voir apparaître à l'étranger certains personnages influents qui pensaient que tous les pays devraient être compris dans le plan de Jeffrey Dexter pour l'unification du monde. Bien entendu, il était absolument incroyable que les chefs endurcis des gouvernements étrangers pussent ainsi proclamer leur allégeance au régime institué en Grande-Bretagne. Mais le fait était patent et la rumeur s'amplifia. Au point que, finalement, les chefs d'États furent contraints de consulter leurs peuples pour savoir si réellement ceux-ci désiraient la dissolution de leurs propres systèmes gouvernementaux pour s'enrôler sous le commandement du remarquable Dexter.

Jeffrey veilla à ce que la balance penchât en sa faveur et, malgré quelques soulèvements et quelques petites guerres civiles, il parvint lentement à son but. L'un après l'autre, les pays entrèrent dans l'orbite de sa très hypothétique fraternité et, à leur insu, servirent à élargir le champ de sa puissance.

Au bout de six mois, le monde appartenait à Jeffrey et la seule consolation qu'apporta cette situation aux peuples fourmillants, c'est que, tous étant soumis à une seule autorité, la guerre devenait impossible. Était-ce une compensation suffisante au fardeau de l'esclavage ? La question était à débattre.

Le stade suivant, décida Jeffrey, serait la conquête des mondes voisins de la Terre. Le plus sûr moyen d'y parvenir était de se servir sans compter des millions d'êtres qui peuplaient la planète, pour obtenir un effort puissant et total. Si la race humaine se trouvait en fin de compte à peu près décimée, peu importait. La multiplication de sa personne et de ses nombreux doubles et dupes serait la chose la plus simple du monde et on ne connaissait pas de limite biologique au nombre de reproductions possibles.

Les savants reçurent l'ordre de chercher les meilleures méthodes d'utilisation de la puissance atomique pour alimenter les armadas de l'espace. On demanda aux astronomes de fournir les renseignements les plus complets sur Mars et Vénus, les deux premières planètes que Jeffrey voulait faire envahir. Les détails déjà connus étaient insuffisants. Il fallait étudier chaque point séparément. Ensuite, on choisirait, sans leur demander leur avis, un nombre important d'êtres humains pour former le noyau des armées d'invasion.

Savants et astronomes firent exactement ce qu'on leur demandait car ils avaient peur de se révolter. La grande masse des hommes du monde entier se courba sur son travail parce qu'elle ne pouvait trouver aucun moyen de se libérer. Mais ceux qui avaient tellement

insisté pour faire de Jeffrey le dictateur de la Grande-Bretagne maudissaient l'heure où cette idée leur était venue. Ce dictateur était comme tous les autres. Il s'intéressait à son avancement personnel, au détriment de tout le monde.

Il y avait deux groupes de la communauté, du moins en Grande-Bretagne, qui n'avaient pas subi la contagion du titanesque bouleversement qui avait eu lieu dans la structure sociale. C'étaient ceux qui étaient en prison et les membres des forces de police. Dexter avait décidé, pour une seule raison, de ne pas s'occuper des prisonniers. Il ne voulait pas qu'Hélène fût libérée car, si on la mettait au travail, l'amère rancune qu'elle nourrissait pourrait être la source de beaucoup d'ennuis.

C'était un exemple de la méthode qui consistait à se servir d'un marteau-pilon pour écraser une noix, puisqu'elle laissait tous les prisonniers sous les verrous à cause d'une seule femme. Mais elle ne s'en avérait pas moins effective.

D'autre part, il ne touchait pas aux gens de la police, afin de faire croire au public qu'il désirait avant tout la justice. Mais ce fut dans ce calcul même qu'il commit une erreur, car le sergent détective Hanbuy se trouvait encore à Scotland Yard et il continuait à travailler avec l'inspecteur en chef Grantham.

Hanbuy en était arrivé à la conviction certaine que Grantham n'était pas le même homme que celui qu'il avait connu. Celui-ci faisait tout comme dans un rêve, ce qui paraissait curieux. Il oubliait souvent les points les plus importants et il applaudissait ouvertement au régime Dexter alors qu'auparavant il se montrait l'ennemi acharné de toute forme de gouvernement qui aurait la moindre tendance à la dictature.

Convaincu de ce fait, il ne fallait à Hanbuy qu'une preuve quelconque qu'il pût rendre publique pour fomenter la rébellion, seule capable de renverser Jeffrey de sa position inexpugnable.

Une preuve ? Ce ne serait pas facile. Depuis l'établissement du nouveau régime, d'innombrables agents exclusifs de Jeffrey Dexter étaient dispersés sur toute la planète, tous vigilants et prêts à exterminer sans pitié tous ceux qui manifesteraient un mécontentement quelconque. Hanbuy le savait. Mais il était néanmoins un détective expérimenté, doué d'une patience infinie. Un jour, quelque part, il trouverait ce qu'il cherchait. Sans le savoir, il était le seul homme au monde qui eût deviné le secret de Jeffrey Dexter et, jusque-là, il était vivant, alors que tous ceux qui avaient su la vérité avaient été liquidés.

Hanbuy se garda d'aucune démarche brusque ni précipitée. Il continua son travail normal avec une conscience obstinée, en affectant de ne pas remarquer que son supérieur avait maintenant

complètement perdu l'intuition qui avait fait de lui un inspecteur en chef de premier ordre. Mais, à ses moments perdus, il essayait d'ajuster les pièces du « puzzle », souvent aidé dans ce travail par la possibilité de pouvoir répondre qu'il se trouvait en mission officielle, lorsqu'un agent de Dexter lui demandait les raisons de ses déplacements.

Après quatre mois de recherches infructueuses qui avaient eu pour but de découvrir une preuve de la dualité de Dexter, Hanbuy eut une idée beaucoup plus simple. Tellement simple qu'il se demanda pourquoi il n'y avait pas encore pensé. Il devrait y consacrer pas mal de patience et de vigilance mais, si elle aboutissait... Elle *devait* réussir. C'était la seule façon d'agir.

Hanbuy était certainement un brave, bien qu'il ne s'en rendît sans doute pas compte. Seul, il mettait en œuvre tout ce qu'il pouvait contre un être *abhumain* qui avait rapidement assujéti la race humaine tout entière. Le seul espoir qu'il eût de réussir, lorsqu'il aurait acquis la preuve dont il avait besoin, était basé sur la conviction qu'il serait partout soutenu. Les gens étaient épuisés par le perpétuel labeur qu'on leur imposait en vue de la conquête du système solaire, obscure perspective dont ils ne tireraient certainement aucun bénéfice.

Un an après l'ascension au pouvoir de Jeffrey, le sergent Hanbuy fut prêt. Il commença par demander une audience au dictateur lui-même et, après pas mal d'ajournements, l'entrevue lui fut accordée. À cette époque, Jeffrey, durant ses « heures de travail », occupait un bureau au dernier étage de l'un des plus grands immeubles de Londres, affecté maintenant au quartier général du commandement mondial.

Il ne pouvait manifester de surprise, autrement, la sienne eût été évidente lorsque Hanbuy fut introduit dans son bureau. Il y avait longtemps qu'il avait oublié le nom du sergent détective, mais le visage de celui-ci lui était resté dans la mémoire. Jeffrey le reconnut immédiatement.

— Asseyez-vous, sergent, dit-il en désignant une chaise. Je me souviens de vous avoir vu au Yard il y a un an, à l'époque où ma femme a eu tant d'ennuis.

— C'est exact, Monsieur, répondit Hanbuy en s'asseyant avec un bizarre petit sourire sur ses fortes lèvres. Et je vous remercie de m'avoir accordé cette entrevue.

— J'y ai consenti parce que j'ai compris que vous aviez quelque chose d'important à raconter. Je vous prie d'être bref, je suis extrêmement occupé.

— Je puis vous l'expliquer très vite, Monsieur. Dans un certain lieu, que moi seul connais, il y a trois hommes qui sont sans doute les hommes les plus importants du monde.

— Comment cela ?

— Chacun d'eux est vous-même !

Jeffrey n'eut pas un geste.

— Je pense que c'est très intéressant, dit-il. Je crois aussi que vous savez dans quelle situation fâcheuse et dangereuse vous vous mettez ?

— Je sais exactement ce que je fais. Depuis que vous avez assassiné l'inspecteur en chef Grantham, qui m'était aussi cher qu'un père, j'ai réfléchi aux moyens de vous démasquer. Grantham connaissait votre secret, et Sir Gerald, que vous avez probablement tué, était au courant lui aussi. Grantham ne m'avait pas dit que vous aviez un système de duplicatas humains et je n'ai jamais eu la preuve que vous pouviez n'être qu'une copie du Jeffrey Dexter réel. Je n'ai aucune base sur quoi m'appuyer, en dehors des déclarations passionnées de madame Dexter. Mais je suis maintenant disposé à croire qu'elle a dit la vérité. Vous n'êtes pas Jeffrey Dexter. Vous êtes un monstre scientifique dont la seule tendance est de mettre en esclavage ou de détruire la race humaine.

— Vous êtes trop intelligent pour continuer vos fonctions de sergent détective, mon ami. Vous devriez être « assistant-commissionner »

— Peut-être le serai-je en des temps meilleurs que celui-ci. Pour l'instant, j'ai l'intention de dévoiler votre bluff, monsieur Dexter duplicata. J'ai l'intention de défaire tout ce que vous avez réalisé et de faire connaître quel tueur vous êtes. En fait, je veux tout rétablir dans l'ordre antérieur et je veillerai à ce que madame Dexter reçoive une appréciable compensation pour les souffrances et l'emprisonnement qu'elle a subis.

— Je vous remercie de la sincérité avec laquelle vous étalez vos projets, dit Jeffrey dont le regard glacé était fixé sur Hanbuy. Vous n'avez, il me semble, pas tenu compte de ce que je dispose de toute la puissance du monde, alors que vous n'en avez aucune !

— Permettez-moi de vous contredire, Monsieur. J'ai trois atouts. J'ai trois Jeffrey Dexter ! Il m'a fallu près d'un an pour les trouver et les incarcérer... en un lieu que moi seul je connais. Un policier peut découvrir beaucoup de bonnes cachettes, vous le savez !

Jeffrey se leva pour aller à la fenêtre. Il regarda un moment au dehors puis il reprit la parole sans se retourner.

— Je n'ai jamais fait, à l'intelligence de ceux qui avaient deviné la vérité, l'injure de nier les faits, sergent. J'ai supprimé ceux qui avaient compris. Il en ira de même pour vous. Y avez-vous pensé ?

— Naturellement.

— Vous admettez ici qu'il est possible que je vous tue, dit Jeffrey en se retournant. Votre courage est admirable.

— Pas du tout. Je sais que vous ne me tuerez pas quand vous aurez

entendu ce que j'ai à dire. J'ai laissé à Scotland Yard un message signé par lequel je demande que mes camarades du Yard – s'il m'arrivait quoi que ce soit de mystérieux ou de violent à un moment quelconque – un moment quelconque, remarquez-le – se rendent à l'endroit où j'ai caché vos trois doubles et les mettent en liberté, mais pas tout à fait. Ils les escorteront jusqu'à la station de télévision la plus proche et transmettront leur image à toutes les parties du monde. Le peuple sera invité à faire savoir ce qu'il veut faire des trois dictateurs. Et vous savez très bien ce qui se passera. Les gens n'attendent que des directives définies pour se jeter dans l'action... Ils veulent d'un tremplin qu'ils puissent tous comprendre, et les trois exemplaires du dictateur détesté leur fourniraient ce point de départ.

— Tout à fait ingénieux, reconnut Jeffrey. Donc, votre mort ou votre disparition occasionnerait sans doute un tas de troubles qu'il me serait difficile de réprimer. Vous avez, je pense, une solution à me proposer ?

— Certainement. Abandonnez le commandement et disparaïssez. Vous pourrez ainsi sauver au moins votre vie. Le public ne verra pas vos doubles, je vous le promets. Ce que je vous dis est sérieux, Dexter. Extrêmement sérieux.

— Je le vois en effet... dit Jeffrey qui revint à son bureau pour poser une question surprenante. Êtes-vous marié, sergent ?

— Oui... et j'ai deux enfants.

— Quel dommage que vous ne les ayez pas compris dans votre touchant message à Scotland Yard ?

Tandis que Hanbuy essayait de se remettre du choc qu'il avait reçu à ce résultat imprévu, Jeffrey prenait le téléphone intérieur et en poussait le bouton.

— J'écoute, fit une voix d'homme qui ressemblait beaucoup à celle de Jeffrey et parlait sans doute sur une ligne privée.

— Voici un ordre pour vous, Trente-Six. Trouvez l'adresse du sergent détective Hanbuy, de Scotland Yard. Quand vous l'aurez obtenue, vous irez à cette adresse et vous supprimerez la femme et les deux enfants qui résident à cet endroit, la femme et les deux enfants de Han...

— Sale et monstrueux boucher ! hurla Hanbuy furibond qui, interrompant Jeffrey, lui assenait brusquement, une seconde plus tard, un direct du gauche qui atteignait en plein le dictateur. Hanbuy était fort et, pour une fois, Jeffrey était pris à l'improviste. Il tournoya en arrière, se heurta au fauteuil puis culbuta à moitié sur le parquet.

Hanbuy n'avait besoin de rien d'autre pour suivre son avantage. D'un grand bond il traversa le bureau et, de ses poings, martela le visage de Jeffrey jusqu'à ce qu'un coup à l'estomac lui eût fait perdre le souffle une seconde. Ensuite, les positions se renversèrent et la force

de géant de Jeffrey vint à son aide. D'une série de coups impitoyables lancés avec calme, il réduisit presque à l'inconscience le sergent infortuné, puis se releva pour le regarder.

— Le recours aux explosions émotionnelles ne vous a pas fait grand bien, sergent, fit-il remarquer. Relevez-vous !

Hanbuy obéit en titubant puis lui jeta un regard de rancune.

— Très bien, le diable vous emporte ! Vous avez gagné ! Je ne laisserai pas tuer ma femme et mes enfants pour ce plan que j'avais préparé. Voilà... dit-il en jetant sur le bureau un croquis grossier. C'est l'endroit où se trouvent vos trois doubles.

— Merci, dit Jeffrey en empochant le croquis après l'avoir rapidement examiné. Mais cela ne change rien au sujet de votre femme et de vos enfants, Hanbuy. L'ordre est donné et il sera exécuté.

— Quoi ! Mais... mais j'ai renoncé à tout mon projet...

— Vous auriez dû commencer par mieux réfléchir. Que vous ayez décidé de vous rétracter n'y change rien. Je ne reviens jamais sur les ordres que j'ai donnés.

Hanbuy resta un moment silencieux, la respiration haletante.

— Alors, maintenant, je suppose que vous avez l'intention de me supprimer moi aussi ?

— Vous ne pourriez guère vous attendre à autre chose, étant donné votre façon de vous comporter ! Cependant, je veux d'abord m'assurer que ce croquis que vous m'avez donné est exact. S'il ne l'était pas... Eh bien, avant de vous éliminer, on vous obligerait à dire la vérité.

— Ce croquis est exact, et, si vous aviez le moindre sentiment de décence, vous retireriez maintenant l'ordre concernant ma femme et mes enfants.

Jeffrey se tourna vers la porte pour prendre son chapeau sur la patère placée à côté.

— Nous allons maintenant vérifier. Passez devant moi. Je vous préviens que toute fausse manœuvre de votre part aura pour vous des conséquences terribles.

— Je le crois difficilement, dit Hanbuy avec un sourire amer. Vous ne me tuerez pas avant d'avoir trouvé vos trois doubles.

— « Des conséquences terribles », sergent, cela ne veut pas nécessairement dire la mort ! En route !

Hanbuy obéit et fut conduit à l'ascenseur, puis, hors du grand immeuble, dans une voiture officielle. Il s'assit dans un silence complet tandis qu'un chauffeur au visage de bois conduisait la voiture à travers le trafic de la cité. Le croquis que lui avait remis Jeffrey était fixé devant lui, sur le tablier. Un moment plus tard, ils arrivèrent à l'endroit indiqué et la voiture s'arrêta.

— C'est ici ? demanda brièvement Jeffrey.

Hanbuy acquiesça :

— Il faudra que je vous conduise. C'est au bas de cette rue transversale, là.

— Bien, passez devant comme tout à l'heure.

Hanbuy obéit et Jeffrey le suivit à bonne distance. Finalement le sergent parvint à un immeuble isolé qui avait tout l'aspect d'une ancienne usine. Sur un côté, des marches de pierre conduisaient à la porte du sous-sol et le sergent les descendit rapidement. Silencieux, trois marches plus haut, Jeffrey le surveillait de près. Hanbuy introduisit une clef dans la serrure et la tourna rapidement. Il ouvrit ensuite la porte d'une poussée et fit de la lumière.

— Continuez, ordonna Jeffrey. Je vous suivrai à l'intérieur.

Hanbuy obéit encore et Jeffrey finit de descendre les marches avec prudence, son automatique à la main. Il se trouva dans le cellier d'un entrepôt. Une lampe électrique solitaire éclairait d'innombrables piles d'objets de rebut et de caisses d'emballage vides.

La porte se referma brusquement et Hanbuy s'appuya contre elle. Jeffrey put voir que le sergent avait maintenant du renfort. Une demi-douzaine d'hommes, qui s'étaient sans doute cachés derrière les caisses les plus proches de la porte, l'entouraient, et tous étaient armés.

Comme Jeffrey était incapable de manifester aucune frayeur, il se contenta de regarder, mais l'éclat de ses yeux attestait à quel point sa surprise était vive.

— Vous pensiez l'avoir emporté sur le pauvre sergent ignorant, n'est-ce pas ? demanda Hanbuy, sarcastique. Je crois pouvoir me flatter aussi d'être un bon acteur. Il n'y a pas de doubles ici et je n'en ai jamais vu aucun. Quant à ma femme et mes enfants, ils n'existent pas non plus. Je vous ai simplement deux fois induit en erreur afin d'avoir un prétexte pour vous montrer le croquis avec autant de naturel que possible. Les hommes qui se trouvent ici appartiennent au Yard. Mais vous l'avez sans doute deviné ?

— Très ingénieux, reconnut Jeffrey. Et que comptez-vous faire maintenant ?

— Vous présenter comme le plus grand fauteur de troubles qui ait jamais existé ! Peut-être deviendrai-je assistant-commissionner plus vite que vous ne le croyiez, monsieur Duplicata Dexter ! Pour attraper un dangereux démon comme vous, on peut inventer toutes sortes de méthodes compliquées, et cependant échouer, alors qu'une ruse simple comme celle-ci aboutit.

— À la condition que vous puissiez en profiter, oui, reconnut le polyanthrope. À votre place, j'aurais moins de certitude !

Hanbuy eut un sourire ironique, puis il fit un geste de la tête aux hommes qui s'étaient groupés autour de lui.

— Emmenez-le, les gars, et suivez la route que je vous ai indiquée.

Par là, vous n'aurez aucun ennui.

Le sergent détective Hanbuy, c'était certain, avait tout combiné d'une façon admirable et, à en juger par la tournure des événements, le chef du monde s'était jeté tête baissée dans le piège. En moins d'un quart d'heure, il était conduit sous bonne escorte au Yard où un acte d'accusation était dressé contre lui pour meurtre. Hanbuy savait qu'il jouait un jeu terrifiant du point de vue légal, mais étant allé si loin, il entendait arriver au bout.

En conséquence, Jeffrey, toujours impassible, fut mis au secret dans l'attente de son procès. Cette tâche accomplie, Hanbuy, après s'être concerté avec l'assistant-commissionner, ne perdit pas de temps et informa la presse de ce qui se passait.

Mais la nouvelle de l'arrestation du dictateur ne parvint jamais aux journaux. Elle fut arrêtée avant l'impression.

Le dictateur, au cours d'une émission urgente à la radio, déclara que des ennemis du régime avaient tenté un coup d'État, dans l'espoir de jeter une certaine partie de la population contre l'ordre et la loi.

L'homme le plus étonné de Londres, à cette nouvelle fut certainement Hanbuy. Il se rendit immédiatement à la cellule dans laquelle on avait enfermé le dictateur et il le trouva sur sa couchette, les yeux fixés au plafond avec indifférence. Puis arriva une convocation irritée de l'assistant-commissionner et Hanbuy fut invité à s'expliquer.

— Ce matin, lui dit avec amertume l'inspecteur, j'étais prêt à penser que vous étiez un homme de génie, promu à de grandes destinées dans les forces métropolitaines. J'ai même vu en vous le libérateur de la race humaine opprimée, après la ruse habile qui vous a permis de mettre le dictateur en prison. Et nous découvrons maintenant que vous vous êtes complètement trompé ! Vous avez fait une erreur quelque part et tout ce que nous avons maintenant, c'est un double !

— C'est impossible, Monsieur ! s'écria Hanbuy en serrant les poings. Il était dans son bureau du quartier général quand j'y suis arrivé et il n'en est sorti à aucun moment.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Il savait que vous alliez venir le voir. Vous aviez sollicité cette entrevue assez souvent déjà ! Qu'est-ce qui l'empêchait d'installer un double à sa place, dans le cas où vous tenteriez un coup dangereux contre sa personne ?

— Oui, rien, en effet... admit lentement Hanbuy en fronçant les sourcils.

Puis une idée le frappa et ses yeux étincelèrent :

— La situation est toujours en notre faveur, Monsieur. Le dictateur a parlé à la radio et un de ses doubles, sans doute, est en prison. Supposez que nous nous arrangions pour faire parler le dictateur à la

radio où il expliquera publiquement son « arrestation », et que nous prenions des dispositions pour téléviser son double en même temps ? Qu'en pensera le peuple ? Ne voyez-vous pas que le seul levier que nous possédions, c'est de faire savoir au monde entier que le dictateur n'est pas un homme, mais un polyanthrope ? Lorsque nous aurons bien fait comprendre ce fait, sur toute la Terre on tiendra pour certain qu'il est une espèce de monstre scientifique et on se soulèvera contre lui !

L'assistant-commissionner était un homme d'expérience peu enclin à se laisser effrayer. Après quelques instants de réflexions, il hocha lentement la tête.

— Je crois qu'il nous faut trouver une combinaison plus subtile que celle-là, sergent, dit-il. Nous jouons avec de la dynamite, maintenant que le dictateur sait jusqu'où nous sommes prêts à aller.

— J'ai une autre idée, interrompit Hanbuy. Il est possible que l'homme que nous avons en prison soit le dictateur, tandis que celui qui a émis le bulletin de radio n'est que l'un de ses doubles.

L'assistant-commissionner eut un soupir.

— Je voudrais être aussi convaincu que vous, sergent, que ces doubles existent ! Nous n'en avons pas la moindre preuve ! Ce n'est qu'une hypothèse de votre part et il se pourrait que vous soyez dans l'erreur.

— Je ne me trompe pas et je base mon affirmation sur ce que j'ai découvert de mon supérieur, l'inspecteur-chef Grantham. Il n'est pas Grantham, Monsieur, mais son image vivante. Je suis absolument certain que l'hypothèse de la duplication est exacte. Je crois aussi que le dictateur a le contrôle de ces duplicatas, qu'ils viennent de lui ou d'un autre, bien que je ne sois pas suffisamment instruit pour vous exposer tous les détails. Si nous acceptons cette partie de mon argumentation, il devient évident que le bulletin de radio dernièrement émis peut avoir été l'œuvre d'un double sous le contrôle mental de l'homme que nous avons arrêté.

— C'est possible, reconnut l'assistant-commissionner. En fait, tout est possible. Il n'en reste pas moins que nous avons à lutter contre un être qui est, soit le dictateur, soit un être qui se trouve sous le contrôle direct de celui-ci. Aller plus loin à ce stade, c'est risquer notre vie pour rien.

Un long silence suivit, puis Hanbuy eut un regard sérieux.

— Il y a un moyen sûr, Monsieur, de reconnaître le terrain. Si l'homme que nous tenons en prison est le dictateur, sa mort pourrait – et je pense qu'il en serait ainsi – amener la disparition de tous ceux qu'il tient sous son commandement, car c'est sans doute lui le principal ressort mental. Si, par ailleurs, il n'est qu'une unité parmi plusieurs doubles, son élimination apportera peu de changement et

nous saurons que l'homme qui a prononcé l'émission de radio est le véritable chef.

— J'admire votre désinvolture, dit carrément l'inspecteur. Voyons, sergent, nous ne pouvons pas tuer un homme comme cela !... tout juste pour prouver une hypothèse !

— Ce n'est pas seulement pour cette raison, Monsieur. C'est beaucoup plus profond. Ce dictateur a déjà trompé le peuple de la Terre pour l'amener à croire en lui, et sa politique avouée est de mettre en esclavage tous les êtres humains pour réaliser son ambition personnelle. Si nous ne l'arrêtons pas maintenant que nous le tenons, nous ne le ferons jamais. Il ne faut, pas hésiter à regarder la situation en face.

— Peut-être, mais nous ne pouvons pas tuer un homme qui est en prison. C'est un meurtre pur et simple et nous le paierions cher ! Non, sergent, revenez quand vous aurez trouvé une autre idée. Je sais que la situation est grave, mais je connais aussi nos limites.

— Et que faisons-nous de l'homme qui est en prison ? Que proposez-vous ? Allons-nous le libérer ?

— Pas encore. Nous trouverons peut-être le moyen de faire savoir au public qu'il y a deux Dexter. Il faut que nous y réfléchissions. Il faut aussi que vous cherchiez des preuves à l'appui de l'inculpation de meurtre qui vous a permis de l'arrêter. Il me semble que vous avez endossé une grande responsabilité.

— Oui, Monsieur, répondit Hanbuy qui se leva et réfléchit un instant. Je vais y penser et je vous tiendrai au courant dès que j'aurai quelque chose de nouveau.

CHAPITRE VI

Longtemps avant que Hanbuy eût l'occasion d'agir, le dictateur prit lui-même des mesures. Dans l'après-midi du lendemain, l'assistant-commissionner reçut la visite de deux hommes aux lourdes mâchoires qui portaient sur leur uniforme un insigne familier : le symbole adopté par les forces de la police personnelle du chef. L'inspecteur prévint immédiatement des ennuis, mais il fit de son mieux pour paraître cordial.

— Voilà une visite que je n'attendais pas, Messieurs. Asseyez-vous, je vous prie.

Les hommes restèrent debout, puis le plus grand des deux prit sur lui de parler.

— Nous sommes ici sur l'ordre direct du Chef. Voilà un pouvoir signé de sa main pour la libération immédiate de l'homme que l'on a confondu avec lui.

L'inspecteur regarda le pouvoir et hésita.

— Nous vous prévenons qu'il faut agir sans délai, ajouta brièvement l'homme de haute taille. La police de Scotland Yard s'est couverte de honte en arrêtant cet infortuné citoyen qui se trouve ressembler au chef. L'histoire qui a été communiquée à la presse et que l'on a stoppée juste à temps est encore plus répréhensible. Le chef est très mécontent et, d'après ce qu'il m'a dit, il projette, en représailles, une action énergique.

L'inspecteur eut un sourire froid.

— Pour votre gouverne, mon ami, je vous dirai que le sergent Hanbuy, qui a pris la responsabilité de cette arrestation, a fait exactement ce que lui dictait son devoir. Quant à cet « infortuné citoyen » qui se trouve, selon vous, ressembler au chef, je suis prêt à parier sur ma tête qu'il est le chef lui-même, ou un jumeau identique.

— Peut-être avez-vous déjà hasardé votre tête, inspecteur. C'est un fait qui se vérifiera avec le temps. Nous avons une voiture fermée qui attend et nous emmenons immédiatement le prisonnier.

— Très bien, dit l'inspecteur en haussant les épaules. Je ne peux pas m'y opposer, devant ce pouvoir signé.

— Je suis chargé aussi de vous remettre ce papier, ajouta l'homme à la haute taille qui, sur ces mots, fit de la tête un geste à son compagnon, après quoi tous deux quittèrent le bureau.

Le visage assombri, l'inspecteur déplia le communiqué qui lui était remis pour en prendre connaissance. Mais, à mesure qu'il avançait dans sa lecture et en pesait les termes, il se rendait compte de plus en plus de ce que cela signifiait : c'était la dissolution de Scotland Yard,

force de police active, et le renvoi de tous ceux qui s'y rattachaient. Aucun poste n'était offert en compensation. Il fallait donc en inférer qu'ils deviendraient des manœuvres, comme la plupart des gens de cette époque. La dissolution serait absolue. Elle irait du chef des forces métropolitaines jusqu'au moins gradé des nouveaux venus. La police cesserait d'exister dans tout le pays et serait remplacée par les unités de chiens de garde de Jeffrey. En un mot, la dictature achevait de s'établir.

Naturellement, c'étaient des représailles. L'inspecteur n'avait aucun doute à ce sujet. Un coup sauvagement assené pour l'effort audacieux de Hanbuy qui avait raté son but. Et l'inspecteur ne pouvait rien d'autre qu'adresser des notes de renvoi à tous ceux qui travaillaient dans les forces métropolitaines, renvoi effectif et immédiat.

Hanbuy ne fut pas très surpris quand il reçut sa propre notice. Il s'attendait en vérité à pire. Il avait appris déjà, par des voies détournées, le transfert du prisonnier, et il gardait la conviction que celui-ci était le dictateur en personne.

Qu'allait-il faire maintenant ? Avec la dissolution des forces de police, Hanbuy ne savait plus de quel côté se tourner, mais il avait planté ses crocs dans cette affaire et il était fermement résolu à ne pas lâcher prise. Le soir même il se trouverait à la rue et, avant longtemps, on l'enrôlerait dans un groupe d'ouvriers pour le travail général, à moins qu'il pût exciper d'une bonne raison pour se faire exempter. Que pouvait-il entreprendre maintenant, pour faire progresser sa lutte personnelle contre le dictateur ?

Il lui fallut environ une heure pour établir une ligne d'action possible, heure durant laquelle il feignit de travailler à sa table de coin sur une question importante. Au bout de ce temps, il apporta deux feuilles de papier grand format à l'inspecteur-chef Grantham qui, à son bureau, réfléchissait. Celui-ci était silencieux depuis qu'il avait reçu l'avis de renvoi mais, au contraire de ce qu'il aurait fait – ou plutôt de ce qu'aurait fait l'original dont il était le double – il n'avait pas élevé la moindre protestation. Maintenant il regardait Hanbuy debout devant lui.

— Alors, sergent ?

— Ces pièces n'attendent que votre signature, Monsieur. Déclaration en double exemplaire pour le cas Errol.

— Errol ? fit Grantham, l'air vague. Oh ! oui...

Il jeta un bref coup d'œil à la première feuille et la signa, mais, comme l'avait escompté Hanbuy, il ne regarda même pas la seconde avant d'y apposer sa signature. Il pensa tout naturellement que c'était une copie semblable et ne chercha pas plus loin.

Cependant, il ne s'agissait pas du tout d'un duplicata, c'était un original dont les phrases étaient disposées à peu près comme celles de

la première copie. En réalité, ce n'était rien moins que l'ordre de mettre en liberté Hélène Dexter. Hanbuy avait, une fois encore, tenté un de ses coups, assuré que le double de Grantham, habituellement insouciant, n'y regarderait pas de trop près. Le résultat prouvait qu'il avait bien jugé. Hanbuy, avec un sourire intérieur, mit dans sa poche l'ordre de libération et quitta le bureau avec son chapeau et son pardessus. Comme il en avait l'habitude au cours de ses pérégrinations dans le quartier général du Yard, Grantham ne s'en étonna point. Cependant, au bout d'une heure, ne voyant pas revenir Hanbuy, l'idée lui vint de le faire chercher.

Mais personne ne semblait savoir ce qu'il était advenu du sergent. Personne ne s'en occupait, d'ailleurs, car tous faisaient leurs préparatifs de départ. Et Hanbuy lui-même était bien satisfait car, vers six heures, ce soir-là, Hélène Dexter et lui se trouvaient à des milles de distance dans la campagne et s'éloignaient à chaque instant un peu plus de la prison.

— Je ne comprends pas très bien, dit enfin Hélène, tandis que la voiture quelque peu ancienne du sergent peinait, mais avançait avec régularité dans le soir d'automne précoce. Pourquoi l'inspecteur Grantham a-t-il jugé bon de me faire libérer ? On m'a simplement dit qu'il désirait me faire questionner, et c'est tout.

— La pièce de mise en liberté était un faux, expliqua Hanbuy. J'en suis entièrement responsable et j'ai réussi. Vous avez dû vous rendre compte depuis un bon moment qu'au lieu de nous diriger vers la cité nous nous en éloignons. Pour parler nettement, nous sommes tous les deux en fuite et je ne puis vous dire actuellement où cela nous mènera.

Hanbuy arrêta la voiture puis il se tourna et posa sur Hélène un regard grave. Elle aussi avait une expression sérieuse. Autour d'eux, la campagne était relativement calme, et les yeux et les oreilles des innombrables agents du dictateur paraissaient éloignés.

— Pendant que vous étiez en prison, madame Dexter, la vie sociale du pays tout entier – du monde même – a été bouleversée, dit Hanbuy après un instant. Vous le savez, sans doute ?

— J'ai entendu de nombreuses rumeurs.

— Elles étaient entièrement vraies. Mais j'ai aussi appris beaucoup de faits, et en particulier je désire que vous sachiez que je crois maintenant sincèrement à l'histoire que vous aviez racontée à l'inspecteur Grantham et à moi-même au sujet du double qui a remplacé votre mari après que celui-ci ait été assassiné.

— Mieux vaut tard que jamais, sergent, dit Hélène avec un léger sourire, mais le mal est fait maintenant. Cette créature unicellulaire qui se fait passer pour mon mari occupe maintenant une position inexpugnable et a un pouvoir absolu.

— Personne n'est jamais inexpugnable, madame Dexter. Il y a toujours quelqu'un qui est un peu plus habile et j'essaie d'être ce quelqu'un. J'ai presque réussi à l'amener où je voulais, mais il m'a échappé.

Hanbuy raconta franchement ce qui s'était passé.

— Il vous battra chaque fois, dit Hélène posément, parce que toute la force est de son côté. Il ne manquera sans doute pas de vous faire chercher sans tarder pour vous tuer.

— J'en doute beaucoup. Non qu'il n'en soit pas capable, mais il pensera, j'imagine, que je ne peux plus lui faire aucun mal.

— Le pouvez-vous ?

— Cela dépend de vous, madame Dexter. J'ai arrangé votre évasion parce que vous êtes la seule personne qui puisse peut-être m'aider dans ma campagne à un contre tous.

— Je ne serais que trop heureuse si c'était possible. J'ai une grosse dette à faire payer au dictateur pour le meurtre de mon mari – sans compter celui de Hal Walsh – mais je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être utile.

— Nous y viendrons plus tard. Pour l'instant, notre tâche est de trouver un endroit où nous cacher et où nous pourrions vivre dans une raisonnable sécurité. En supposant que vous soyez disposée à partager mon sort ?

— En l'état actuel du monde, j'affronterais n'importe quel risque. En outre, tout vaut mieux que la prison.

Hanbuy approuva, poussa le bouton de l'allumage et remit la voiture en marche. Hélène était près de lui, les sourcils froncés. Elle s'efforçait de trouver une idée qui lui permettrait d'aider le sergent téméraire mais plein de volonté.

Il était inévitable, bien entendu, que le scénario de son départ du pénitencier où elle avait été incarcérée au titre de « cas mental » fût enfin découvert. Dès qu'on s'en aperçut, on en référa à l'inspecteur en chef Grantham qui nia toute connaissance de l'affaire. Celle-ci fut, en conséquence, soumise au dictateur lui-même. Celui-ci, qui était absorbé par des questions relatives à la construction d'une puissante escadre de l'espace, n'aurait pas condescendu à s'occuper de ce problème. Mais le nom d'Hélène Dexter, vaguement lié à celui du sergent Hanbuy, qui avait disparu lui aussi, attira son attention.

Il donna immédiatement l'ordre de chercher dans tout le pays le couple disparu et ses agents des pays étrangers reçurent un avis qui les invitait à ouvrir l'œil. Mais les semaines se succédèrent et aucun indice sur les deux fugitifs ne fut recueilli.

En réalité, Hanbuy et Hélène n'étaient pas très loin.

Pas plus loin que la contrée boisée à cinq milles du périmètre de Londres. Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls. Hanbuy avait agi suivant la

supposition parfaitement logique qu'il devait y avoir des centaines d'hommes et de femmes qui avaient échappé à l'inscription au travail et qui, autant qu'Hélène et lui, désiraient se débarrasser du dictateur. Et cela formait une bande qui comptait deux cents membres environ, menant une vie de nomades, et possédant des armes volées dans la ville ou prises à quelque garde imprudent qui avait payé de sa vie des investigations trop poussées. Là se trouvait le noyau d'une armée révolutionnaire, inévitable produit d'un régime qui se faisait tous les jours plus tyrannique. Hanbuy en était le chef reconnu, car c'était lui qui avait réuni ces compagnons errants. Ils avaient tous le même but : supprimer le dictateur et ensuite tous ceux qui lui avaient juré fidélité. S'ils n'y parvenaient pas, l'esclavage total de toute la race humaine, pour une période indéterminée, serait impitoyablement établi.

— Nous n'irons pas bien loin à rester assis là, occupés seulement à courir à nos abris souterrains quand un garde s'approche ou que le mauvais temps menace ! déclara Hanbuy un matin. Il faut que nous ayons une action d'ensemble et, pour cela, quelques centaines d'individus ne nous suffiront pas. Il nous en faut des milliers, et armés jusqu'aux dents ! Nous sommes parvenus à circonvier tous les efforts tentés pour nous retrouver et nous continuerons, mais nous devons porter cette guerre dans le camp ennemi. D'après les dernières nouvelles données par la radio, le dictateur a maintenant dans tous les pays engagé des travailleurs pour la construction des vaisseaux sidéraux. Il a aussi déclaré que, dans quelques semaines, des armées d'avant-garde partiraient simultanément pour Mars et pour Vénus afin d'étudier de près les conditions de vie sur ces planètes. Il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour comprendre ce que cela peut signifier. Les habitants de ces deux planètes – et c'est une possibilité tout à fait logique qu'il y en ait – n'accepteront pas de bon gré cette invasion soudaine. Ils rendront les coups, et si leurs armes sont de beaucoup supérieures aux nôtres, ces milliers d'individus qui auront été contraints d'entreprendre ce voyage sidéral seront anéantis. Qui plus est, les mondes voisins pourraient se venger et ravager la Terre. C'est l'inhumaine ambition de cette créature qui n'est pas un homme, mais un masque d'homme, qui entraînerait toutes ces catastrophes.

— J'ai toujours l'impression, dit Hélène avec calme, en s'asseyant dans le fourré auprès de Hanbuy, que c'est moi qui devrais porter le grand coup. D'abord, c'est moi qui ai le plus de raisons de le faire car le dictateur a le physique de mon mari ; ensuite, j'aurais sans doute pu arrêter cette sinistre expérience cellulaire dès le début si j'avais montré plus de fermeté. Je ne me suis simplement pas rendu compte de ce qui se préparait.

— Je crois que nous sommes tous plus affligés et plus sages maintenant, répondit gravement Hanbuy. Cependant, vous ne pouvez

rien faire seule, Hélène, et aucun des hommes qui sont ici n'y consentirait. Mais je vais vous poser une question. Pouvez-vous vous rappeler quelques-unes des choses que votre mari vous racontait au sujet de son expérience ? Même si elles vous paraissent sans rapport avec nos projets, peu importe. Si vous pouviez vous souvenir du moindre propos, faites-le nous savoir.

— J'ai pris quelques notes, dit Hélène en se levant. Attendez un instant, je vais les chercher.

Elle se rendit rapidement à l'abri souterrain où elle avait établi sa résidence particulière et revint bientôt avec une liasse de papiers coupés inégalement. Tous ceux qui écoutaient, allongés dans le sous-bois avec des vêtements sales qui malheureusement s'usaient, attendirent avec intérêt ce qu'elle avait à dire.

— Je crains qu'il n'y ait rien de très précis, s'excusa-t-elle après un instant. Ce sont seulement des phrases de mon mari, sans lien entre elles, que j'ai relevées lorsqu'il a cessé de tenir secrète son expérience sur la fabrication d'un homme unicellulaire. En voici une : « L'homme unicellulaire est unique en ce qu'il contient en une unité tous les attributs et toutes les défenses normalement incorporées dans des dizaines de milliers de cellules... » Ensuite, voilà...

— Un instant, interrompt Hanbuy en tournant son attention vers l'auditoire. Je n'ai jamais demandé à aucun de vous quelles étaient ses occupations antérieures. Y a-t-il ici quelqu'un qui aurait été biologiste avant de se joindre à notre petite bande ?

— Je ne suis pas biologiste de profession, répondit un homme entre deux âges. Mais la biologie m'a toujours passionné et je l'ai beaucoup étudiée. Cela peut-il vous aider ?

— Considérablement, peut-être. Lorsque madame Dexter parlera d'une question essentiellement biologique, voudriez-vous en prendre note ? Je n'ai qu'une éducation d'officier de police et la science est hors de mes capacités. Mais je sens que, là-dedans, nous pourrions tomber sur une indication qui nous permettrait d'engager une action décisive. Je m'excuse, Hélène. Continuez.

Celle-ci acquiesça et poursuivit :

— « La longueur réelle de la vie d'un homme unicellulaire ne peut être prédite avec certitude, mais il est possible que son existence puisse couvrir une période égale à celle des humains réels ». « L'homme unicellulaire a sur nous un avantage. Il est débarrassé des problèmes que pose l'hérédité ». « Cependant, malgré tous ces avantages, l'homme unicellulaire, et c'est très étonnant, est extrêmement vulnérable. Alors que chez un homme normal, la destruction d'un groupe de cellules, sur les milliers dont il est fabriqué, ne produit qu'une blessure, chez l'homme unicellulaire, fait d'une pièce, toute fracture de n'importe quelle partie de la cellule qui

est son corps doit, nécessairement, le détruire tout entier ».

— Cette dernière phrase, dit Hélène en levant les yeux, n'a pas été transcrite de mémoire. C'était l'une des notes personnelles de Jeff sur ce sujet. J'en ai plusieurs ici que j'ai emportées de la maison lors de mon arrestation.

Hanbuy inclina lentement la tête, le regard au loin. Puis, après un instant de réflexion, il demanda :

— Voulez-vous répéter la dernière phrase ?

Hélène obéit et l'homme dont la marotte était la biologie, prit les mots en sténo. Mais, dans le visage carré de Hanbuy, le regard était toujours absent.

— Ce qui m'arrête, expliqua-t-il, c'est la déclaration que l'homme unicellulaire est vulnérable. Je comprends aussi le raisonnement. Si l'on suppose qu'un être humain est semblable à des milliers de ballons gonflés attachés ensemble, il est facile de voir que si un ou plusieurs de ces ballons sont détruits, soit par un accident, soit par la violence, les autres demeurent et le corps, dans une certaine mesure, peut continuer à fonctionner. Mais s'il n'y a qu'un seul ballon gigantesque dont le volume est égal à celui de tous les petits ballons réunis, la destruction de cet unique ballon entraînera l'anéantissement. C'est une analogie tout à fait grossière, mais vous voyez sans doute ce que veux dire ?

— Vous avez très bien compris, dit le biologiste, et votre analogie n'est pas aussi grossière que vous l'imaginez, Hanbuy. La comparaison entre des grappes de cellules et des groupes de ballons est extrêmement juste.

— Bien ! dit Hanbuy avec une sombre satisfaction.

— Dois-je continuer ? demanda Hélène.

— Pas pour l'instant, Hélène. Je veux étudier ce point sur toutes les faces si je le peux. Je sens qu'il y a là quelque chose. Voyons, qu'est-ce qui pourrait détruire complètement une cellule géante ?

Le biologiste amateur se leva et s'approcha.

— Vous posez mal la question, Hanbuy. Vous compliquez le problème. L'essentiel est de chercher ce qui peut détruire une cellule. Les dimensions n'entrent pas en ligne de compte. Ce qui détruit une petite cellule pourra en détruire une géante.

— Balles ? Poignards ? Électricité ? suggéra Hélène pleine d'espoir.

— Oui, acquiesça lentement le biologiste. Je pense que toutes ces armes entraîneraient une mort instantanée, car elles briseraient la cellule hypertrophiée tout entière et non une seule partie comme chez un être humain normal. Mais je ne vois pas comment aucun de nous pourrait parvenir assez près du dictateur pour utiliser une de ces méthodes.

— Et le dictateur n'est pas le seul homme unicellulaire, souligna

Hanbuy. Il y en a sans doute des centaines dispersés maintenant dans le monde entier et, tant qu'ils y resteront, ils constitueront, même si leur chef disparaît, un danger mortel. Ils peuvent se reproduire avec tant de rapidité et de facilité que la race humaine pourrait être rejetée de la Terre en très peu de temps. Il faut que nous cherchions le moyen de les détruire tous, réellement, et d'un seul coup de balai si nous le pouvons.

Le silence régna un instant dans le groupe des hors-la-loi, troublé seulement par le bruissement des feuilles sèches au-dessus d'eux, dans le vent frais de l'automne. Puis, l'une des femmes qui était restée paresseusement allongée dans le sous-bois et paraissait tout à fait incapable de réflexion prolongée, émit, désinvolte, une suggestion.

— Pourquoi pas la puissance atomique ? Tout semble, à notre époque, tourner autour de cela.

Le biologiste sursauta et jeta un vif regard du côté de la femme. Hanbuy la regarda aussi, mais lui n'avait rien vu de particulièrement brillant dans cette idée.

— Nous y sommes ! s'écria le biologiste, un moment étonné. Pourquoi diable n'y avons-nous pas encore pensé ? Puis-je vous demander ce qui vous a donné cette idée, Madame ?

— Dieu seul le sait ! répondit la grosse femme avec un bref haussement d'épaules. J'ai simplement pensé que tout, à notre époque, se discute en termes de force atomique. Je ne sais même pas ce que c'est, aussi ne puis-je pas prétendre avoir formulé quoi que ce soit de merveilleux !

— Mais vous l'avez fait croyez-moi, dit le biologiste en se tournant vers Hanbuy qui essayait de prendre un air entendu. Écoutez, Hanbuy, dit-il, c'est très simple. La puissance atomique implique naturellement l'émanation de dangereuses radiations – alpha, bêta, gamma. Est-ce exact ?

— En effet. C'est la base de la fission thermonucléaire.

— Bien. On utilise aujourd'hui parfois médicalement, dans certaines maladies, des rayons gamma pour détruire des cellules exubérantes. Ces rayons sont tellement mortels qu'ils balaient instantanément ces cellules qu'ils attaquent et brûlent jusqu'à ce qu'elles disparaissent. La chirurgie effectuée au rayon gamma est le progrès le plus formidable qui ait été effectué de nos jours. Vous me suivez ?

— Je vous suis. Et alors ?

— Eh bien ! nous y voilà. Si vous produisez en quantité suffisante des rayons gamma, partout où des unicellulaires se trouveront à portée, ces cellules monstrueuses faites hommes cesseront d'exister. Elles se flétriront et mourront.

— Mais qu'advient-il des êtres humains qui se trouveront à

proximité ?

— Nous ne pouvons faire de discrimination, dit posément le biologiste. Les humains pris dans les rayons gamma souffriront de brûlures graves, de destructions cellulaires certaines, même de la perte de la vue et de la raison, mais ils ne seront pas totalement détruits comme les hommes unicellulaires. Nous ne pouvons nous attendre à ce que personne ne souffre de notre action. Le principal est de mettre en application notre idée.

— De quelle manière ? questionna Hélène, sceptique. Parler de produire des rayons gamma en quantités suffisantes est à peu près comme si l'on projetait d'aller à pied jusqu'à la lune et d'en revenir. Cela ne peut pas se faire aussi simplement !

— Il faut que ce soit fait d'une façon ou d'une autre, dit Hanbuy. C'est la solution que nous cherchions et il dépend de nous qu'elle se réalise. Rayons gamma... rayons gamma... Voyons...

— Inutile de nous concentrer exclusivement sur les rayons gamma, dit le biologiste. En libérant suffisamment de puissance atomique, nous obtiendrons les gamma en même temps que les alpha, bêta, rayons X et le reste. Le problème est de savoir où trouver suffisamment de force atomique. Elle existe en deux endroits : sous forme contrôlée, dans les stations génératrices mondiales, et sous forme incontrôlée dans les bombes A, H et N. Et nous n'avons pas la moindre chance d'atteindre aucune de ces sources.

— Actuellement, c'est exact, en effet, admit Hanbuy avec un soupir. Je vais néanmoins continuer à réfléchir à ce problème. Il y a certainement un moyen et nous devons le trouver.

Ce fut après plusieurs jours cependant – jours passés pour la plupart à échapper aux émissaires du dictateur qui fouillaient ces parties éloignées, extérieures à la cité – qu'une solution se présenta à Hanbuy, et elle était tellement extraordinaire que lui-même hésita tout d'abord à en parler. Puis, comme il ne trouvait rien d'autre, il rassembla tous les « hors-la-loi » dans une clairière des bois pour leur exposer son idée.

— Je ne vois rien d'autre à faire, mes amis, qu'inciter le dictateur à déclencher une guerre !

Un moment de stupéfaction accueillit ses paroles et Hélène lui jeta un vif regard.

— C'est exactement ce que nous ne voulons pas. L'esclavage, même du monde, vaut mieux que la guerre ! Du moins gardons-nous une chance de renverser le dictateur tant que nous sommes vivants. Une fois la guerre déclarée, tout sera fini !

— En outre, fit remarquer un des hommes, jamais moins qu'à présent il n'y a eu de causes de guerre. Le chef a mis toutes les nations sous son seul commandement. Tout ce qu'il pourrait y avoir, ce serait

la lutte qu'amènerait la révolution des masses et il n'y a pas le moindre indice de soulèvement !

— Des rumeurs de révolte suffiraient pour obtenir deux résultats, continua Hanbuy. Elles forceraient le dictateur à lancer une attaque pour que ce soient ses forces qui frappent les premières et qu'elles écrasent toutes velléités de soulèvement ; ensuite elles interrompraient les préparatifs presque terminés pour l'envoi de vaisseaux sidéraux sur Mars et Vénus, envoi qui ferait tomber sur nous Dieu sait quelles horreurs ! Il n'y a qu'un moyen de déclencher une guerre, c'est que je me rende dans l'autre du lion pour lui indiquer une série de points en effervescence qu'il devrait attaquer.

— Mais, pour l'amour du ciel, quel bien en retirerez-vous ? demanda Hélène horrifiée. Vous vous ferez tuer inévitablement. Vous déclencherez une guerre qui amènera sans doute la fin de la civilisation. Comment appelez-vous ce plan ?

— Je l'appelle le seul possible, Hélène. En déclarant la guerre, le dictateur y jettera toutes ses forces... tous les types de bombes atomiques existantes. Nous connaissons le rayon d'action de ces bombes. En conséquence, je n'ai qu'une chose à faire, c'est indiquer des lieux de conspiration secrets correspondant aux champs d'action de ces explosifs et la Terre entière sera couverte de radiations mortelles ! Des dizaines de milliers d'humains y trouveront la mort, certes, car nous n'avons aucun moyen de les avertir. Mais il est aussi certain que, sans doute, tous les hommes unicellulaires seront instantanément détruits et qu'ils disparaîtront de la surface de la planète. On pourra s'occuper ensuite du petit nombre qui aurait pu échapper. Aux grands maux, les grands remèdes ! Le sacrifice des innocents, pour détruire les créatures unicellulaires, est notre dernière chance de jamais recouvrer notre liberté !

— Je crois bien que vous avez raison, murmura le biologiste après avoir réfléchi. Le seul point qui me fasse reculer, c'est l'anéantissement des innocents, mais on ne peut l'éviter. Cependant, je prévois une fâcheuse possibilité, c'est que le Dictateur sache ce que les radiations atomiques feraient à son espèce et à lui, et qu'il ne tombe pas dans le piège. Il est aussi à peu près certain qu'il s'entourera de murs imperméables aux radiations. Alors, où en serons-nous ?

— Tant que je serai vivant, j'utiliserai toutes les ruses qui me viendront à l'esprit pour l'empêcher de s'en tirer, dit Hanbuy. Naturellement, tous les plans ont leurs aléas, mais celui-ci est le seul que nous puissions essayer de réaliser.

— Et c'est pour vous la mort certaine, dit Hélène. Nous ne pouvons pas vous laisser faire. Il y a sans doute un autre moyen.

— Il n'y en a pas. J'ai examiné le problème sous tous les angles. Je ne considère pas, d'ailleurs, que ma mort soit tellement certaine. Le

chef ne se débarrassera de moi que lorsqu'il croira connaître tous les lieux de conspiration. En tout cas, j'ai l'intention d'en courir le risque. Le mieux que vous ayez à faire, vous autres, est de creuser aussi profondément que possible votre souterrain et de voler autant de plomb que vous le pourrez pour en revêtir vos abris. Le feu d'artifice, quand il commencera, sera dur !

Sur quoi Hanbuy se détourna, sa décision prise. Quelques souhaits de bonne chance et de succès le suivirent, mais lorsqu'il parvint au bord de la clairière, il fut arrêté par Hélène qui l'avait rattrapé. Pressante, elle lui saisit le bras.

— Un moment, dit-elle, en posant sur le visage du sergent son regard fervent. Vous paraissez avoir oublié que je suis, autant que vous, intéressée à cette affaire.

— C'est absolument stupide. Inutile que nous soyons deux à risquer notre vie !

— En ce qui me concerne, peu m'importe ! Dans un monde comme celui qui nous entoure, rien ne peut me retenir, surtout depuis que Jeff est mort. Même si nous survivions pour la plupart à la guerre qui va venir, je n'éprouve pas un grand désir de prendre part aux reconstructions. La vie a perdu pour moi tout intérêt la nuit où mon mari a été tué.

— Il n'en demeure pas moins, répliqua lentement Hanbuy, que je refuse de prendre cette responsabilité. Je ne veux pas vous entraîner dans un piège mortel et, à parler franchement, je préfère avoir la liberté de mes mouvements pour travailler. Plus tard, vous verrez que la vie vaut la peine d'être vécue.

— Mais, Hanbuy...

— Non, Hélène, dit-il en lui tapotant l'épaule affectueusement. Soyez bonne et restons-en là, voulez-vous ? Sur quoi, il continua son chemin à travers la prairie qui entourait le bois. Hélène le regarda partir, mais elle n'essaya point de le suivre. Il avait dit qu'il préférerait ne pas être gêné dans sa besogne. Elle le guetta jusqu'à ce qu'il eût disparu puis, lentement et à contrecœur, elle revint se joindre aux autres.

Ce n'était pas qu'elle éprouvât aucun amour pour Hanbuy... Ce genre de sentiment était tout entier dans le souvenir qu'elle gardait de son mari. Mais elle était convaincue qu'elle devait contribuer, pour sa part, à la chute de l'homme qui était le double de Jeffrey. Ce qui était étrange, c'est que l'idée ne lui venait pas qu'elle avait déjà fait tout le nécessaire en rapportant une phrase essentielle des notes de son mari.

Hanbuy, de son côté, n'eut pas un seul instant d'hésitation. Il continua sa marche en direction de la métropole et, longtemps avant qu'il n'y parvînt, il se trouva pris entre des gardes, questionné et, ensuite, escorté. Peu importait, puisque c'était exactement ce qu'il

avait prévu.

Comme il s'y attendait, le dictateur avait donné des ordres pour qu'on n'employât pas avec lui les méthodes habituelles et qu'on le conduisît en sa présence.

Aussi, moins d'une heure après avoir quitté ses compagnons, Hanbuy se trouvait-il dans le bureau du chef, au sommet de l'immeuble réservé au pouvoir exécutif.

— Il a fallu pas mal de temps pour vous retrouver, sergent, fit remarquer le dictateur, plus froid que jamais.

— Je n'ai pas été retrouvé. Je suis venu volontairement. En outre, m'appeler sergent alors que les forces de la police ont été dissoutes est plutôt inutile, n'est-ce pas ?

— Comme vous voudrez, fit le chef en haussant les épaules. Ainsi, vous êtes venu de votre plein gré ? Dans ce cas, la seule supposition que je puisse faire, c'est que vous cherchez à vous suicider ?

— Pas le moins du monde. La vérité est que j'ai trouvé beaucoup trop pénible cette vie de hors-la-loi au milieu d'une populace désorganisée de citoyens absolument inutiles. Je suis un homme d'action, comme vous le savez déjà.

— Oh ! oui, j'en suis convaincu. Seul un homme d'action et très audacieux a pu emprisonner le chef, comme vous l'avez fait, et machiner si habilement l'évasion de madame Dexter. Vous avez des qualités que je trouve tout à fait admirables. L'ennui est qu'elles soient dirigées du mauvais côté !

— Il serait plus exact, dit tranquillement Hanbuy, de dire qu'elles l'étaient ! Le fait que je sois revenu dans la cité pour me faire prendre, indique suffisamment un changement de sentiments ?

— Peut-être, mais je connais votre ingéniosité. Je préférerais une preuve plus concrète. Vous n'imaginez pas que je vais croire que vous êtes revenu uniquement pour offrir vos services ! Vous en avez sans doute plus que cela derrière la tête.

— En effet, acquiesça Hanbuy qui s'assit sans y avoir été invité. J'ai pas mal voyagé un peu partout depuis que je me suis défilé et je suis entré en contact avec beaucoup de « cellules » de révoltés. L'agitation a fait naître une force organisée et de cette force viendra la révolution.

— Et vous venez en qualité de porte-parole des révolutionnaires, armé sans doute d'assez d'audace pour penser que vous pouvez me poser vos conditions ?

— Je ne pose pas de conditions et je ne fais point partie des révolutionnaires. Je sais qu'ils ne peuvent l'emporter contre vous et je préfère me trouver du côté gagnant. Pour vous garantir ma bonne foi, je vais vous indiquer exactement les divers quartiers généraux de ces révoltés. Avec ces renseignements, rien ne vous empêchera de les

anéantir.

Le dictateur réfléchit et l'atmosphère en devint franchement difficile pour Hanbuy, absolument incapable de se rendre compte de ce que pensait son interlocuteur. Le visage de celui-ci restait indéchiffrable.

— Je reconnais que, pour une fois, je suis perplexe, confessa le dictateur en se levant pour méditer. Votre proposition a toutes les apparences d'une complète volte-face, d'un renversement d'allégeance. Cependant, je ne peux m'empêcher de creuser pour tenter de trouver quelque chose de plus profond, de déceler la raison pour laquelle vous me faites une si extraordinaire proposition !

— Je n'ai pas d'autre motif, dit Hanbuy en haussant les épaules.

— Vous vous rendez compte que, sitôt que je l'aurai décidé, tous ces quartiers généraux de révolutionnaires sauteront et disparaîtront ?

— Je m'en rends parfaitement compte. Vous déclencherez une guerre totale contre eux avant qu'ils puissent rien tenter contre vous. Cela me convient absolument, car je n'ai aucun désir de me trouver de leur côté. Maintenant que j'ai eu le temps de réfléchir, je suis arrivé à la conclusion que vos méthodes de gouvernement sont bien supérieures à tout ce que pourrait faire un être humain normal.

Le dictateur fixa les yeux sur lui. Peut-être était-il perplexe, peut-être soupçonneux, Hanbuy n'arrivait pas à le deviner. Mais maintenant qu'il s'était engagé dans cette affaire, il fallait continuer.

— J'ai une condition à poser avant de vous révéler la position de ces divers quartiers généraux, dit-il.

— Ah ! nous y venons, maintenant ! Alors ?

— Je désire que tous mes méfaits passés soient effacés de mon compte. Laissez-moi prendre un départ net et correct à vos côtés, et dans un poste officiel. Vous avez, j'imagine, très peu d'hommes normaux qui travaillent avec vous de leur plein gré. Aussi, un homme comme moi, qui le désire réellement, est peut-être inappréciable. J'ai une telle expérience du peuple !

Silence. Le chef essayait visiblement encore de mettre bout à bout les différents aspects de la question.

CHAPITRE VII

— Très bien, dit-il brusquement. Je vais courir le risque d'accepter votre proposition, Hanbuy. Ce n'est pas que j'aie grande confiance en votre changement de sentiments, mais il se peut que vous ayez dit vrai en ce qui concerne les activités révolutionnaires. Ces quartiers généraux dont vous avez parlé sont, je pense, dispersés en des parties diverses du monde ?

Hanbuy acquiesça puis, se levant, il se dirigea vers l'énorme mappemonde fixée sur le mur en face de lui. Il y indiqua différents points. Le fait que ces lieux étaient éloignés les uns des autres de deux cents milles environ – champ d'efficacité des dernières bombes thermonucléaires fabriquées, ne parut pas frapper l'esprit du dictateur. Celui-ci s'écria seulement :

— Mais il y en a des centaines ! Je ne puis pas croire, vous le pensez bien, que vous les avez tous vus au cours de ces quelques dernières semaines !

— J'ai été seulement en rapport avec quelques groupes qui m'ont appris l'existence des autres.

— Je vois. Le mieux à faire est de prendre un avion rapide pour étudier chacune de ces régions.

— Pour vous faire canonner et démolir ? dit Hanbuy en hochant la tête. Je ne vous le conseille pas !

— Vous voulez dire que ces révolutionnaires ont les armes nécessaires ?

— Ils en ont, dans presque tous les postes. Votre seul moyen de défense, ce sont des avions à commande lointaine qui iront lâcher simultanément sur chacun des quartiers généraux tout ce qu'ils pourront porter. Je sais que cela impliquera pas mal d'organisation et de mise au point minutieuse sur les cibles, mais c'est l'unique défense possible. La seule action efficace est l'anéantissement soudain et total.

Le dictateur étudia quelques instants les différentes cibles éventuelles, puis il dit :

— Une attaque simultanée, comme vous la suggérez, embrassera la surface entière de la planète. Il en résultera inévitablement la destruction de toutes les villes, soit par coups directs, soit par le souffle. Le prix est élevé. J'ai parfaitement organisé les choses et ce n'est pas une perspective agréable que d'avoir à écraser tous ces pays.

— On peut rapidement reconstruire des cités dévastées, dit Hanbuy qui, dans un éclair d'inspiration, ajouta : Mais on ne fait pas de ravalement aux régimes gouvernementaux. Mieux vaut être sûr de détruire toute chance possible de révolution et employer les survivants

pour l'édification d'une civilisation mieux organisée. Telles qu'elles sont, les cités et les villes sont, de toute façon, démodées et resserrées. Il y a longtemps qu'un nettoyage complet s'impose.

Le chef revint s'asseoir à son bureau.

— Pour un homme humain normal, mû par les sentiments, votre point de vue est assez impitoyable, Hanbuy, vous ne croyez pas ? Avez-vous fait le compte des pertes ? Des dizaines de milliers de travailleurs utiles disparaîtront. Des dizaines de milliers d'autres seront infirmes et inutilisables.

— Je m'en rends compte, répondit Hanbuy dont le visage carré était bien résolu. Je ne peux que vous inciter à ne pas perdre de temps.

— J'agirai comme je le jugerai bon, Hanbuy, et quand je le jugerai bon. Je ne peux rien entreprendre avant d'avoir pris des dispositions pour ma protection et celle de ceux qui me sont les plus précieux. La tempête de radiations que libéreront ces nombreuses explosions nucléaires sera terrible.

Hanbuy ne fit aucune remarque. Il se maudissait intérieurement et se traitait d'idiot pour avoir pensé que le dictateur ne verrait pas la nécessité de se mettre à l'abri.

— De plus, ajouta celui-ci avec un regard menaçant, il y a aussi un compte à régler en ce qui vous concerne. Vous avez posé la condition que j'oublierais tout ce que vous avez fait. Je n'ai pas dit que j'acceptais cette condition, et je ne l'accepte pas. Vous m'avez montré où se trouvent ces points vitaux, je n'ai donc plus besoin de vous. Je préfère vous supprimer de ma route, Hanbuy, car je ne peux me débarrasser de la conviction que vous avez un motif caché pour désirer rester près de moi. Je suis incapable de déceler ce motif, aussi vais-je adopter le moyen plus sûr qui est de vous faire disparaître.

Hanbuy sentit battre son poulx. Ces mots signifiaient aussi qu'en risquant sa vie il avait échoué. Il avait joué toutes ses cartes avec l'espoir, avec la certitude même, que le chef accèderait à sa seule requête. Mais il avait sous-estimé le manque complet de conscience qui était une caractéristique de l'homme unicellulaire. Maintenant, il devait défendre sa vie.

— Rien ne vous garantit, dit-il en s'efforçant de paraître calme, que les points que je vous ai indiqués soient les vrais. J'aurais été un fou de vous livrer d'emblée toute la vérité, n'est-ce pas ?

— Même si vous avez fait des erreurs de quelques centaines de milles, des bombes de fort calibre dans les régions indiquées arrangeront la situation. Je crois d'ailleurs que vous ne m'avez pas trompé et que vous avez misé sur la chance que j'accepterais votre proposition.

— Très bien, je suis impuissant contre vous, mais, si vous me

supprimez, vous le regretterez. Je ne vous ai pas tout dit. La destruction des différents quartiers généraux n'amènera pas nécessairement la fin totale de toute possibilité de révolution.

— Non ? Que pourrait-il y avoir d'autre ?

Hanbuy lança une flèche au hasard.

— Vous avez fait construire des milliers de vaisseaux sidéraux dans le but d'envahir Mars et Vénus. Avez-vous cru un seul instant que les travailleurs étaient soumis et tenus en laisse au point qu'ils n'auraient pas l'idée d'assembler les dessins secrets de ces vaisseaux ? Examinez les listes de travailleurs du monde entier que vous avez enrôlés sur des machines. Vous verrez qu'il en manque sans doute une centaine. Par des moyens secrets, ils ont échappé aux gardes et à la surveillance et se sont enfuis dans l'espace avec une demi-douzaine de vaisseaux.

— Absurde ! s'écria le dictateur. Les gardes m'auraient immédiatement signalé un tel événement.

— Et risqué peut-être la peine de mort pour leur négligence ! Je ne le crois guère !

Le chef hésita. Hanbuy prit une profonde inspiration. Pour l'instant, sa poignée de mensonges lui avait sauvé la vie.

— En supposant que vous disiez vrai, dit alors le dictateur, je ne vois pas en quoi c'est important. La perte d'une demi-douzaine de vaisseaux sur des milliers ne compte pas !

— Même pas quand ces vaisseaux sont équipés avec les tout derniers modèles d'armes à longue portée pour le lancement des projectiles ? Ce sont vos propres inventions en vue de votre prochaine attaque contre les autres mondes. Ces armes sont conçues de telle sorte qu'elles peuvent, à partir de notre planète, envoyer au-delà de milliers de milles leurs projectiles sur Mars et sur Vénus où ils apporteront la mort. Ces hommes qui se sont aventurés dans l'espace pourront tout aussi facilement tourner leurs armes contre la Terre et c'est ce qu'ils feront à un moment donné, à moins qu'un signal secret par radio ne les arrête.

— On pourra les poursuivre et les anéantir !

— Vous le croyez ? Dès que nos vaisseaux quitteront la Terre pour partir à leur recherche, les fugitifs les verront tandis que ceux qui décolleront de notre sol ne pourront les apercevoir dans le noir de l'espace. Aucun poursuivant ne les découvrira jamais. Je sais, moi, où ils se trouvent, continua Hanbuy en se penchant en avant. Seul mon signal pourra les empêcher de pilonner la Terre. Ils ne savent pas que j'ai changé de camp et que je suis venu à vous. Si je meurs, ce signal ne sera jamais donné et les projectiles complèteront l'œuvre des bombes que vous lancerez sur leurs quartiers généraux en détruisant tout ce qui sera encore debout.

— On peut vous obliger à révéler la nature de ce signal. Hanbuy.

J'ai des moyens de persuasion efficaces.

— Et vous feriez donner le signal par quelqu'un d'autre ? Il faut qu'il soit de ma propre voix, autrement les fugitifs n'en tiendront pas compte.

— Avec des moyens de persuasion, Hanbuy, on pourrait enregistrer votre voix !

— Je sais, mais une partie du signal indique qu'il faudra mentionner la position de certaines étoiles au même instant. Ce ne serait possible que si je parlais à l'instant psychologique !

Le chef se détendit. Hanbuy avait le visage si mouillé qu'il donnait l'impression de l'avoir plongé dans une cuvette d'eau et d'avoir oublié de l'essuyer.

— Très bien, vous gagnez, dit brusquement le dictateur. Je ne sais dans quelle mesure ce que vous m'avez dit est vrai, mais ma position ne me permet pas d'accepter des risques. Cependant, je prendrai la précaution de vous mettre sous surveillance jusqu'à ce que je sois prêt à l'action. Comme je vous l'ai dit, je dois tout d'abord prendre toutes les précautions voulues pour notre sauvegarde, surtout pour mettre à l'abri ceux dont le physique est semblable au mien.

Ce qui signifiait, Hanbuy s'en rendit compte, que le chef était parfaitement conscient de la vulnérabilité de son physique unicellulaire.

— Je veillerai à ce que l'on vous donne une chambre et que l'on vous traite avec égards jusqu'à ce que j'aie pris une décision à votre sujet.

Le dictateur appuya sur un bouton de son bureau et un garde apparut aussitôt. C'était la fin de l'entrevue et de la lutte la plus dure que Hanbuy eût jamais livrée pour éloigner une mort certaine.

Jeffrey, pendant ce temps, se jeta dans l'action. Il lança des ordres aux innombrables usines de construction de machines, en surface ou souterraines, afin de faire suspendre tout le travail en train et de faire utiliser la main-d'œuvre à la construction rapide d'abris souterrains contre les bombes atomiques. En de nombreux endroits, les usines elles-mêmes furent converties dans ce but.

Mais ce n'était pas tout. Il demanda aux astronomes de lui signaler toute trace de la présence d'une demi-douzaine de vaisseaux sidéraux qui pourraient se trouver entre la Terre et Mars, ou entre la Terre et Vénus. À quoi les astronomes, polis mais froids, répliquèrent que les télescopes les plus puissants de la Terre ne pourraient déceler les six engins, même s'ils se trouvaient là.

Le chef ne fut point satisfait de cette réponse. En réalité, il n'était pas certain que Hanbuy eût dit la vérité. Aussi donna-t-il des ordres immédiats pour faire lancer un vaisseau dans l'espace. L'équipage devait découvrir si possible l'endroit où se trouvaient les six vaisseaux

sidéraux. Mais comme les aviateurs choisis étaient des travailleurs en esclavage que l'on avait engagés dans cette entreprise hasardeuse, ils ne revinrent pas. Les jours formèrent des semaines, les abris furent rapidement achevés, mais aucun message n'arriva de l'espace et on ne revit pas l'appareil. De deux choses l'une : ou bien les enquêteurs avaient été écrasés, comme l'avait prédit Hanbuy, ou bien ils avaient filé tout droit jusqu'à Mars ou Vénus au lieu de revenir sur la Terre se faire remettre en esclavage. D'une façon ou d'une autre, Jeffrey n'était pas plus renseigné et il n'osait pas se débarrasser de Hanbuy – pas encore.

Il fallut pratiquement deux mois pour achever les abris demandés. Ceux-ci devaient être utilisés par les hommes unicellulaires et un ou deux êtres humains qui, comme Hanbuy, étaient absolument nécessaires. Le reste ne comptait pas. Le dictateur savait fort bien que le problème du travail et de la repopulation était simplement inexistant, puisque la multiplication par fission était si facile.

Une autre semaine s'écoula. Des dispositions étaient prises sur toute la surface du globe pour l'exode dans les souterrains, et si les ouvriers se demandèrent dans quel but on faisait tous ces préparatifs, on ne leur donna pas la moindre explication. Ce qui surprenait le chef, c'est qu'ils ne se fussent pas encore révoltés. Il y avait longtemps qu'il s'attendait à des protestations. Comme elles ne venaient pas, il mit en branle le stade suivant de son plan : le déploiement des diverses forces aéronautiques chargées de jeter simultanément leurs charges d'explosifs thermonucléaires sur les positions indiquées par Hanbuy sur la carte du monde.

Mais lorsque fut achevée cette organisation des forces aéronautiques, les troubles commencèrent. Les pilotes, en comparant les ordres reçus, découvrirent bientôt qu'ils devaient jeter tous leurs chargements à peu près au même instant. Quelles chances auraient-ils alors de pouvoir s'échapper ensuite ? Les bombes seraient toutes en train d'exploser lorsqu'ils tenteraient de s'enfuir. Ils rencontreraient de tous côtés des nuages radioactifs et, probablement, la mort. Aussi le dictateur eut-il bientôt devant lui une délégation de pilotes aux visages assombris.

— Nous allons vous exposer le cas très simplement, Monsieur, dit leur porte-parole. Nous refusons tous d'accepter la mission. Ce n'est rien d'autre qu'aller au suicide !

— Si vous ne le faites, vous serez écrasés par la plus grande révolution qu'ait jamais connue cette planète, déclara Jeffrey. De quelle façon préférez-vous mourir ? Par ceux qui s'opposent à mon gouvernement, ou par la radioactivité produite en les anéantissant ?

— Des projectiles atomiques téléguidés auraient pu avoir la même action, fit remarquer un autre pilote.

— Ce n'est pas mon avis. Le téléguidage implique une marge d'erreur et, dans des circonstances comme celle qui nous occupe, il ne doit pas y avoir d'erreur. Il ne faut rien d'autre qu'un coup écrasant, au même moment, sur tous les points d'infection.

Le porte-parole, qui était un être humain, fronça les sourcils.

— Dois-je comprendre, Monsieur, que nous allons frapper ces coups au cœur d'un mouvement révolutionnaire ?

— C'est exact. Que vous soyez d'accord avec ce mouvement est un point qui n'entre pas en ligne de compte. Vous faites partie de mes forces aéronautiques et vous avez reçu des ordres. Si vous refusez de les exécuter, vous savez quelle peine vous encourrez. Il y a d'autres pilotes qui pourront vous remplacer.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Monsieur, dit le porte-parole. Je me demande seulement où se trouvent ces points séditionnels. Ce ne sont pas, sûrement, ceux qu'on nous ordonne de bombarder ?

— Certainement !

— Alors cela n'a aucun sens ! Je connais trois des lieux en question dans ce pays car j'y ai fait un entraînement il y a quelques semaines. Il n'y avait alors pas le moindre indice de révolution. Ni sur terre, ni en dessous. Une partie de notre entraînement se fait sous terre pour que nous puissions acquérir la pratique de la défense contre les armes atomiques.

— En êtes-vous sûr ? demanda Jeffrey après avoir hésité et réfléchi.

— Absolument sûr. Je n'ai pas à chercher d'où vous tenez vos informations, mais si les autres prétendus « points d'infection » sont aussi inoffensifs que ceux qui se trouvent dans notre pays, je pense qu'aucune révolution n'est possible.

Le pilote porte-parole n'ajouta point « malheureusement », mais son expression disait assez clairement qu'il le pensait.

— Vous pouvez vous retirer, dit brusquement le chef. J'enverrai pour l'instant des contre-ordres. Retournez à vos bases jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles.

Les pilotes s'en allèrent sans plus rien dire et le dictateur se tourna vers le téléphone intérieur placé sur son bureau. Les quelques heures qui suivirent eurent pour Hanbuy un résultat malheureux. Il fut convoqué dans le bureau de Jeffrey et l'expression du polyanthrope lui permit de comprendre que tout était irrémédiablement perdu.

— Vous avez joué un jeu assez extraordinaire, Hanbuy, n'est-ce pas ? lui demanda le chef, sans ambages.

— Un jeu ? Je ne joue pas, chef. Le monde est dans un désordre trop sombre pour que j'aie le cœur à jouer.

— Je vais m'exprimer autrement. Vous avez inventé un danger imaginaire en des centaines de points qui se préparaient selon vous à

une attaque simultanée si je ne les anéantissais.

Hanbuy garda le silence. Il se demandait ce qui allait suivre. Il le sut assez tôt.

— J'ai accepté tout ce que vous disiez comme parole d'évangile parce que je croyais que vous jouiez franc jeu. Je sais maintenant que vous mentiez. Il n'existe aucun point dangereux. J'ai fait enquêter dans tous les endroits que vous avez mentionnés et on n'y a absolument rien découvert, pas même aucune trace indiquant qu'ils auraient été, antérieurement, des quartiers généraux révolutionnaires. Vous vous reposiez sur l'idée que je ne ferais pas cette enquête, que j'attaquerais avec une force aéronautique écrasante, que j'épuiserais des stocks précieux de bombes atomiques pour rien. Ce plan cruel avait sans doute pour but d'arrêter la fabrication des vaisseaux sidéraux ? C'est la seule raison que je puisse imaginer.

— Du moins cela valait-il la peine d'essayer, dit tranquillement Hanbuy qui savait la bataille perdue.

— J'ai aussi fait chercher dans l'espace pour découvrir les six vaisseaux sidéraux dont vous avez parlé. L'enquête n'a mené à rien car les aviateurs ne sont pas revenus. Je ne sais donc pas si vous avez menti comme dans l'autre cas. Mais je crois bien que oui. Vous savez ce que cela signifie, Hanbuy, n'est-ce pas ?

— Oui, je le sais, mais vous ne serez pas plus avancé lorsque vous m'aurez tué. Vous regretterez de l'avoir fait.

— Je suis prêt à courir ce risque, répliqua le dictateur qui, sur ces mots, se tourna vers les boutons placés sur son bureau. Un instant plus tard, un garde armé entra et le chef leva les yeux sur lui.

— Emmenez cet homme et transférez-le dans la cellule des condamnés à mort. Lorsque la sentence aura été appliquée, vous m'en informerez.

Hanbuy s'en alla sans un mot, victime impuissante dans un jeu dont les cartes étaient mauvaises.

Le même jour, vers la fin du morne après-midi d'automne, les bulletins de radio annoncèrent froidement que l'ancien sergent détective Hanbuy, de Scotland Yard, avait été « liquidé » pour trahison.

Cette nouvelle ne signifiait rien pour la plupart de ceux qui l'entendirent. Mais, pour Hélène Dexter, le coup était terrible. Elle se trouvait, avec le reste de la bande errante, dans un profond souterrain aux parois doublée de plomb, suivant les instructions que leur avait données Hanbuy avant son départ. À la fin du bulletin, elle jeta autour d'elle un regard passionné sur les visages troublés.

— Alors, qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle. Rester là et encaisser le coup ? Le sergent Hanbuy a eu le courage d'essayer de supprimer le dictateur. Deux fois, en fait, et il l'a payé maintenant de

la peine de mort. Il est temps que nous autres nous montrions notre fidélité à la cause qu'il a défendue.

— En quoi faisant ? demanda le biologiste amateur en éteignant l'appareil de radio portatif. Hanbuy était aussi intelligent que brave et je suis convaincu que toutes les techniques que nous pourrions utiliser pour tromper le chef n'auraient aucun résultat.

Hélène marchait de long en large d'un pas agité, devant le poêle à pétrole tout à fait insuffisant.

— L'ennui est que nous ne savons pas jusqu'où ont été les choses, marmonna-t-elle. Nous avons appris par la radio que la construction des vaisseaux sidéraux était suspendue pour que l'on pût édifier des abris. Mais c'est tout ce que nous savons. Le dictateur va-t-il effectuer le bombardement dont Hanbuy nous avait parlé ?

— Je crois que non, fit remarquer l'un des hommes. Hanbuy a sans doute fait un faux-pas quelconque, il est donc à peu près certain que le dictateur a découvert le truquage des cartes posées devant lui. Je suis convaincu que le bombardement n'aura pas lieu.

— Ce qui signifie, peut-être, que les abris seront abattus ? dit Hélène qui réfléchissait. Pourrons-nous, par une chance quelconque, utiliser ce fait ? Pourrons-nous transformer cet échec en une victoire retentissante ?

— Il faudrait rien moins qu'un miracle, fit remarquer le biologiste, sceptique. En réalité, Hélène, je ne saisis pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire que ce n'était pas notre avantage que le chef et ses mignons se trouvent dans des abris au moment de l'explosion des bombes ! Notre but n'aurait pas été atteint, puisqu'ils auraient tous échappé aux radiations. Si nous pouvions leur donner un sentiment de fausse sécurité, les amener à abattre les abris, et les frapper ensuite ! C'est ce que Hanbuy aurait désiré que nous fassions.

Un silence assombri accueillit ces mots. Hélène seule était animée de la volonté impitoyable d'anéantir le chef et tout ce qu'il représentait. C'est qu'ils n'avaient pas perdu autant qu'elle par la faute de l'homme unicellulaire.

— Je ne vais pas rester ici, inactive, pour attendre qu'un événement vienne nous fournir une occasion, déclara finalement Hélène. Je vais faire ce qu'a fait Hanbuy, et c'est par là que j'aurais dû commencer. J'irai en ville glaner tous les renseignements que je pourrai trouver afin d'essayer de mener à sa fin le plan que Hanbuy avait commencé à réaliser. Il a sûrement fait quelque progrès et je suis résolue à découvrir dans quelle mesure il a avancé.

— Ce qui signifie que vous allez tout droit à la mort comme il l'a fait, souligna l'une des femmes. C'est de la folie pure, Hélène.

— Peut-être, mais je vais essayer. Peu m'importe de mourir ou non. Je suis décidée.

Hélène ne perdit pas un instant. Elle se précipita vers la cachette où ils entassaient les produits de leurs vols, revêtit le manteau qu'elle s'était approprié et, un moment plus tard, elle se trouvait au dehors, dans l'obscurité froide et la bruine de la nuit. Au loin, les lumières de la ville vacillaient et clignotaient confusément à travers la pluie. Hélène eut un petit frisson, puis elle se mit en marche, clapotant dans la boue épaisse de la clairière.

Il ne lui fallut pas longtemps pour arriver à la prairie balayée par le vent qui entourait le bois. Elle courbait la tête sous la pluie. Pendant qu'elle avançait à pas lourds, elle essayait d'établir un plan quelconque qui lui donnât des raisons convaincantes pour retourner à la ville. Ne sachant pas quelle histoire Hanbuy avait inventée, elle se trouvait extrêmement embarrassée pour savoir comment...

Brusquement, elle réalisa qu'il y avait autour d'elle un bruit nouveau. Ce n'était plus le sifflement léger du vent ni le faible clapotis de la pluie croissante sur la boue. C'était un bruit torrentiel, ronflant, comme celui d'un avion qui descendrait rapidement, son moteur éteint. Peut-être était-ce vraiment un avion ?

Elle s'arrêta pour regarder, mais elle n'aperçut aucune lumière d'avion. Et le bruit s'amplifiait, se renforçait, au point qu'elle s'accroupit instinctivement, de crainte de recevoir quelque chose sur la tête. Il ne lui arriva rien de semblable en réalité, et elle put entrevoir brièvement une forme noire brillante qui descendait à quelques centaines de pieds de l'endroit où elle se trouvait. Les flancs métalliques mouillés de l'objet reflétaient les lumières de la cité. Puis il atterrit avec un bruit sourd qui fit trembler le sol.

Hélène se redressa et regarda, étonnée, à travers les ténèbres. Cela paraissait impossible, mais l'objet avait exactement l'aspect d'un vaisseau sidéral. Ce n'était en tout cas pas un avion. Elle se mit à courir tout en se posant ces questions et, en moins de cinq minutes, elle arrivait à un grand vaisseau métallique profondément enfoncé dans la boue. Les hublots laissaient passer de la lumière, ce que, tout à l'heure, Hélène n'avait pas remarqué dans le brouillard de la pluie.

Elle avança de nouveau avec prudence jusqu'à ce qu'elle eût atteint une position qui lui permettait de voir par le hublot le plus bas. Elle était persuadée que des créatures fantastiques d'un autre monde allaient lui apparaître. Mais elle n'aperçut que quatre hommes aux visages sombres, qui étaient bien de la Terre, et dont toute la personne exprimait la dureté résolue des voyageurs en pays étrangers.

Le mystère, pour Hélène, était complet, mais sa curiosité dépassait de beaucoup sa frayeur. Elle leva la main pour cogner de toutes ses forces à la vitre épaisse et dure. Il fallut néanmoins pas mal de temps pour que l'un des hommes la remarquât. Il dit immédiatement quelque chose à ses compagnons et l'un d'eux fit un geste de la tête en

direction du sas.

Étonnée, mais pas tellement effrayée, puisqu'elle se trouvait parmi des êtres de sa planète, Hélène entra par l'ouverture quand le sas fut ouvert, puis elle regarda avec une intense curiosité la cabine de commande.

— Vous... vous parlez anglais ? demanda-t-elle enfin.

— C'est probable, répondit sèchement l'un d'eux. Nous sommes tous de Londres.

— Mais... Qu'est-ce que vous faites dans cette chose ? D'où venez-vous ?

— De l'espace. Ou, pour être plus précis, de Mars et de Vénus. Nous sommes allés sur les deux planètes. Nous n'avons pas pu résister à la tentation.

— C'est donc un vaisseau qui vous appartient personnellement ?

L'un des hommes – épaules carrées, regard dur – hocha la tête.

— Il y en a des douzaines comme celui-ci, des centaines, même. Le chef nous a envoyés dans l'espace à la recherche d'un groupe de vaisseaux sidéraux qui, pensait-il, menaçaient la Terre. Nous n'avons pas pu les trouver. Mais l'espace a tellement excité notre curiosité que nous avons décidé d'aller plus loin. Nous avons donc fait un bond jusqu'à Mars, ensuite jusqu'à Vénus et jeté un coup d'œil autour de nous. Et nous voilà de retour pour faire notre rapport. D'après ce que nous voyons, nous avons atterri tout près de Londres. Difficile de voir son chemin par une nuit semblable. Mais tout cela ne nous explique pas ce que vous faites ici.

Hélène ne répondit pas à la question.

— Vous voulez dire que le dictateur vous a littéralement obligés à vous jeter dans l'espace où aucun homme n'est jamais allé ?

— Exactement. Nous étions à ce moment-là des ouvriers et, sans rime ni raison, il nous a désignés. Nous avions pensé que nous pourrions rester sur Mars ou sur Vénus et ne jamais revenir, mais cela n'a pas marché. Mars est desséchée et pleine de poussière et son atmosphère est extrêmement raréfiée. Vénus, d'autre part, est plus brûlante que l'enfer et bouleversée par des tempêtes de sable. Malgré le dictateur, la Terre est plus habitable.

— Inutile d'ajouter, demanda lentement Hélène, qu'aucun de vous n'est partisan du maître ?

Trois des hommes eurent un sourire sarcastique. Le quatrième fut plus expressif, il cracha sur le sol.

— Si nous en trouvions seulement l'occasion, marmonna l'un d'eux, nous lui arracherions le cœur, à ce sale cochon ! Mais il n'y a rien à espérer. Il a mis tout le monde sous ses talons et les choses semblent devoir en rester là. À moins qu'il n'y ait eu un changement pendant notre absence ?

— On en a été bien près, dit Hélène en s'asseyant sur une chaise proche, vissée au sol. Je vais tout vous raconter, puisque, visiblement, vous êtes du même bord que moi. Je suis une hors-la-loi et je fais partie d'une bande d'hommes et de femmes dont le but est de renverser le chef. L'un des nôtres y est presque parvenu.

— Ce devait être un génie, grommela l'homme qui avait craché. Racontez-nous cela !

C'est ce que fit Hélène, en détail, et les hommes écoutèrent de toute leur attention. Lorsqu'elle eut terminé, ils restèrent un moment pensifs.

— Ce Hanbuy a eu une bonne idée, dit l'un d'eux. Et c'est la première fois que nous apprenons que le dictateur et toute sa cohorte ne sont pas des êtres humains normaux. Il n'y a pas à en douter. Les radiations atomiques les auraient tous balayés d'un coup si la machination avait réussi.

— Pas s'ils se trouvaient dans des abris, souligna Hélène. Pour cette raison, il est peut-être aussi bien que le complot ait échoué. Je m'attache à l'espoir qu'il pourrait y avoir encore un moyen de produire des explosions atomiques sans que ces créatures aient la possibilité de se protéger.

— Et vous espériez y parvenir seule ? demanda l'un des hommes, étonné. Une seule femme contre le dictateur et toute sa clique ?

— Une souris peut arrêter une station génératrice si elle arrive à produire un court-circuit, répondit Hélène avec un léger sourire. Il n'empêche que je suis heureuse d'être tombée sur vous. Peut-être aurez-vous de meilleures idées à ce sujet ?

— Oui, marmonna l'un d'eux. Oubliez toute cette affaire. Nous ne pourrons pas gagner contre une créature qui n'est qu'un masque humain.

— N'en soyez pas tellement sûr ! s'écria celui qui avait craché et qui s'était, semblait-il, érigé en commandant du groupe. Ce Hanbuy a entrepris une action que la malchance l'a empêchée de mener à bien. Comme le dit Mme Dexter, il se peut qu'il y ait encore un moyen. La réponse à la question est, c'est évident, la force atomique et Hanbuy avait tout arrangé pour faire répandre les radiations sur le monde entier. Ce projet est maintenant éventé. Que pouvons-nous imaginer d'autre ?

Apparemment rien, mais les autres ne le dirent pas. Ils parurent au contraire réfléchir et Hélène attendit, anxieuse, les yeux sur l'homme de haute taille qui était le commandant. Brusquement, celui-ci parut avoir une idée.

— Nous sommes cinq ici. À nous tous, si nous ne pouvions trouver quelque chose, ce serait à désespérer. Je pense aussi que le dictateur ne sait sans doute pas encore que nous sommes de retour sur la Terre.

Dès qu'il l'apprendra, il s'emparera de nos personnes comme auparavant. En nous replongeant dans l'espace avant qu'on ait décelé notre vaisseau, nous aurions le temps de réfléchir.

Le commandant était un homme chez qui l'action suivait immédiatement la décision. Ils fermèrent le sas. Hélène regarda autour d'elle avec un peu d'émotion car elle ne savait pas du tout comment elle supporterait le décollage.

— Mettez la puissance à moitié, ordonna le commandant, tandis que ses camarades se plaçaient à leurs divers postes de commande. D'abord, l'épreuve sera ainsi plus facile pour madame Dexter ; d'autre part, nous ne risquerons pas de trahir notre présence par trop d'échappement.

Il se retourna pour regarder Hélène.

— Je vous conseille de vous étendre sur la couchette qui est là-bas, Madame, dit-il. La tension sera moins pénible de cette façon.

Hélène obéit promptement, mais lorsque le générateur de puissance commença à gémir, elle se demanda si c'était la fin du monde. Elle ne devait jamais oublier cette vitesse qui coupait le souffle et cette sensation d'une poussée écrasante qui l'aplatissait tandis que le vaisseau, d'un bond, traversait les nuages et filait dans le vide.

Ensuite, peu à peu, elle put s'asseoir, consciente de l'étonnante légèreté de son corps. Le spectacle qui s'offrit à elle à travers les hublots compensa les souffrances qu'elle avait supportées. Mais elle n'avait pas le temps de s'attarder à loisir sur les merveilles de l'espace. Il y avait une œuvre terrible à accomplir.

— Vous ne savez pas, je suppose, dit le commandant en regardant Hélène, si Hanbuy est arrivé assez loin pour que des forces aéronautiques aient été chargées du bombardement en chaîne qu'il projetait ?

— Je n'en ai aucune idée. C'est l'un des points que j'allais essayer d'élucider.

— Il faut que nous le sachions d'une manière ou d'une autre, déclara le commandant. Les forces aéronautiques sont toutes, en général, contre le dictateur. Si nous pouvions leur faire connaître en secret la raison du bombardement projeté, je pense qu'elles pourraient le déclencher. Si par hasard on les avait chargées de cette besogne et que l'ordre ait été annulé lorsque le dictateur s'est aperçu du double jeu de Hanbuy, ce n'en serait que mieux.

— Le chef nominal des Forces de l'Air est Walt Sherstone, fit remarquer l'un des hommes. Du moins, c'était lui quand nous avons quitté la Terre. Le Maréchal de l'Air officiel est un des gros bonnets du dictateur, mais Sherstone a les hommes derrière lui.

— Et Sherstone me connaît bien, ajouta le commandant, pensif.

Nous avons même fait de l'entraînement ensemble à un moment de notre carrière. Je faisais partie des forces de l'Air avant d'avoir été pris comme ouvrier, expliqua-t-il à Hélène. Je n'ai pas adhéré au régime du dictateur et, comme je l'ai dit, on m'a saqué et mis à pied. Si je pouvais seulement entrer en contact avec Sherstone, j'apprendrais tout ce qu'il nous est nécessaire de savoir sur la situation actuelle.

— Il y a un moyen de le faire, dit l'homme qui se trouvait près du tableau de commande. C'est d'envoyer un message en code ordinaire d'entraînement. Si le dictateur le reçoit, ce qui n'est guère probable, il n'y comprendra sans doute rien. Il ne soupçonnera certainement rien de suspect puisque, autant que nous le sachions, il ignore que nous sommes de retour.

— Oui, cela vaut la peine qu'on essaie, consentit le commandant sans plus perdre de temps.

Il alla mettre en marche l'appareil de radio puis il diffusa le signal d'appel utilisé dans le monde entier par les escadrilles d'entraînement. Était-il encore employé, maintenant que le Dictateur avait mis la main sur les forces aéronautiques ? C'était un risque à courir. La tentative réussit, car le haut-parleur transmet une réponse, nette comme du cristal, bien que le vaisseau se trouvât à quelques centaines de milles de la surface de la Terre.

« Ici A.T. Passez votre communication, s'il vous plaît. Terminé ».

« Message urgent pour capitaine Sherstone. Terminé ».

« Peut-être délai pour trouver capitaine Sherstone. Restez à l'appareil. Terminé ».

Dans le vaisseau, les hommes attendirent, angoissés, en échangeant des regards anxieux. Le dictateur allait-il, cette fois encore, découvrir qu'une action était déclenchée contre lui ? Soudain, une voix nette, ferme, se fit entendre.

— Ici, capitaine Sherstone. Quel est votre message ?

— Walt, répondit le commandant, calme. Je suis Shirty Morgan. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr que je me rappelle ! Pourquoi ce moyen pour renouer une vieille camaraderie ?

— Parce que c'est le seul. Et c'est quand même risqué, car le dictateur pourrait entendre.

On entendit un bruit qui ressemblait un gloussement sec.

— Ce n'est guère probable, Shirty. Les lignes de radio de l'entraînement sont sur une fréquence spéciale. Seuls les récepteurs de l'Aéro peuvent relever les communications. Il y a longtemps que le dictateur a ordonné la suppression de nos longueurs d'onde. Nous avons obéi, mais en créant une fréquence différente. C'est notre seul moyen de contact avec les différentes parties du monde. Si le dictateur s'en aperçoit, ce sera la fin, mais jusqu'ici il n'a rien découvert.

— Cela ne pourrait tomber mieux ! s'écria le commandant avec un rapide coup d'œil aux visages ravis qui l'entouraient. Maintenant, préparez-vous à une surprise. Je vous parler de plusieurs centaines de milles de distance, dans l'espace extérieur. J'ai près de moi trois camarades de la section ouvrière et une dame, madame Dexter.

— L'espace ? Hélène Dexter ? Vous ne voulez pas parler de la femme du chef ?

— C'est une longue histoire que voici. Écoutez.

Le commandant raconta tout ce qu'il savait en abrégé autant qu'il le pouvait, puis il en vint à la véritable raison de son appel.

— Autant que je le sache, répondit Sherstone, le dictateur a donné en effet aux forces de l'air l'ordre de laisser tomber des explosifs thermonucléaires sur un certain nombre de points déterminés. Mais les pilotes se sont aperçu que si toutes leurs bombes partaient en même temps, ils seraient tués. Ils ne pourraient s'écarter assez vite des nuages et de la poussière radioactifs pour échapper à la mort. Ils dirent au dictateur qu'ils refusaient de se suicider et, je ne sais pour quelle raison, il n'a jamais insisté. Il a sans doute découvert par la suite que les cibles n'étaient que de la fumisterie.

— C'est plus que probable. Mais la question est de savoir, Walt, jusqu'où en était arrivé ce programme de bombardement simultané. Avait-on établi un plan d'action ?

— Bien entendu. Jusqu'aux derniers détails. C'est alors que les pilotes ont découvert que ce travail les conduisait au suicide.

Le commandant garda le silence un instant, puis il demanda :

— Combien d'entre eux accepteraient encore ce suicide s'ils savaient qu'il aurait pour résultat la fin du dictateur et de toute sa maudite cohorte unicellulaire ?

— Pas beaucoup, je le crains. Ces garçons de l'Aéro ne sont pas des poltrons, Shirty, mais ils ne sont pas non plus des fanatiques. Ils n'ont pas souffert, autant que les ouvriers, de la dictature, aussi ont-ils moins de raisons d'aspirer à une violente revanche. Je doute fort qu'il y en ait plus d'une demi-douzaine qui consentiraient à effectuer ce bombardement.

— C'est inconcevable ! s'écria le commandant. On leur a élaboré un plan complet, ce Hanbuy est mort pour qu'il puisse être réalisé, et voilà que ce tas de pilotes aux genoux tremblants vont laisser tomber toute l'affaire pour rester à l'abri ! Est-ce qu'ils ne se rendent pas compte de ce qu'accomplira ce maudit dictateur s'il continue à faire ses volontés ?

— Je ne crois même pas qu'ils y pensent, Shirty. Ils sont jeunes et irresponsables et, pour ma part, je ne peux les blâmer de ne pas vouloir se faire déjà tuer.

— Eh bien, dit le commandement avec un soupir, voilà tous nos

projets à l'eau. Il n'y a rien d'autre à faire.

— Non, non, une minute ! s'écria Hélène, les yeux brillants, en s'avançant rapidement. Ne coupez pas encore. J'ai une idée !

— Vraiment ? fit le commandant en la regardant sans grande confiance.

— À quelle vitesse ce vaisseau peut-il se mouvoir dans l'atmosphère ? Je ne suis pas très calée en science, mais je sais que l'atmosphère freine énormément la course des avions.

— Dans l'atmosphère, nous pouvons réaliser une vitesse de dix mille milles environ à l'heure... et c'est la limite !

— Dix mille milles !... répéta Hélène qui plissa les paupières dans un effort de réflexion. Et la circonférence de la Terre est de près de vingt-cinq mille milles. Ce qui veut dire que vous pourriez faire le tour du monde en deux heures et demie.

— Oui... oui... reconnut le commandant. Mais pourquoi le ferions-nous ?

— Vous ne voyez pas ? insista Hélène. Ces hommes des forces aéronautiques refusent de faire ce travail, mais nous, nous le pourrions. En attaquant par surprise et à toute vitesse, toute riposte serait impossible ! À moins qu'on ne lance à notre poursuite un autre vaisseau, mais nous aurions déjà fait des ravages...

— Vous voulez dire que nous pourrions laisser tomber les bombes sur les cibles dans une course continue autour du monde ?

— Oui ! fit Hélène, les yeux brillants. Le capitaine Sherstone pourra sans doute trouver quelles étaient les cibles...

— Cela n'a pas d'importance, interrompit le commandant entraîné par l'enthousiasme d'Hélène. Pourvu que nous laissions tomber les bombes à des intervalles tels que leurs rayons d'action se touchent, nous obtiendrons le résultat cherché. Une chaîne d'explosifs autour de la Terre, comme si nous semions des pois. Vous avez trouvé, madame Dexter ! C'est une idée géniale !

— Il y a la question des bombes, fit Hélène, hésitante. Il faut les avoir, et aussi l'appareil, ou je ne sais quoi, pour les faire tomber.

— La question du lâchage est facile, dit l'un des hommes. Nous avons un mécanisme d'échappement qui fera parfaitement l'affaire et nous pourrions placer les explosifs dans la réserve arrière. Il y a là suffisamment de place et les bombes ne peuvent exploser que si l'on met en marche le mécanisme.

— Écoutez, Shirty, je suis toujours là ! s'écria le capitaine Sherstone à travers le haut-parleur. D'après ce que j'ai entendu, on dirait que l'espace vous a pas mal aiguisé l'esprit !

— Vous pensez que le plan est bon ? demanda vivement le commandant.

— Parfait ! Et en vous déplaçant à dix mille milles à l'heure, vous

échapperez à toutes les explosions avant qu'elles puissent vous atteindre !

— De toute façon, elles ne pourront pas nous faire de mal, répondit le commandant. Ce vaisseau sidéral est, comme tous les autres, imperméable aux radiations. Il a fallu les isoler pour voler dans le vide où les radiations abondent.

— Tant mieux ! Et ici, nous veillerons d'aussi près que nous le pourrons. Je vais rassembler tous les hommes de confiance que je pourrai trouver et si nous apprenons par le moindre indice que le dictateur tente d'arrêter votre attaque tourbillon, nous intercepterons les appareils ennemis autant que cela nous sera possible !

— Et les bombes ? demanda le commandant. Nous comptons sur vous pour les avoir. Vous êtes sans doute en mesure de les obtenir puisque les forces aéronautiques peuvent s'approvisionner.

— Je vais tâcher de les avoir. Combien vous en faut-il ?
Hélène calculait déjà.

— En supposant, dit-elle, que nous laissions tomber une bombe toutes les centaines de milles, nous produirons une ceinture atomique tout autour du monde. Les radiations atomiques qui s'échapperont couvriront rapidement toute la surface de la terre, et elles atteindront, nous l'espérons, les hommes unicellulaires qu'elles anéantiront. Voyons. Une par centaine de milles. Vingt-cinq mille milles...

— Deux cent cinquante bombes, dit le commandant brièvement. Le stockage de cette quantité ne présente aucune difficulté et, de toute façon, elles ne sont pas tellement volumineuses. D'accord en ce qui vous concerne, Walt ?

— Tout à fait d'accord. Voilà ce que vous ferez. À minuit demain, vous verrez un signal lumineux au nord du principal terrain d'entraînement qui se trouve à l'extérieur de Londres. Descendez là pour ramasser les bombes. Nous veillerons à ce que tout se passe bien.

— Entendu ! s'écria le commandant.

— Autre chose. Il serait plus raisonnable, je pense de laisser au dictateur le temps de démanteler tous les abris et de s'abandonner à une fausse sécurité avant de déclencher la tempête atomique. Qu'en dites-vous ? Nous aurons aussi le temps d'avertir autant d'innocents que nous le pourrons pour qu'ils se mettent à l'abri.

— Oui, c'est raisonnable, acquiesça le commandant. Pourvu que ceux qui seront avertis ne dévoilent pas notre jeu et ne fassent tout échouer !

— J'agirai avec prudence, Shirty. Vous pouvez en être sûr !

— Bien ! À minuit demain. En attendant, nous allons flâner aux alentours et nous ronger les ongles d'impatience.

Durant les heures qui suivirent, Hélène étudia le plan qu'elle avait

imaginé et n'y trouva aucun défaut. Elle était extrêmement satisfaite de ce que sa propre ingéniosité inattendue lui eût enfin permis de trouver le moyen d'atteindre l'impitoyable duplicata de son mari. Pour la première fois, depuis la nuit de cauchemar où elle s'était trouvée seule avec le double de Jeffrey, elle se sentait à peu près contente. Un plan magistral avait été établi. Elle se trouvait avec des hommes qui la traitaient avec le respect dû à son sexe et là-bas, sur la Terre, un capitaine résolu des Forces de l'Air faisait tout ce qu'il pouvait pour la réussite du projet.

Les heures s'écoulèrent ainsi. Le vaisseau sidéral dérivait au-delà de la portée télescopique de la planète. Hélène trouva même le temps d'admirer les merveilles de l'espace. Enfin, le commandant remit en marche la machine et quitta l'éternel éclat du soleil pour se diriger vers la Terre. Il mit le cap dans la direction de la face plongée dans l'obscurité. À la fin, ils perdirent de vue le soleil et le vaisseau s'enfonça de plus en plus dans les ténèbres de la nuit d'hiver.

Trouver le signal lumineux – de visu et par radio – n'était qu'une question de navigation aéronautique normale et, finalement, le commandant fit descendre silencieusement son appareil hors du ciel nuageux pour arriver, en un atterrissage impeccable, à moins d'un quart de mille de l'endroit où l'appareil de signalisation était en marche.

Ensuite, ils ouvrirent rapidement le sas et la première personne qui s'y présenta fut le capitaine Sherstone lui-même, silhouette ronde, en uniforme. Dès que les présentations préliminaires furent achevées, il se tourna vivement vers le commandant.

— Tout est prêt, dit-il, bref. Mes hommes attendent pour faire le chargement, dans votre réserve, de deux cent cinquante de ce qu'il y a de mieux comme bombe. Plutôt que de prendre des explosifs d'un seul type, j'ai divisé la question. Vous trouverez un mélange de tombes H et N des modèles les plus puissants qui existent.

— Avez-vous pu avertir ceux que nous n'avons aucune raison d'atteindre ? demanda vivement Hélène.

— J'ai mis la balle en mouvement, madame Dexter, mais il faudra une semaine ou deux pour qu'elle parvienne aux limites qu'elle peut atteindre sans danger !

— Une semaine ou deux ! Mais nous ne pouvons pas attendre si longtemps !

— Je pense que si, dit le commandant avec un sourire dur. Chaque jour qui s'écoule diminue les craintes d'attaque que pourrait éprouver le dictateur et l'incite à abandonner de plus en plus les abris érigés pour ses créatures et lui. Le mieux, Walt, est que vous nous alertiez par radio quand vous penserez que le temps est mûr pour une attaque.

— Comptez sur moi, promit Sherstone. Je vais maintenant voir

comment mes gars se débrouillent avec les bombes. Bonne chance à vous tous ! Si jamais nous retrouvons la liberté, ce sera grâce à vous !

Sur ces mots, il se retira et, une heure durant, tandis que des membres des forces d'entraînement aéronautique montaient la garde pour prévenir toute interruption, la charge mortelle était transportée dans la réserve du vaisseau. Le capitaine et le commandant supervisèrent tous deux le travail.

Finalement, tout fut embarqué ! De nouveau, ce furent les bons vœux et les poignées de mains, puis le retour dans l'espace, effectué comme précédemment sur demi-puissance, à la fois pour épargner trop de souffrances à Hélène et pour diminuer l'échappement révélateur des fusées. Ainsi, ils repartirent au loin, dans le vide infini où les machinations des êtres pensants et leur appétit du pouvoir semblaient tellement cruels et inutiles.

La veille commençait et leur seul lien avec la Terre était la radio. D'après les bulletins, il semblait clair que le Dictateur et ses nombreuses créatures n'avaient pas le moindre soupçon du complot monté contre eux. La politique n'avait pas changé. On continuait à démolir les abris. Beaucoup de ceux-ci étaient reconvertis en usines pour la fabrication de vaisseaux géants, ce qu'ils étaient auparavant.

Le travail sur les vaisseaux allait être repris immédiatement et on rattraperait le temps perdu. C'était, de la part du dictateur, une décision malheureuse car elle amena ceux qui, dans la campagne d'allusions et de chuchotements dirigée contre lui, hésitaient encore, à se servir de toutes leurs ressources pour le combattre. Parmi les opprimés, la nouvelle était diffusée partout. Ils pouvaient reconquérir leur liberté s'ils acceptaient de suivre les directives qu'on leur donnerait.

Celles-ci émanaient tout d'abord, naturellement, du capitaine Sherstone et, comme il l'avait escompté, aucun des travailleurs ne trahit les informations qui lui étaient données. Ils haïssaient trop le chef pour abandonner un seul instant les rangs.

Il ne fut donc pas difficile de rassembler peu à peu les plus importants d'entre eux – ouvriers habiles dont on aurait besoin pour rétablir la civilisation – dans des régions souterraines doublées de plomb, pourvues de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siège. Le dictateur ne sut rien de ces mouvements. Il était trop occupé à établir des plans pour la conquête du système solaire et, dans tous les cas, aucun être humain normal ne lui était suffisamment attaché pour faire allusion à ce qui se préparait.

Enfin, au moment même où les cinq passagers du vaisseau sidéral commençaient à sentir qu'ils ne pourraient attendre plus longtemps, le capitaine Sherstone lança l'ordre d'attaque. Ce fut bref, car lui aussi avait beaucoup à faire sur la Terre et il lui fallait se mettre à l'abri de

l'averse de bombes qui allait tomber.

— Bien, dit le commandant, le visage durci. Nous y sommes ! Nous savons tous ce que nous allons tenter et que si nous réussissons ce sera la fin du Dictateur et de toute la clique unicellulaire qui le soutient. Jim...le mécanisme de largage marche-t-il bien ?

— Parfaitement, répondit Jim, prêt à entrer dans le couloir. Je l'ai si souvent essayé pour m'en assurer que je pourrais effectuer la manœuvre les yeux fermés.

— Peut-être... Pourtant, ouvrez-les plutôt. Veillez à concentrer les bombes sur les terres. Inutile de les gaspiller dans l'océan. Harry ! Vous connaissez la route que nous allons suivre ?

— Elle est pointée ! Tout est vérifié.

— Bob, avez-vous tout disposé pour parer à une attaque ?

— Tout est prêt, chef.

— Très bien ! dit le commandant qui prit une profonde inspiration et s'installa devant le tableau de commande. En route ! Et prions que la Providence nous fasse arriver indemnes au bout du voyage !

— Nous y arriverons, dit Hélène, calme, en s'asseyant près de lui. Ce que nous faisons, c'est pour la liberté de l'individu. Je peux m'asseoir ici, pour regarder, n'est-ce pas ?

— Sûrement, mais, je vous en prie, ne troublez pas mon attention.

Il poussa le levier de commande dans le premier cran et l'appareil se mit rapidement en mouvement, sous l'impulsion de la fusée de recul. Au second cran, le vaisseau tourna et commença à descendre, en un piqué d'une puissance croissante, droit vers l'énorme globe terrestre étalé en dessous. Il leur fallut cinquante secondes pour arriver au contact de l'atmosphère et l'éternel silence extérieur fut remplacé par le hurlement de plus en plus strident de l'air que la machine, en filant toujours plus bas, déchirait.

Tout étant parfaitement mis au point, le commandant redressa le vaisseau exactement au moment voulu et vola parallèlement à la surface de la Terre à une hauteur de deux milles. Le matin était clair, sans nuages. Le vaisseau avait donc sans nul doute été aperçu. Peut-être à ce moment même faisait-on savoir au Dictateur étonné que les voyageurs qui étaient partis dans l'espace revenaient enfin.

Puis, la première bombe tomba. Sa terrible puissance éclata alors que le vaisseau, lancé à dix mille milles à l'heure, lâchait déjà la deuxième. Une lumière fulgurante, dont l'éclat dépassait toute imagination, montait des explosions et, derrière eux, se formaient des murs de radiations mortelles et de gaz surchargés qui écrasaient et désintégraient tout. La troisième bombe suivit et, de ce moment, ce fut une averse monotone de la terrifiante charge, suivant une ligne droite autour du monde.

Pas un instant la vitesse régulière du vaisseau ne varia. Pas une

fois Jim ne se trompa dans le lâchage des bombes. C'était une destruction impitoyable, absolue. Le commandant était décidé à ne s'arrêter que lorsque toutes les bombes auraient été jetées.

Hélène ne pouvait qu'imaginer la diabolique confusion qui régnait dans le monde au-dessous d'elle. Elle vit en réalité peu de chose du véritable holocauste, car le vaisseau se trouvait toujours bien en avant de l'explosion précédente. Mais au bout de deux heures et demie, ce qui concordait avec leur calcul, la dernière bombe fut lâchée et ils arrivèrent en vue de l'inconcevable désastre qu'avait produit le premier explosif.

D'énormes espaces étaient en flammes. Il y avait un cratère stupéfiant à l'endroit de chute de la bombe et l'atmosphère était chargée, à sa partie supérieure, de poussières et de décharges radioactives.

Cette enveloppe s'étalait partout, masquait le monde martelé qui s'effondrait en dessous. Le commandant ne s'attarda point à regarder. Il fila de nouveau dans l'espace et y demeura au cours des jours où la Terre resta enveloppée d'un nuage qui cachait complètement l'enfer de sa surface.

Au bout d'une semaine, un message leur parvint. Il émanait du capitaine Sherstone.

— Vous pouvez rentrer ! Nous avons un abri sûr au nord de notre terrain. Réussite complète ! Il n'y a plus, nulle part, aucun être unicellulaire vivant !

FIN